

M.-D. PHILIPPE O.P.

Mystère du
CORPS MYSTIQUE
DU CHRIST



LA COLOMBE

**MYSTÈRE
DU CORPS MYSTIQUE
DU CHRIST**

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Initiation à la philosophie d'Aristote. Paris, 1956.

Mystère de Marie. Croissance de la Vie chrétienne (2 volumes).
Paris, 1958.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Mystère de l'Amitié divine. Luf, Fribourg, 1949.

Saint Thomas, Docteur, témoin de Jésus. Saint-Paul, Fribourg,
1956.

Mystères de Miséricorde :

1. *L'Immaculée Conception.* Saint-Paul, Fribourg, 1958.

2. *La Présentation.* Saint-Paul, Fribourg, 1958.

3. *L'Annonciation.* Saint-Paul, Fribourg, 1960.

Un seul Dieu tu adoreras (coll. « Je sais, je crois »). A. Fayard,
Paris, 1958.

M.-D. PHILIPPE, O. P.

MYSTÈRE DU
CORPS
MYSTIQUE
DU CHRIST

LA COLOMBE
EDITIONS DU VIEUX COLOMBIER
5, rue Rousselet, 5
PARIS

CHAPITRE PREMIER

TROIS EXALTATIONS DE LA COMMUNAUTÉ HUMAINE

L'humanité d'aujourd'hui, notre humanité, cherche de toute manière à s'unir, à se constituer en communauté humaine de plus en plus forte, de plus en plus efficace. Plus que jamais, le *vae soli*, « malheur au solitaire », semble traduire les aspirations de tous. Dans tous les domaines, nous sentons ce désir de communier, de travailler en équipe, de briser l'individualisme, les barrières sociales qui séparent, les mœurs des castes qui divisent. Ce besoin d'union, de communion se fait sentir non seulement entre les hommes, mais aussi entre les hommes et l'univers, notre terre et tous les vivants qui l'habitent. Ce besoin est d'autant plus fébrile qu'on n'a peut-être jamais senti avec autant de force le péril de l'isolement, le péril d'être comme enterré vivant, ne pouvant plus communiquer; on a compris enfin combien les philosophies idéalistes régnant depuis trois siècles sur notre monde occidental ruinaient toute communauté, tout enracinement dans l'univers physique, et conduisaient fatalement à une solitude insupportable. En présence de l'individualisme si puissant du siècle dernier et du début de ce siècle, l'homme a eu peur et il a décidé instinctivement de renouer ses liens avec l'homme, avec l'univers. S'étant progressivement séparé du monde sensible et de Dieu, l'homme s'est subitement trouvé incapable de dialoguer avec ses semblables; il s'est trouvé seul, enfermé dans sa propre conscience. Cet isolement individuel, insupportable pour son cœur, le conduit au désespoir, au suicide.

NIHIL OBSTAT :

fr. CH. V. HÉRIS, o. p.,
Maître en théologie.

fr. R. OMEZ, o. p.,
*Lecteur en théologie
et Docteur en philosophie.*

IMPRIMI POTEST :

fr. J. KOPF, o. p.,
Prieur Provincial.

IMPRIMATUR :

Paris, 27 novembre 1959.

J. HOTTOT,
Vic. gén.

© 1960 by La Colombe, Éditions du Vieux Colombier, Paris.

*Tous droits de traduction, reproduction,
adaptation réservés pour tous pays.*

CHAPITRE PREMIER

TROIS EXALTATIONS DE LA COMMUNAUTÉ HUMAINE

L'humanité d'aujourd'hui, notre humanité, cherche de toute manière à s'unir, à se constituer en communauté humaine de plus en plus forte, de plus en plus efficace. Plus que jamais, le *vae soli*, « malheur au solitaire », semble traduire les aspirations de tous. Dans tous les domaines, nous sentons ce désir de communier, de travailler en équipe, de briser l'individualisme, les barrières sociales qui séparent, les mœurs des castes qui divisent. Ce besoin d'union, de communion se fait sentir non seulement entre les hommes, mais aussi entre les hommes et l'univers, notre terre et tous les vivants qui l'habitent. Ce besoin est d'autant plus fébrile qu'on n'a peut-être jamais senti avec autant de force le péril de l'isolement, le péril d'être comme enterré vivant, ne pouvant plus communiquer; on a compris enfin combien les philosophies idéalistes régnant depuis trois siècles sur notre monde occidental ruinaient toute communauté, tout enracinement dans l'univers physique, et conduisaient fatalement à une solitude insupportable. En présence de l'individualisme si puissant du siècle dernier et du début de ce siècle, l'homme a eu peur et il a décidé instinctivement de renouer ses liens avec l'homme, avec l'univers. S'étant progressivement séparé du monde sensible et de Dieu, l'homme s'est subitement trouvé incapable de dialoguer avec ses semblables; il s'est trouvé seul, enfermé dans sa propre conscience. Cet isolement individuel, insupportable pour son cœur, le conduit au désespoir, au suicide.

L'homme, réduit à être son unique partenaire, devient vite pour lui-même son propre ennemi, celui qu'on ne peut fuir, qu'on ne peut écraser, qui toujours est présent. Pour sauver l'humanité, pour se sauver, il faut sortir à tout prix de cette solitude, de cet isolement terrifiant...

N'est-ce pas précisément ce salut de l'humanité par l'homme qui, avant tout, nous attire vers le marxisme et ses réalisations actuelles ? Nous avons besoin de nous sentir unis dans un même travail efficace; nous avons besoin d'édifier ensemble une humanité vraiment une, qui connaisse cette force si profonde de l'entraide dans le travail. Au-delà des distinctions de culture et d'éducation diverses, soigneusement gardées dans la classe aristocratique et bourgeoise, on veut redécouvrir et remettre en valeur ce qu'il y a de plus profondément humain dans le cœur et l'intelligence de tous les hommes. Au-delà de ces « superstructures » qui ne sont que des couches successives de vernis, de revêtements artificiels, on veut remettre en lumière l'élément essentiel de l'homme : sa capacité de travail, son pouvoir natif de refaire l'univers et l'humanité, de les reprendre dans leur pureté première. L'homme est fait pour l'univers et celui-ci est fait pour l'homme. Il faut redécouvrir ce dialogue dans son efficacité la plus pure, dialogue troublé par l'intervention d'un autre personnage affirmé comme le créateur de l'un et de l'autre. L'affirmation de ce Dieu créateur n'a cessé de paralyser, de disperser les forces humaines, car cette affirmation pose, dès l'origine, une inimitié entre ces deux partenaires faits l'un pour l'autre : l'univers physique et l'homme. L'affirmation de cette opposition fallacieuse s'appuyant sur celle du Dieu créateur a permis à quelques privilégiés parmi les hommes de régner, de posséder, de dominer. Ne se servent-ils pas de l'affirmation du Créateur tout-puissant pour s'assujettir les autres hommes, les maintenir dans une tutelle religieuse respectueuse, dans la terreur de la vengeance du Créateur, de sa colère ? Rejeter cette image du Dieu créateur, protectrice de quelques privilégiés, possesseurs de l'univers, c'est permettre à l'alliance primitive fondamentale — celle qui existe entre

l'homme et l'univers — de réapparaître, de reprendre tous ses droits. L'unique religion, au sens le plus fort : l'unique lien réel, c'est celui qui existe entre les travailleurs, entre l'univers qui le conserve et lui permet de croître, d'atteindre sa perfection.

Ce nouveau messianisme du salut de l'homme par l'homme, du travailleur par le travailleur, réhabilite l'homme à ses propres yeux, en lui montrant sa véritable dignité : il ne dépend plus d'un Créateur tout-puissant, il est ce que son travail lui permet d'être. Il ne dépend que de son travail et du travail des autres, et l'univers dans lequel il se trouve dépend de son travail et de celui des autres hommes. Le travailleur est donc source de salut pour lui-même et pour les autres. Lui-même est sauvé par les autres tout en se sauvant. Voilà les liens nouveaux, si profonds, qui unissent l'homme à l'homme, le travailleur au travailleur. Il ne faut rien chercher en dehors, il n'y a rien. Ce qui pourrait paraître exister n'est en réalité que vestige de superstructure artificielle d'une humanité encore asservie au mythe du Dieu créateur.

La valeur suprême se trouve dans le travail en équipe, le travail de l'un s'appuyant sur celui de l'autre, celui-ci s'appuyant sur celui-là pour être plus efficace, plus pur comme *praxis*. L'univers physique coopère à ce travail en lui assurant son efficacité, en lui permettant de progresser incessamment. Entraide du travailleur avec le travailleur, de l'univers avec les travailleurs, voilà le monde nouveau, unifié dans la *praxis* qui s'édifie. Cet univers nouveau n'est plus la Jérusalem céleste qui descend du ciel d'après de Dieu, brillante de la gloire de Dieu, c'est la communauté des hommes, faite par les travailleurs, brillante de la gloire des travailleurs, qui tend à s'édifier sans Dieu, totalement étrangère à Dieu, car l'homme ne se sent « chez lui » que dans ce qui est fait par lui; il ne peut être heureux que là où il se retrouve, là où il découvre sa propre œuvre. N'est-elle pas la seule chose qu'il connaisse parfaitement et qu'il aime dans une entière liberté ?

Dans cette communauté nouvelle intégralement humaine,

où le travailleur assume la responsabilité de tous les hommes en unissant son travail à celui des autres travailleurs, le solitaire — celui qui ne travaille pas en communion avec les autres — n'est qu'un parasite qui alourdit et encombre, appelé à disparaître; seul le travailleur uni au travailleur édifie activement l'humanité réelle et vivante. La communauté des travailleurs a donc *le droit* de faire disparaître le solitaire pour hâter l'avènement bienheureux de cette communauté nouvelle; la communauté des travailleurs possède donc bien en elle-même son propre absolu; dans un commun accord, elle se veut telle, et progressivement elle élimine de l'humanité tout ce qui est étranger à ses propres élans, à son propre idéal de vie; elle s'intègre, progressivement aussi, l'univers physique en faisant apparaître à tous la véritable figure de celui-ci, figure que lui imprime le travail des hommes. Le véritable univers, l'univers parfait est donc inséparable de la véritable communauté humaine, de l'unique communauté des hommes : celle des travailleurs; il est le fruit de son travail et, par là, sa gloire; il témoigne de son efficacité et de sa valeur. Il est aussi ce qui attend toujours une nouvelle transformation, une nouvelle exaltation; voilà le motif propre de son espérance, la source intarissable qui suscite et appelle toutes ses énergies, toutes ses capacités. Cet univers des travailleurs étant capable d'un progrès incessant et infini, il vaut la peine qu'on s'y consacre totalement.

Cette communauté nouvelle des travailleurs veut réaliser l'unité vivante des hommes et de l'univers par elle-même, proclamant qu'elle seule peut la réaliser. La Révélation d'un Dieu créateur et d'un Dieu sauveur des hommes lui semble un mystère trompeur qui maintient l'humanité dans un état infantile et l'empêche d'atteindre sa taille plénière d'humanité adulte, capable de se gouverner, de se sauver par elle-même en assumant toutes les forces de l'univers.

Certes, le marxisme n'est pas seul à proclamer cette alliance radicale de la communauté humaine avec l'univers, mais il incarne sans doute la manière la plus efficace, la plus concrète, et aussi la plus contraignante de l'affirmer.

De ce point de vue il éclaire d'autres aspirations moins nettes et moins précises qu'on peut déceler au sein de l'humanité du XX^e siècle. Ce qui est le plus actuel, le plus déterminé, permet toujours de mieux comprendre ce qui l'est moins.

Ce qu'il y a de plus fondamental dans la perspective positiviste-évolutionniste, qui se veut totale elle aussi, est encore ce désir d'unité, de continuité vitale entre l'homme et l'univers en lequel l'homme est immergé. La traditionnelle vision du Dieu créateur et organisateur de l'univers, de ce Dieu qui, selon sa Sagesse, distingue et ordonne les diverses parties de notre univers, hiérarchise les différentes espèces des vivants, et enfin crée l'homme à son image, apparaît insoutenable, puérite, infantile même. L'homme d'aujourd'hui ne peut plus la soutenir, dès lors que sa raison scientifique ne peut l'affirmer. Un tel Dieu créateur, en effet, maintient des distinctions, des hiérarchies entre non-vivants et vivants, et surtout entre vivants sensibles irrationnels et vivants rationnels — possédant un esprit —, entre animaux, simples vestiges du Créateur, et hommes, images de Dieu, appelés par lui à mener dès ici-bas une vie de « fils de Dieu » et à vivre éternellement sa béatitude. Or, de telles distinctions et une telle conception de l'homme sont incompréhensibles pour un savant positiviste, pour qui la connaissance positive des faits est l'unique connaissance digne de l'homme adulte. Par le fait même, il rejette violemment la finalité. Pour lui, la connaissance métaphysique fait partie des rêves enfantins de l'humanité. Dans la pensée d'un savant positiviste, en maintenant cette relation de l'homme à Dieu, on affaiblit l'homme, on l'empêche de se réaliser pleinement, totalement et exclusivement, car l'homme qui adore Dieu, qui reconnaît ses droits souverains, accepte librement d'être le serviteur de Dieu; dès lors, Dieu est le premier servi et tout ce qui est donné à Dieu est retiré aux hommes. L'homme qui contemple Dieu risque toujours de se désintéresser des autres hommes et de l'univers; si Dieu constitue sa patrie et son bien, la communauté humaine et l'univers ne sont plus qu'un lieu d'attente, une terre

d'exil, un désert... Ce que le cœur de l'homme contient de meilleur n'est plus pour l'homme. Il faut — et c'est le devoir essentiel de l'esprit positiviste — rendre l'homme à l'homme. Pour cela, il est nécessaire d'amener l'homme à comprendre que son attitude religieuse à l'égard de Dieu n'a aucun sens réel. Elle n'est qu'une projection imaginaire, une sorte de prolongement imaginaire de son attitude première à l'égard de son père et de sa mère, attitude très normale pour une humanité encore à l'âge infantile, mais intolérable pour une humanité adulte, capable de se conduire elle-même, de se diriger. L'homme adulte n'est plus esclave des images d'enfant, il doit se vouer totalement à l'homme, le servir en premier lieu, en vue du bien de l'humanité, de tous les hommes, bien qu'il doit chercher avant tout. Car en dehors de ce progrès de l'humanité il n'y a rien.

Cette attitude, exclusivement philanthropique, qui veut unir en sa totalité l'homme à l'homme, qui demande que tout l'homme soit serviteur de tout l'homme, doit s'étendre à tout ce qui touche l'homme d'une manière ou d'une autre, donc à tout son univers. Tout ce qui peut aider l'homme à être plus lui-même doit être exploité pour cela même; et non seulement tout notre univers trouve sa fin en l'homme, mais il est encore la source d'où l'homme a été progressivement formé. Il y a une continuité vitale entre la vie végétale et la vie animale, entre celle-ci et la vie humaine. La vie de l'homme n'est en réalité qu'une vie animale mieux organisée, plus évoluée, plus capable de se défendre et de se perfectionner. La « Science » vient expliquer ici à l'homme sa véritable origine, et lui démontrer son enracinement profond dans l'univers, notre « biosphère ». Inutile de faire appel à la Sagesse d'un Créateur qui crée l'homme à son « image »; il suffit de prouver scientifiquement comment la vie, de façon progressive, est apparue et s'est diversifiée grâce à certaines conditions. Apparu au terme de cette évolution, l'homme — chef-d'œuvre de cette évolution — a donc tous les droits. Tout lui revient, il est le fils aîné de la terre. Il a tout reçu d'elle gratuitement : forces, énergies... Celles-ci trouvent en lui leur terme. L'unique devoir de

l'homme dans cette vision consiste à la fois à respecter ses semblables, les autres hommes, terme comme lui de cette grandiose évolution, et à promouvoir la communauté humaine dans la mesure de ses possibilités.

Ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, ce par quoi il se distingue des animaux les plus évolués, ses frères cadets, c'est sa capacité de créer une œuvre artistique, de modifier l'univers. Il peut engager un véritable dialogue avec l'univers, en le transformant. Voilà sa dignité. Par là, il peut se défendre de mieux en mieux contre ses ennemis de toutes sortes, internes et externes; il peut acquérir une domination de plus en plus grande sur les éléments physiques, sur l'espace et le temps. Voilà son idéal de « surhomme » : dominer et régner sur l'univers pour le bien-être de ses frères.

Un positiviste-évolutionniste n'est pas nécessairement marxiste. Tous deux ont certes la même conception fondamentale de l'homme, mais leur idéal de la communauté humaine et leur manière de concevoir sa réalisation ne sont pas les mêmes. L'idéal du savant positiviste-évolutionniste demeure plus simple; c'est avant tout un certain idéal de vie, une certaine philanthropie religieuse, dans le sens où la nouvelle religion consiste dans les rapports de service mutuel d'homme à homme. Celui du marxiste est beaucoup plus déterminé, puisqu'il n'existe dialectiquement qu'un moyen pour réaliser ce salut de l'humanité : la *praxis*.

Dans un contexte très différent, qui n'est plus celui de la science ni celui de la politique économique, mais celui de la réflexion critique philosophique, on peut déceler encore cette même aspiration : faire l'unique absolu des relations humaines, de la communauté humaine. En effet, si on est attentif à ce que cette position philosophique a de plus secret dans la phénoménologie existentialiste, on s'aperçoit vite que de fait, en face de l'isolement total de l'homme idéaliste, elle veut exalter l'inter-subjectivité. Dans l'idéalisme, la conscience de l'homme tend toujours à être l'unique absolu. Partant de la conscience, le philosophe idéaliste demeure en celle-ci. S'il tente de la purifier pour la saisir

en sa lucidité parfaite de conscience de « soi à soi », il ne la quitte pas pour autant, bien au contraire... En cela, on peut dire que l'idéaliste défie la conscience de l'homme, ce qui se manifeste si nettement chez Brunschvicg. Le phénoménologue existentialiste ne peut accepter cette pure conscience de « soi à soi » qui ne peut exister et qui n'existe jamais dans cette pureté idéale, car la conscience humaine n'est jamais aussi simple. N'est-elle pas toujours la conscience de quelque chose qui n'est pas la conscience ? : j'ai conscience de penser, j'ai conscience de travailler... Si la phénoménologie exalte encore la conscience, partant d'elle et y revenant toujours, elle est une critique de la conscience, elle essaie d'en chercher le fondement radical, sa structure première (qui n'est autre du reste que sa situation première). Voilà pourquoi, si elle est une réduction qui met en lumière l'intentionnalité, cette réduction se veut concrète et prétend atteindre l'exercice même de la conscience. Elle veut vraiment saisir la subjectivité radicale, dans son jaillissement premier. Or, cette subjectivité radicale de l'esprit humain ne peut se constituer, se déterminer que par celle des autres hommes — sa situation propre est donc l'inter-subjectivité. S'il en était autrement l'homme ne pourrait jamais rejoindre l'homme; il serait séparé, isolé, comme dans l'idéalisme. Celui-ci n'a pas été assez loin dans sa propre critique, il est demeuré dans une sorte de conscience infra-structurelle, secondaire, qui n'est pas la conscience radicale de l'homme. La conscience radicale ne peut être qu'une inter-subjectivité, car l'homme n'existe pas en dehors du monde et de la communauté humaine. Sa situation primordiale est d'être incarné, d'être uni au corps et, par lui, à l'univers, d'être uni aux autres hommes.

Pour le phénoménologue existentialiste, l'inter-subjectivité est donc vraiment l'absolu primordial qu'il faut poser pour échapper à l'ipsolipsisme idéaliste. Par le fait même, la communauté humaine représente bien pour lui « l'absolu », et un absolu qui intègre immédiatement l'univers, car la situation humaine est inséparable du corps et, par lui, de l'univers. Dans une telle perspective philosophique,

toute relation personnelle, individuelle d'un homme avec un Dieu créateur devient impensable puisque, d'une part, aucune relation humaine ne peut être personnelle sans être communautaire, sans impliquer l'inter-subjectivité qui la constitue et que, d'autre part, la subjectivité radicale répugne à dépendre d'un créateur. Car, si elle dépend d'un Dieu créateur, elle lui est relative, elle n'est plus pur jaillissement, liberté absolue, radicale et première, elle se trouve essentiellement limitée. Pour sauvegarder le primat de la conscience, il faut nécessairement poser une subjectivité radicale, liberté pure; pour sauvegarder la communauté humaine et éviter l'isolement, il faut nécessairement poser cette subjectivité radicale dans une inter-subjectivité.

Evidemment, un marxiste ne peut accepter une telle position philosophique qui pour lui n'est que le succédané — l'ultime « super-structure » — de la philosophie idéaliste bourgeoise. Le marxiste veut être un réaliste, donc son point de départ n'est plus la conscience, mais le devenir et la matière. Cependant, en intégrant l'univers dans la communauté humaine, le phénoménologue, comme le marxiste, l'exalte et la considère comme son unique absolu. Evidemment, la manière de considérer, d'évaluer cette communauté et d'intégrer l'univers en celle-ci est très différente. Mais nous nous trouvons toujours en face d'une même exaltation des relations humaines qui deviennent telles qu'elles ne peuvent, en réalité, admettre en dehors d'elles que l'univers, précisément parce que celui-ci est leur propre support, tout entier relatif à ces relations humaines : il ne fait pas nombre avec elles. Mais, dans cette perspective, de telles relations humaines ne peuvent supporter d'autres *relations personnelles*; de fait, elles sont les seules relations personnelles possibles.

Pour le marxiste, comme pour le positiviste-évolutionniste, cette exclusion se réalisait explicitement au point de départ — jugeant la relation personnelle de l'homme au Dieu créateur comme infantile et néfaste à l'homme adulte. Pour le phénoménologue existentialiste, cette exclusion s'impose de l'intérieur d'une manière telle qu'elle apparaît

comme impossible; il n'a jamais voulu *a priori* exclure Dieu — ce ne serait pas philosophique —, mais il aboutit à une position qui implique une exclusion nécessaire; une réflexion philosophique qui part de la conscience et qui y demeure tout en la critiquant ne sera jamais obligée de reconnaître l'existence du Dieu créateur, mais elle sera obligée de reconnaître les liens essentiels de l'homme avec l'homme, de l'homme avec son corps et avec l'univers.

Il serait facile de voir comment ces trois grands systèmes qui exaltent les relations humaines au point de les considérer comme l'unique absolu, de les « déifier » en quelque sorte, entraînent de multiples répercussions dans le domaine politique, social, économique. Pour le marxisme, cela va de soi puisqu'il serait incompetent sans socialisation pratique et économique. Pour le positivisme-évolutionnisme, son influence se situe en premier lieu dans le domaine des sciences positives qui, souvent, subissent son attraction — ceci est très net dans le freudisme —, mais son influence ne s'arrête pas là, on ne peut nier que les domaines politique et sociaux ne subissent son influence, car un tel positivisme-évolutionnisme engendre une certaine anthropologie qui fonde, ou du moins permet une certaine sociologie. Enfin, la phénoménologie existentialiste qui, à première vue, peut paraître plus isolée et plus séparée, implique elle aussi une certaine anthropologie; on ne peut nier que, dans le domaine des recherches artistiques et historiques, elle exerce une certaine influence.

Certains signes de l'exaltation du communautaire humain seraient faciles à relever dans certaines œuvres artistiques de notre époque, spécialement dans l'urbanisme et l'architecture¹.

1. Songeons à certaines unités d'habitation où tout est conçu non plus en vue de la famille, comme la maison avait toujours été conçue, mais en fonction de la collectivité. Il serait facile de remarquer la prolifération, dans toutes nos grandes villes d'Europe, d'immeubles immenses où l'homme est réduit à devenir le rouage d'une collectivité.

On pourrait considérer aussi certaines églises comme un autre signe du primat des relations humaines impliquant transformation de l'univers. N'est-ce pas beaucoup plus une œuvre sacrée qu'une œuvre reli-

L'homme ne peut plus vivre seul. L'homme ne peut plus vivre avec sa famille, dans son village, il ne peut plus vivre que dans une agglomération d'hommes. Certes, il y a là des motifs économiques certains, mais, souvent, ces motifs en cachent d'autres plus secrets. L'homme d'aujourd'hui ne supporte plus le silence de la campagne, il ne supporte plus cet isolement du désert, il veut vivre à tout prix à côté de l'homme, souvent juxtaposé à lui : cela semble lui assurer plus de sécurité.

Comment le chrétien doit-il vivre de ces mystiques communautaires ? Doit-il les rejeter comme une vision apocalyptique de l'antéchrist, la vision de la Bête de la terre ? Doit-il accepter d'apparaître alors comme un retardataire, un isolé, le grand misanthrope ? Doit-il accepter l'isolement de l'idéaliste ? Sa vie chrétienne n'est-elle qu'un idéal qui ne peut se réaliser ici-bas ? Ou doit-il, au contraire, reconnaître dans ces mystiques communautaires comme une merveilleuse disposition à une nouvelle ère évangélique, une redécouverte de la charité fraternelle ? Ne faut-il pas baptiser de telles mystiques communautaires, réaliser un marxisme chrétien, un évolutionnisme chrétien, une phénoménologie chrétienne, être plus marxiste que le marxiste, plus évolutionniste que l'évolutionniste ? On sait que de telles positions ont été prises et sont encore choisies...

Le chrétien ne peut répondre à ces questions qui le harcèlent tous les jours, qui sont les grandes questions du chrétien d'aujourd'hui, engagé dans la science, dans l'économie, dans la philosophie, dans l'art, qu'en considérant avec une foi plus aiguë, plus profonde et plus pure, le sens et le réalisme du mystère du Corps mystique tel qu'il nous

gieuse et chrétienne ? Dans le sens marxiste ou positiviste, cela demeure œuvre « religieuse », mais pas dans le sens chrétien, car ce qui est exalté avant tout c'est la puissance, la grandeur, l'habileté de la technique humaine ; il ne s'agit plus d'un lieu de recueillement où l'homme adore en esprit et en vérité son Créateur. Et ne serait-ce pas parfois un lieu de fausse simplicité, dans une puissante et terrible désagrégation, ou le temple sacré de l'âge des énergies nucléaires ? L'art n'achève pas la nature pour glorifier le Créateur, il la violente, la détruit pour glorifier la puissance de la technique humaine !

a été révélé. Par là seulement il peut échapper à l'isolement de l'idéaliste et à l'exclusivisme de ces mystiques communautaires; il peut être plus solitaire que le plus profond et le plus exigeant des idéalistes, plus donné à ses frères, plus livré à eux que le plus fanatique des marxistes et des positivistes; il peut posséder un sens de la communauté humaine qui, loin de s'opposer à la solitude, l'inclut, la réclame impérativement.

C'est ce que nous voulons montrer dans ces quelques pages; par elles, la réponse posée apparaîtra dans toute sa lumière pour celui qui croit au mystère du Christ.

CHAPITRE II

RÉVÉLATION DU CORPS MYSTIQUE DU CHRIST A SAUL DE TARSE

Il faut toujours revenir aux Actes des Apôtres, à la conversion de Saul de Tarse, si nous voulons saisir la puissance, l'efficacité de cette révélation du Corps mystique. Là, nous la découvrons dans son jaillissement premier, comme source d'eau vive... transformant le cœur de ce jeune Juif intelligent et fanatique, « *respirant la menace et la mort contre les disciples du Seigneur* », et faisant de lui un apôtre du Christ, le premier apôtre de ce mystère du Corps mystique.

Saul de Tarse, persécuteur zélé de l'Eglise de Jérusalem, accrédité par le grand prêtre, se rend à Damas pour visiter les synagogues et dépister les disciples du Christ afin de les ramener enchaînés à Jérusalem. Ce jeune intellectuel, tout dévoué à la cause du grand prêtre, apparaît bien comme l'ennemi le plus terrible de la jeune communauté chrétienne, l'ennemi le plus intelligent sans doute, celui qui a le mieux saisi combien ce nouvel esprit religieux des disciples du Christ était incompatible avec la religion traditionnelle et officielle. Dans son zèle jaloux des traditions de ses pères¹, Saul n'accepte rien qui leur soit extérieur. Sans doute souf-

1. Cf. Gal 1, 13-14 : « *Vous avez, en effet, entendu parler de ma conduite quand j'étais dans le judaïsme : comment je persécutais à outrance et ravageais l'Eglise de Dieu, et comment je surpassais dans le judaïsme beaucoup de ceux de mon âge et de ma nation, étant à l'excès partisan jaloux des traditions de mes pères.* »

fre-t-il de l'état actuel des choses, de ce compromis religieux-politique : la religion d'Israël n'est-elle pas soumise au pouvoir politique, à la puissance efficace et souveraine des Césars ? Cela Saul l'accepte comme un moindre mal ; n'est-il pas citoyen romain ? La secte religieuse des chrétiens l'inquiète davantage². Tout ce qui pourrait faire échec à la tradition de ses pères doit être rejeté, considéré comme nuisible. Or, l'esprit des premiers chrétiens paraît s'opposer violemment à cette tradition. Ces premiers chrétiens ne pensent qu'au retour de celui qui, rejeté par le grand prêtre et la communauté religieuse officielle, fut le Crucifié ; ils ne cherchent plus les richesses terrestres, et ils se désintéressent de la puissance romaine. La communauté chrétienne affaiblit donc la communauté juive en la dispersant, la divisant. Aussi faut-il l'anéantir si elle ne veut pas abandonner sa foi en son Jésus crucifié.

Cette position de Saul de Tarse, avant sa découverte du Christ, est très significative³. Ne faut-il pas être de son temps ? Saul, lui, l'est pleinement ; il veut l'être plus que tous, afin d'atteindre la fine pointe de l'évolution — comme nous dirions de nos jours —, acceptant tous les compromis, les considérant comme la suprême sagesse. Un esprit ouvert doit toujours pouvoir s'accommoder aux circonstances nouvelles, ne tolérant pas que d'autres n'acceptent pas les mêmes compromis ; ceux-là retardent, alourdissent ce qui doit arriver et se faire ! Celui qui n'est pas avec Saul, qui ne pense pas comme lui, est contre lui, un ennemi nuisible qu'il faut supprimer.

En face d'un tel fanatisme de l'intelligence et de la volonté, Dieu seul peut agir, en intervenant avec violence.

2. I Tim 1, 13 : Paul reconnaît : « ... moi qui fus autrefois un blasphémateur, un persécuteur, un insulteur. Mais j'ai obtenu miséricorde parce que j'agissais par ignorance, n'ayant pas encore la foi. » Cf. Gal 1, 13 sq.

3. Phil 3, 5-6 : Paul reconnaît qu'il est « un circoncis du huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin ; Hébreu, fils d'Hébreux ; pharisien pour ce qui est de la Loi ; persécuteur de l'Eglise pour ce qui est du zèle, et quant à la justice de la Loi, irréprochable ».

Saul de Tarse, enfermé, comme muré dans sa conviction intellectuelle et personnelle, est incapable d'écouter la prédication de ces pauvres disciples du Christ, il est comme invulnérable à toute influence humaine.

« *Il faisait route et approchait de Damas quand soudain une lumière venue du ciel l'enveloppa d'une clarté. Tombant à terre, il entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » — « Qui es-tu, Seigneur ? » Et lui : « Je suis Jésus que tu persécutes. Mais relève-toi, entre dans la ville et l'on te dira ce que tu dois faire. » Ses compagnons de route s'étaient arrêtés, muets de stupeur : ils entendaient la voix, mais sans voir personne. Saul se releva de terre, mais, quoiqu'il eut les yeux ouverts, il ne voyait rien. On le conduisit par la main pour le faire entrer à Damas. Trois jours durant, il resta sans rien voir, ne mangeant et ne buvant rien » (Act 9, 3-9).*

Le Christ le terrasse, l'anéantit en un instant, il s'impose à lui comme l'unique lumière, il l'interroge personnellement : « *Pourquoi me persécutes-tu ?* » Ce nouveau personnage qui intervient subitement est le « persécuté », un persécuté qui se présente pourtant comme le Seigneur tout-puissant : « *Je suis Jésus que tu persécutes.* »

Durant trois jours, Saul, aveugle, demeure étranger à notre univers, sous l'influence de ce choc violent. La parole du Christ, son interrogation douloureuse et son affirmation personnelle pénètrent dans son cœur et son intelligence. Cette parole du Christ contient toute la révélation du Corps mystique, dans ce qu'elle a de plus étonnant, de plus humain et de plus divin à la fois. Toute la prédication de saint Paul ne fera qu'explicitier, que manifester l'intensité, la richesse de cette première révélation personnelle.

Saul connaît bien ceux qu'il persécute; il les considère comme des fanatiques, des illuminés, des hommes qui s'égarèrent dans l'erreur, qui non seulement se sont trompés, mais nuisent, car ils prétendent être dans la vérité et se faire des adeptes. Voilà que, subitement, il entend qu'on lui demande impérieusement « *pourquoi* » lui, Saul, les persécute! Quelqu'un qu'il ne connaît pas l'interroge, lui

demande non seulement pourquoi lui, Saul, persécute les chrétiens, mais pourquoi il *le* persécute! Cet inconnu lui apparaît non seulement au nom de tous les chrétiens persécutés, mais comme étant *celui-là même* qui est persécuté en eux. Les chrétiens sont ces pauvres hommes, méprisés et rejetés par le grand prêtre et beaucoup de pharisiens, et ils sont « quelqu'un d'autre » de mystérieux, capable d'arrêter Saul sur la route malgré lui, capable de lui parler avec force et autorité, capable de lui reprocher sa manière d'agir. Ces pauvres chrétiens persécutés ne sont donc pas seulement de pauvres hommes traqués et craintifs⁴; eux qui ont peur de Saul — et Saul le sait bien! — sont aussi « un autre » qui, avec une force surhumaine, se montre capable de terrasser Saul, de le secouer jusque dans les profondeurs les plus intimes de son être et de le transformer en un instant! Saul réalise immédiatement que celui qui lui parle a autorité; ne l'appelle-t-il pas « *Seigneur* »? Et celui qu'il appelle Seigneur, qu'il reconnaît comme ayant autorité, se nomme « *Jésus* »⁵, « *Je suis Jésus* », le Jésus crucifié des chrétiens, c'est lui qui a cette autorité⁶. En persécutant les chrétiens, Saul persécute Jésus. Tel est le mystère de la vie chrétienne, mystère qui lui est révélé d'une manière si forte, si pénétrante. Lorsque lui, Saul, attaque les chrétiens, il attaque Jésus, celui qui vient de le terrasser, de le désarmer, de le réduire à rien, celui qui est le Seigneur du ciel et de la terre. Lorsque lui, Saul, les rejette et les méprise, c'est

4. Qu'on entende la réaction spontanée d'Ananie lorsque le Seigneur lui demande d'aller trouver Saul de Tarse : « *Seigneur, j'ai appris de plusieurs côtés tout le mal que cet homme a fait à vos saints dans Jérusalem. Et il a ici, du prince des prêtres, pleins pouvoirs pour charger de chaînes tous ceux qui invoqueront votre nom* » (Ac 9, 13-14); qu'on remarque l'attitude des chrétiens de Jérusalem quand Saul baptisé, chassé de Damas par les Juifs, veut s'y rendre : Saul « *cherchait à se mettre en rapport avec les disciples, mais tous le craignaient, ne pouvant croire qu'il fût disciple de Jésus* » (9, 26).

5. Cf. I Cor 12, 3. Saint Paul reconnaît : « *Personne ne peut dire : « Jésus est le Seigneur », si ce n'est par l'Esprit-Saint.* »

6. Phil 2, 9-10 : « *Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers.* »

Jésus qu'il rejette et méprise... Les chrétiens qu'il persécute ne sont pas seulement des hommes, ils sont aussi Jésus.

Dans l'Évangile, Notre-Seigneur proclame cette vérité avec force, alors qu'il annonce le jugement final : Il dit à ceux qui seront mis à la droite du Roi : « *Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez recueilli... En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* » (Mt 25, 34-40).

Saul aurait été incapable de recevoir cet enseignement, de mesurer la profondeur de ce mystère, de cet amour divin. Il était nécessaire que le Christ lui-même le lui redit, à lui personnellement, qu'il devançât pour lui le jugement final. Du reste, c'est en le jugeant qu'il le lui révèle. Il était indispensable que le Christ persécuté, maltraité, méprisé par Saul, lui révélât lui-même ce grand mystère pour que Saul, vaincu, l'accepte. Comme le centurion qui enfonce son glaive dans la poitrine du Crucifié, faisant jaillir le sang et l'eau, est, selon la Tradition, intérieurement vaincu par la grâce du Christ, de même Saul de Tarse qui, en blessant le cœur des chrétiens blesse encore le cœur de Jésus, est vaincu par la vertu même de cette blessure. Et la conversion s'affirme totalement : tous les « titres » personnels qu'il considérait comme de grands avantages, Saul, à cause du mystère du Christ, ne les considère plus que « *comme un préjudice* » (Phil 3, 7).

Ce que Jésus a réalisé d'une manière miraculeuse, extraordinaire pour Saul de Tarse, il le fait encore pour nous. C'est lui qui nous révèle l'amour unique qu'il éprouve envers ses disciples, envers le plus petit de ses frères, amour tel qu'il s'identifie réellement à lui, vivant en lui au plus intime de son cœur. Cela même que le plus petit ressent, lorsqu'on le maltraite, le méprise, ou au contraire lorsqu'on l'aime, le soigne ou l'aide, c'est Jésus qui le ressent.

Diverses manières de présenter ce mystère.

Comment comprendre ce mystère d'unité des chrétiens et de Jésus ? Quelle est la signification profonde, divine de cette affirmation : « *Je suis Jésus que tu persécutes* » ?

Tout l'enseignement de saint Paul, comme nous l'avons dit, explicite, module cette révélation qui a transformé son âme, qui de persécuteur acharné l'a rendu apôtre jusqu'au martyr⁷. L'enseignement essentiel de saint Paul revient toujours à ce mystère, à ce « *grand mystère* », caché depuis l'origine et « *révélé de nos jours par l'Esprit aux saints apôtres et prophètes de Jésus-Christ*⁸ ».

Ce mystère, saint Paul le présente avant tout comme le mystère du Christ récapitulatif, reprenant en lui tout ce qui a été dispersé par le péché. Par sa Croix et sa Résurrection, le Christ refait l'unité des hommes, unité détruite par le péché. Réalisée par le Christ, cette unité devient plus profonde, plus étroite encore que celle qui existait avant le péché.

Pour nous faire comprendre toute l'intensité de ce mystère d'unité, saint Paul se sert de diverses comparaisons; celle du corps vivant, qui possède une unité organique parfaite, est la plus manifeste, la plus développée. *Le Christ refait l'unité en un seul corps : son corps; en une vie nouvelle : sa vie; en une personne : sa personne.*

Citons ces textes bien connus, mais toujours à approfondir, tellement ils expriment avec force l'unité vitale qui existe entre les chrétiens et Celui qui est leur tête :

« Comme le corps est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Tous, en effet, nous avons été baptisés dans un seul esprit pour former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit. Ainsi le

7. Cf. Eph 3, 1-3; 8-12.

8. Cf. Eph 3, 6.

corps n'est pas un seul membre, mais il est formé de plusieurs. Si le pied disait : « Puisque je ne suis pas main, je ne suis pas du corps », en serait-il moins du corps pour cela? Et si l'oreille disait : « Puisque je ne suis pas œil, je ne suis pas du corps », en serait-elle moins du corps pour cela? Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe? S'il était tout entier ouïe, où serait l'odorat? Mais Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme il l'a voulu. Si tous étaient un seul et même membre, où serait le corps? Il y a donc plusieurs membres et un seul corps. L'œil ne peut pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de toi », ni la tête dire aux pieds : « Je n'ai pas besoin de vous » (I Cor 12, 12-21).

« Car c'est lui, le Christ, qui est notre paix, lui qui de deux peuples n'en fait qu'un : il a renversé le mur de séparation, l'inimitié, ayant abrogé par l'immolation de sa chair la loi des ordonnances avec ses rigoureuses prescriptions, afin de fonder en lui-même les deux dans un seul homme nouveau, en faisant la paix, et de les réconcilier, l'un et l'autre unis en un seul corps, avec Dieu par la Croix, en détruisant par elle l'inimitié... Car par lui nous avons accès les uns et les autres auprès du Père, dans un seul et même Esprit » (Eph 2, 14-18).

Cette analogie du corps met surtout en lumière l'unité substantielle de vie qui unit le Christ et ses disciples. Cette unité n'est pas quelque chose d'artificiel, comme lorsqu'on recolle ensemble les morceaux d'un objet brisé. Certes, le péché a brisé quelque chose; il a détruit la première harmonie réalisée par Dieu entre lui et l'homme, entre les hommes, et entre les hommes et l'univers; le péché a introduit le désordre dans l'univers, en séparant l'homme de Dieu, en fixant dans le cœur humain une volonté d'exaltation telle qu'elle implique un rejet de Dieu et une trahison; l'homme ne veut plus reconnaître son état de dépendance radicale à l'égard du Créateur, il se veut semblable à Dieu, il refuse l'alliance d'amitié que Dieu lui communique et préfère suivre ce que lui conseille l'Adversaire, Satan.

En rachetant l'homme par son oblation, par son sacri-

fice, le Christ réalise avec l'homme une nouvelle alliance, plus forte encore que la première. Saint Paul l'a vivement expérimenté et ne cesse de l'affirmer : les hommes rachetés sont devenus membres du Christ, et le Christ est leur tête. Par et dans le Christ s'est réalisée une telle unité de vie entre lui et ceux qu'il a rachetés que, pour l'exprimer, il faut oser se servir de cette comparaison de l'unité substantielle de vie entre la tête et les membres d'un même corps vivant. Cette unité de vie est radicale, elle transforme tout, elle donne vraiment à l'homme une vie nouvelle, la vie même du Christ; on peut, on doit parler d'une « vie nouvelle », d'une vie qui n'est plus sienne, mais celle de Jésus en lui, et de mort à sa manière humaine de vivre.

« *J'ai été crucifié avec le Christ*, affirme saint Paul, *et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi* » (Gal 2, 20).

Ce qui est vrai de Paul l'est aussi de tous les chrétiens : « *Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec. Il n'y a plus ni esclave, ni homme libre, ni homme ni femme, car vous n'êtes tous qu'une personne dans le Christ Jésus* » (Gal 3, 27-28).

L'unité de vie dans le Christ abolit toutes les divisions, toutes les distinctions, et réalise une unité de personne dans le Christ Jésus. Aussi, celui qui est dans le Christ devient-il vraiment une « *créature nouvelle* », un « *être nouveau* » (Gal 6, 15).

Tout, dans le chrétien, est repris radicalement, tout est vraiment l'œuvre du Christ : « *Nous sommes son œuvre, ayant été créés en Jésus-Christ pour faire de bonnes œuvres...* » (Eph 2, 10).

Cette unité dans le Christ réclame notre coopération libre.

Si cette alliance nouvelle, cette reprise totale, cette récapitulation confère réellement au chrétien un « être nouveau »

— œuvre propre du Christ —, elle ne peut cependant se réaliser sans le libre concours du chrétien. Il ne faut surtout pas matérialiser les expressions de saint Paul : « corps du Christ » et « membres » de ce corps. Dans un corps naturel, en effet, les membres sont unis entre eux par une loi de nécessité naturelle. Notre bras ne s'est pas uni librement à notre corps; de fait, s'il lui est uni substantiellement et vitalement, c'est en raison de la formation première de notre corps. Au contraire, les chrétiens ne sont membres du corps du Christ que s'ils l'acceptent librement, dans la foi et la charité. En acceptant d'être membres du corps du Christ, ils ne perdent pas pour autant leur être propre, mais acquièrent une vie nouvelle et une personnalité nouvelle, celles des fils de Dieu en l'unique Fils incarné pour eux : le Christ.

Pour exprimer à la fois cette qualité de liberté d'amour, qui caractérise les rapports de vie reliant les chrétiens au Christ, et l'autonomie personnelle que garde le chrétien, tout en étant membre du corps du Christ, saint Paul se sert de cette nouvelle comparaison des liens qui unissent l'épouse à l'époux : « *Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par le bain de l'eau et de la parole qui l'accompagne... ainsi s'est-il préparé une Eglise resplendissante, sans tache, ni ride, ni rien de tel, mais sainte et irréprochable* » (Eph 5, 25-28). « *Que les femmes soient soumises à leur mari, comme au Seigneur; car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Eglise, son corps, dont il est le Sauveur. Or, de même que l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent être soumises à leur mari en toutes choses...* » (Eph 5, 22-24).

Entre l'époux et l'épouse existe une alliance d'amour qui repose sur un libre choix; un choix tel que, pour s'unir à son épouse, l'homme est capable de se séparer des êtres qui lui sont les plus chers : « *L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme...* » Cette alliance est si intime que « *de deux ils deviendront une seule chair* » (Gn 2, 24). Emmerveillé, saint Paul s'écrie : « *Ce mystère est grand : je veux dire par rapport au Christ et à l'Eglise* » (Eph 5, 32).

Le Christ s'unit à l'Eglise, au chrétien, dans une telle intensité d'amour que, de deux, ils deviennent « un seul corps », « une seule personne ».

Ici encore, comprenons bien tout l'abîme qui sépare, dans l'exemple, la réalité du mystère : l'unité d'amour qui se réalise entre l'époux et l'épouse, et celle du mystère du Christ et de l'Eglise. Les identifier, c'est matérialiser le mystère! Quand il s'agit de l'amour humain, le choix de prédilection de l'époux se fait en raison de l'amabilité et de la beauté de l'épouse, et l'épouse répond à ce choix, lui permettant de se réaliser pleinement, si elle-même est attirée par celui qui l'a choisie. Ce choix d'amour, si intense soit-il, ne peut unifier totalement ces deux vies, il ne peut jamais fusionner totalement ces deux corps. Ils ne deviendront « une seule chair » que dans le fruit de leur amour : l'enfant. Quand il s'agit du mystère du Christ et de l'Eglise, le Christ ne choisit pas ses disciples en raison de leur amabilité personnelle; son amour est un amour divin, pleinement gratuit. C'est lui qui crée l'amabilité de ceux qu'il aime, c'est lui qui les rend aimables dans la mesure où il les aime! Seul l'amour de Dieu — celui du Christ — est un amour vraiment gratuit, qui ne pré-suppose rien en celui qu'il aime, mais qui lui donne tout. Non seulement cet amour est gratuit, mais il est miséricordieux, car ceux qu'il choisit ne possèdent par eux-mêmes aucune amabilité capable d'attirer son amour et de provoquer son choix, et ils sont défigurés par le péché, dans un état d'inimitié, d'opposition à son égard. Saint Paul le sait mieux qu'aucun autre. Il sait d'expérience que c'est par pure gratuité, par pure miséricorde, par surabondance de grâce, que le Christ l'a choisi. Tout en lui s'opposait à ce choix. N'était-il pas l'ennemi? celui qui dominait et qui persécutait? C'est ce qui explique son affirmation si forte : « *Dieu qui est riche en miséricorde à cause du grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec le Christ (c'est par grâce que vous êtes sauvés); il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus-Christ, afin de montrer dans les siècles à venir l'infinie*

richesse de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus-Christ » (Eph 2, 4-7).

Unité d'esprit. Le chrétien temple de Dieu.

Si le chrétien est celui que le Christ choisit librement et celui qui, librement, répond à ce choix gratuit et miséricordieux, il est aussi celui qui reçoit du Christ toute sa vie de chrétien, celui qui vraiment « ressuscite » grâce au Christ, puisqu'il était mort à cause du péché. Il est donc vraiment l'enfant du Christ, le fruit de son labeur, de son sacrifice. Voilà pourquoi ce mystère est grand : de deux, ils deviennent vraiment un. Mais cette unité ne se réalise plus dans la chair et le sang; c'est une unité divine, une unité d'esprit : « *Celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui* » (I Cor 6, 17).

« *Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous n'êtes plus à vous-mêmes ? Car vous avez été rachetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps* » (I Cor 6, 19-20).

Pour mettre en pleine lumière la gratuité de l'amour du Christ à l'égard de ses membres, et montrer combien toute initiative vient de lui, saint Paul se sert d'une troisième comparaison, prise de l'œuvre artistique : le chrétien est à la fois le temple de l'Esprit du Christ et une partie spéciale du temple total qu'est l'Eglise.

« *Ainsi vous n'êtes plus des étrangers, mais vous êtes concitoyens des saints et membres de la famille de Dieu, édifiés que vous êtes sur le fondement des apôtres et des prophètes dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire. C'est en lui que tout l'édifice bien ordonné s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur. C'est en lui que, vous aussi, vous êtes édifiés pour être, par l'Esprit-Saint, une demeure où Dieu habite* » (Eph 2, 19-22).

*
**

Par ces trois grandes comparaisons exprimant le mystère

de l'unité du Christ et de l'Eglise du Christ et de ses disciples, saint Paul nous oblige, sous peine d'affirmer des réalités contradictoires qui nous enfermeraient dans l'absurdité, à dépasser leurs limites, leurs imperfections, tout en conservant ce que chacune peut nous dévoiler du mystère.

Notons que, par son génie et sous le souffle de l'Esprit de Sagesse, saint Paul a choisi les trois grands types d'union que nous pouvons humainement expérimenter en notre vie — trois types d'union demeurant irréductibles entre eux : l'union des membres d'un même corps (ordre de la vie biologique), l'union affective de l'époux et l'épouse (ordre de la vie humaine), l'union des parties du temple (ordre du faire). Chacune de ces unions exprime quelque chose d'original et de propre : la première, l'union vitale, substantielle; la seconde, l'union affective libre, personnelle; la troisième, l'union d'ordre de la forme d'art. Il est bien évident que l'union vitale, substantielle, s'oppose à l'union affective libre, personnelle d'une part, et à l'union d'ordre de la forme artistique d'autre part. Car, dans un cas, l'union est nécessaire; dans l'autre cas, elle est libre; dans un cas, substantielle; dans l'autre, accidentelle; dans un cas, naturelle; dans l'autre, artificielle. Aucune réalité humaine ne peut donc posséder simultanément ces trois divers types d'union. Une réalité surnaturelle seule peut les posséder, car elle les possède éminemment; c'est-à-dire qu'elle possède leurs perfections sans être affectée de leurs limites et de leurs imperfections.

En se servant de ces trois types d'union pour manifester le mystère d'unité du Christ et de ses disciples, on explicite donc vraiment pour nous l'éminente unité de ce mystère qui dépasse ces trois grandes formes d'unité.

Saint Paul aurait-il pu se servir d'autres types d'union ? Certes, chacune de ces formes d'unité contient de multiples modalités. Saint Paul a, de fait, choisi la modalité la plus parfaite de chacune de ces formes d'union, et celle-là contient en quelque sorte toutes les autres moins parfaites, donc moins nécessaires.

Les autres formes d'union que nous pouvons expérimenter auraient certainement pu être utilisées pour donner une

intelligence plus parfaite de la grandeur de ce mystère. Ces formes ont été utilisées par les prophètes de l'Ancien Testament et les Synoptiques. Ici, saint Paul résume, synthétise magnifiquement en insistant sur les arêtes dominantes⁹.

Pour mieux saisir tout le sens du mystère de l'unité de vie, d'esprit, du Christ et de l'Eglise, essayons de préciser les diverses qualités des trois grandes relations qu'il implique : qualités des relations des disciples au Christ, qualités des relations des disciples entre eux, qualités des relations des disciples à l'égard de l'univers.

a) *Qualités propres des relations des disciples au Christ.*

A l'égard du Christ, les chrétiens sont considérés comme des « membres » à l'égard de leur « tête », en ce sens que le Christ est pour eux celui qui voit, celui qui dirige. Il est le premier, principe d'ordre et d'unité.

Parlant du Chef, « *duquel tout le corps, à l'aide de liens et de jointures, s'entretient et grandit par l'accroissement que Dieu lui donne* » (Col 2, 19), saint Paul dit : « *Il est la tête du corps de l'Eglise, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place. Car Dieu a voulu que toute la plénitude habitât en lui; et il a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, celles qui sont sur la terre et celles qui sont dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix* » (Col 1, 18-20).

En affirmant que le Christ est la Tête de ses membres, saint Paul veut montrer qu'il tient la première place, tous les autres membres se disant par rapport à lui. Lui seul est par lui-même, car toute la plénitude de vie, de sagesse, d'amour habite en lui. Ici encore, évitons de comprendre cette affirmation d'une manière matérielle, biologique. Car

9. Il faudrait comparer à l'enseignement de saint Paul la manière dont l'Ancien Testament et les Synoptiques ont présenté le mystère de l'union du peuple d'Israël et de son Dieu.

si, normalement, la tête est bien la principale partie du corps — la plus noble, puisqu'en elle réside le centre le plus important du système nerveux et des sensations — biologiquement cependant, la tête demeure une partie qui, pour exercer son rôle de tête, a besoin des autres parties du corps. Une tête séparée du corps n'est que cadavre sans vie. Il en va tout différemment lorsqu'il s'agit du Christ, Tête de son corps, car le Christ en lui-même est parfait. « *Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la plénitude.* » Ses membres ne lui sont pas nécessaires pour qu'il soit ce qu'il est. Il existe indépendamment d'eux. Cependant, il reste vrai de dire que, comme la tête réclame ses membres, le Christ, pour exercer sa fonction de tête, a besoin de ses disciples. Pour communiquer sa plénitude, le Christ a besoin de ses disciples; ceux-ci sont vraiment son « plérôme », sa plénitude surabondante. « *Dieu a tout mis sous ses pieds, et l'a constitué, au sommet de tout, Tête pour l'Eglise, laquelle est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous* » (Eph 1, 22-23).

Certes, du point de vue de l'existence, le Christ ne reçoit rien de ses disciples, puisque, au sens très fort, c'est lui leur principe. Il est le premier, celui dont tous les autres dépendent et reçoivent; mais lui ne dépend et ne reçoit que de son Père. Si l'on ne considère plus ce point de vue de la structure métaphysique, mais celui des opérations vitales de connaissance et d'amour, on peut alors affirmer que non seulement les membres permettent à la tête d'exercer sa propre fonction, mais encore qu'ils complètent, achèvent le mystère de la tête. Ils deviennent sa plénitude. Ceci fait partie du mystère de surabondance d'amour de celui qui, par amour, accepte librement d'être aidé.

Comme membres, les chrétiens sont tous ordonnés au Christ-tête, recevant de lui leur influx vital — ce n'est plus leur vie, mais celle du Christ — ce n'est plus une vie humaine, mais une vie de fils de Dieu. Le chrétien ne cherche plus à épanouir sa personnalité humaine, mais la personne du Christ en lui. Le chrétien n'a plus son centre de vie en lui-même, mais dans le Christ. Son équilibre de vie n'est plus à être recherché en un épanouissement humain,

mais dans l'enracinement du mystère du Christ en lui. C'est le Christ qui est son équilibre, sa tête.

Cet influx vital que le chrétien reçoit de celui qui est sa tête, le Christ, est en premier lieu une communication de lumière, de connaissance. La tête voit pour les autres membres; le Christ voit pour ses disciples. Ils ont foi en sa lumière, ils acceptent de n'avoir que le « toucher ». Ils se laissent diriger, conduire par le Christ. Le chrétien accepte de mener sa vie en dépendance étroite du Christ, source de lumière pour lui.

Le chrétien, membre du Christ, est aussi celui qui est choisi par le Christ, celui qui se soumet à son chef dans une soumission d'amour. Le Christ est, en effet, le véritable chef de ses disciples, responsable devant son Père de chacun de ceux qu'il s'est choisis et pour qui il s'est livré à la croix. Chaque chrétien sait que, dans le Christ, il y a quelqu'un qui s'est porté garant de lui, pécheur, en face de Dieu, quelqu'un qui ne peut l'abandonner puisqu'il a été jusqu'au bout sans faillir, quelqu'un qui siège maintenant à la droite du Père (Eph 1, 17-23).

L'autorité du Christ sur ses disciples est souveraine, car le Père a « *tout mis sous ses pieds, et l'a constitué au sommet de tout, tête pour l'Eglise* » (Eph 1, 22). Le chrétien doit donc obéir au Christ comme il obéit à Dieu, recevoir ses commandements comme il reçoit ceux de Dieu. Ce chef exerce sur ses disciples une autorité paternelle, car c'est de lui qu'ils ont reçu leur vie; il est leur Sauveur. De morts qu'ils étaient, il les a ressuscités. Les disciples doivent donc lui être soumis comme des fils bien-aimés.

Enfin, ce chef n'exerce son autorité sur ses sujets que comme un époux l'exerce sur son épouse; autorité d'amour, de prédilection dont il ne veut user que dans une parfaite liberté. Il ne s'impose pas par la puissance et la force, mais se faisant le serviteur de tous, il attire à lui par sa sollicitude d'amour, il considère ceux qu'il a sauvés, ceux qui lui sont soumis, comme son propre corps, comme des « parties » essentielles de lui-même qu'il ne peut rejeter de lui, qu'il ne peut écarter de lui sans se mutiler lui-même. « *Nul n'a*

jamaïs haï sa propre chair; on la nourrit au contraire et on en prend bien soin. C'est justement ce que le Christ fait pour l'Eglise. Ne sommes-nous pas les membres de son corps? (Eph 5, 29-30). Le chrétien doit donc être soumis dans une soumission libre et aimante, dans une confiance inébranlable en celui qui l'a appelé et choisi. Si le chrétien doit réaliser l'œuvre du Christ, il doit la réaliser comme sa propre œuvre. Le serviteur est l'ami de choix qui exécute ce qui lui est demandé, tel un ami qui coopère à l'œuvre de son ami.

Si, pour les chrétiens, le Christ est chef, tête, le Christ est aussi « pierre angulaire » de l'édifice. La pierre angulaire, c'est la pierre enfouie, le fondement sur lequel tout s'édifie. — Primitivement, la pierre angulaire d'un temple ne représentait-elle pas les prémices offertes à la divinité en l'honneur de laquelle était édifié le temple? Cette première offrande consacrait tout l'édifice, lui conférant sa valeur religieuse. Par elle, tout l'édifice devenait sacré. Si on enlève cette pierre cachée, non seulement tout l'édifice croule, puisque sa stabilité et sa fermeté lui viennent de cette pierre, mais encore tout l'édifice perd son sens et sa valeur propres. Cette pierre cachée, que les hommes ne voient plus, est vraiment toute réservée à la gloire de celui pour qui on élève le temple.

A l'égard du vrai temple de Dieu qu'est l'Eglise, le Christ joue ce rôle de pierre angulaire. Comme le plus méprisable, il a été rejeté des siens pour être enfoui et devenir le véritable fondement du temple nouveau, la maison où Dieu habite réellement. Le mystère de la croix, avec la blessure du cœur, nous montre jusqu'où le rejet devait être poussé, afin que nous comprenions la place essentielle, fondamentale, du cœur de Jésus, de son cœur blessé, dans cette nouvelle maison de Dieu. Le Christ crucifié n'est-il pas l'Agneau immolé à la gloire de Dieu, qui par sa sainteté consacre le temple nouveau : l'Eglise, et la revêt de sa sainteté propre? Méprisé des hommes, le Christ crucifié est comme réservé à la gloire du Père.

Pour le chrétien, le Christ est la véritable pierre angu-

laire. La stabilité, la fermeté de sa vie lui viennent du Christ. C'est lui qui le consacre à Dieu, donnant à toute sa vie humaine un sens religieux.

Ces trois fonctions du Christ comme tête, comme chef et comme pierre angulaire à l'égard des chrétiens, ses membres, ses serviteurs, son temple de Dieu, nous manifestent très fortement son rôle de prophète, de roi et de prêtre-victime. Le prophète n'est-il pas celui qui voit ce que les autres ne voient pas et ne peuvent que croire ? Par le fait même, il est capable d'enseigner, d'illuminer les intelligences et de les rectifier. Le roi, c'est celui qui détient l'autorité dernière, ultime ; il est capable de juger. Le prêtre, c'est celui qui intercède auprès de Dieu pour les hommes, celui qui exerce le culte divin. Evidemment, il ne faut pas séparer ces fonctions qui s'unifient toutes dans le Christ ; mais il est nécessaire de comprendre comment chacune d'elles exprime une attitude spéciale du Christ à l'égard de ses disciples. Le Christ voit et contemple pour ses membres. Le Christ jouit d'une autorité souveraine sur son épouse qu'il se choisit et dirige avec amour. Comme prêtre-victime, le Christ intercède pour son peuple, pour tous les hommes.

Nous pouvons préciser par là les trois grandes attitudes du chrétien à l'égard du Christ : il est un membre vivant qui croit en la lumière de celui qui est sa tête. Il est celui qui a confiance, acceptant avec amour de se laisser conduire par celui qui est son chef, son Epoux. Il est celui qui est consacré à Dieu dans le sacerdoce et la prière du Christ.

Si grandes et si importantes que soient ces trois grandes fonctions du Christ et ces trois attitudes du chrétien à son égard, il ne faut cependant pas les considérer comme exprimant toute la réalité du mystère du Christ et du chrétien. Identifier le mystère du Christ à ces trois grandes fonctions, c'est matérialiser ce mystère en ne voyant plus que ses conséquences communautaires. Il faut s'en servir pour atteindre le mystère même du Christ et celui du chrétien dans leur relation propre au Père. « *Il est l'image du Dieu invisible, avant toute créature, car c'est en lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles*

qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles... Tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui » (Col 1, 15-17).

Le Christ — tête, chef, pierre angulaire — demeure avant tout, pour saint Paul, le Fils du Père, celui qui permet à ses disciples de vivre, grâce à son Esprit, du mystère du Père. « *Il n'y a qu'un seul corps et un seul esprit... Il n'y a qu'un seul Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu, Père de tous, qui est au-dessus de tous, qui agit par tous, qui est en tous* » (Eph 4, 4-6).

Au-delà des trois grandes fonctions du Christ, il y a le mystère du Verbe incarné; au-delà des trois attitudes du chrétien à l'égard de ces fonctions du Christ, il y a le mystère de sa grâce qui le fait fils adoptif du Père.

Du fait même qu'au-delà de ces trois grandes fonctions il y a le mystère du Verbe incarné, Fils bien-aimé du Père, on peut considérer ces trois fonctions du Christ à l'égard de ses membres de deux manières : l'une considérant ces fonctions selon leur aspect le plus visible, le plus manifeste, comme distinct du mystère de la filiation; l'autre considérant ces fonctions comme impliquant ce mystère de la filiation. Ces fonctions prennent alors un caractère d'une profondeur d'amour et d'intimité divines. C'est par prédilection d'amour que le Christ agit comme roi, prophète, prêtre. Pour exprimer cette manière tout aimante d'agir, on parle de son rôle d'Époux. On peut donc dire que le Christ-époux de l'Église exprime comme l'exigence propre du mystère du Fils bien-aimé du Père exerçant cette triple influence d'amour sur les fils adoptifs bien-aimés du Père. Le Christ-époux nous montre comment le Christ roi, prophète, prêtre, exerce son amour de prédilection sur les fils adoptifs du Père. C'est pourquoi, d'une certaine manière, la comparaison du Christ-époux n'ajoute rien aux trois autres, n'explicitant qu'une manière spéciale de leur influence. D'une autre manière elle exprime bien ce qu'il y a de plus secret et de plus caché dans les relations du Christ à l'égard de son Église.

b) *Qualités propres des relations des disciples entre eux — mystère de la communauté chrétienne.*

Si le Christ est, pour chacun des chrétiens, tête, chef, pierre angulaire, les chrétiens connaissent entre eux des liens de *membres* participant, dans la même lumière, à la même vie, d'*élus* fraternellement et librement unis entre eux sous la même autorité, de *pierres* concourant à édifier le même temple.

Les chrétiens sont membres d'un même corps.

En tant que membres d'un même corps, les chrétiens possèdent la même vie. Un même baptême les a engendrés à cette vie; une même foi et de mêmes promesses les animent; le même esprit d'amour les meut. Ils font tous partie du même corps, malgré leur diversité et à cause même de cette diversité — si celle-ci n'existait pas, il n'y aurait plus de corps; pour qu'il y ait corps, il faut unité de vie, appartenance à la même tête et diversité de membres. Cette unité de vie est telle qu'elle peut assumer des êtres humains d'origines très différentes, d'états tout à fait divers. Il ne s'agit pas d'une unité raciale, sociale ou politique, mais d'une unité beaucoup plus profonde, analogue à celle des membres d'un même corps, provenant de leur relation immédiate à leur unique tête : le Christ. En lui sont rassemblés, récapitulés, intégrés dans une nouvelle unité, celle de son corps, tous les êtres humains de provenances variées. Saint Paul l'affirme avec force dans le texte déjà cité de la première épître aux Corinthiens¹⁰.

Les divers membres d'un même corps n'ont qu'un seul bien commun. C'est pourquoi ils ne peuvent se désolidariser les uns des autres sans se détruire eux-mêmes immédiatement. Leur travail n'a de sens qu'en vue de cet unique bien. Aucune autre solidarité ne paraît aussi forte, aussi étroite

10. I Cor 12, 12-21.

que celle des membres entre eux. Celle des chrétiens entre eux doit être de cette nature. Aucun chrétien n'a le droit de se désintéresser de son frère qui est son membre, appartenant comme lui au corps du Christ. Un chrétien ne peut travailler pour lui, en égoïste, mais son travail ne doit se réaliser que pour tous ses frères. S'il s'isole et travaille pour son propre compte, il se détruit en tant que chrétien. Il devient comme un organe qui s'atrophie.

Cette solidarité si grande doit naître de l'intérieur. C'est une solidarité vitale, ce qui ne veut pas dire instinctive, spontanée, biologique; il s'agit d'une vie d'une autre qualité : il s'agit en réalité de cette vie nouvelle venant du Christ-tête, et qui est vécue par ses membres dans la foi. Elle possède, certes, une qualité de vie infiniment plus exigeante que notre vie biologique, et réalise donc entre les chrétiens des liens autrement plus forts que ceux des tissus reliant les membres d'un même organisme. Mais cette qualité de vie se réalise et se vit dans la foi. Les chrétiens ne l'expérimentent que selon le bon plaisir de l'Esprit-Saint, et cette expérience demeure toujours, ici-bas, partielle et fugitive.

Cette solidarité vitale n'est pas juridique ni syndicale, reposant sur un contrat. C'est pourquoi elle peut exister dans une très grande diversité. La solidarité juridique ou économique, au contraire, tend vers l'égalité. La solidarité vitale, elle, est organique et comporte diverses modalités. Pour bien nous faire comprendre cette diversité, saint Paul nous rappelle la situation spéciale de certains membres du corps, les plus faibles et ceux que nous tenons pour les moins honorables : « *Les membres du corps qui paraissent les plus faibles sont plus nécessaires; et ceux que nous tenons pour les moins honorables du corps sont ceux que nous entourons de plus d'honneur. Ainsi nos membres les moins honnêtes, nous les traitons avec le plus de décence, tandis que nos parties honnêtes n'en ont pas besoin* » (I Cor 12, 22-24).

Cette solidarité mutuelle, proportionnelle, implique une harmonie profonde, affective, car cette unité de vie des chrétiens se réalise dans un amour réciproque, chacun ayant reçu le même esprit d'amour : « *Et si un membre souffre,*

tous les membres souffrent avec lui; si un membre est honoré, tous les membres s'en réjouissent avec lui. Vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part » (I Cor 12, 26-27).

Cette unité organique des membres formant un même corps ne dépend pas du bon plaisir des membres, de leur propre caprice; elle dépend immédiatement du Christ et de son Esprit. Elle est comme une conséquence nécessaire de la dépendance vitale des membres à l'égard de leur tête. L'union réciproque des membres entre eux serait incompréhensible et impossible sans cet ordre premier, fondamental, de chacun des membres avec la tête. « *A chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don du Christ¹¹. C'est lui qui a fait les uns apôtres, d'autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs, en vue du perfectionnement des saints pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ, afin que nous ne soyons plus des enfants flottants et emportés à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes, par leur astuce pour induire en erreur, mais que confessant la vérité nous continuions à croître à tous égards dans la charité, en union avec celui qui est le chef, le Christ. C'est de lui que tout le corps, coordonné et uni par les liens des membres qui se prêtent un mutuel secours et dont chacun opère selon sa mesure*

11. Citons également ce texte de l'Épître aux Romains qui, en quelque sorte, unit ceux des deux Epîtres aux Corinthiens et aux Ephésiens : « *De même que nous avons plusieurs membres dans un seul corps et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, nous qui sommes plusieurs, nous ne faisons qu'un seul corps dans le Christ, et chacun en particulier nous sommes membres les uns des autres; et nous avons des dons différents selon la grâce qui nous a été donnée, soit de prophétie, selon la mesure de notre foi, soit de ministère, pour nous contenir dans le ministère; celui-ci a reçu le don d'enseigner : qu'il enseigne; celui-là le don d'exhorter : qu'il exhorte; un autre distribue : qu'il s'en acquitte avec simplicité; un autre qu'il préside : qu'il le fasse avec zèle; un autre exerce les œuvres de miséricorde : qu'il s'y livre avec joie » (Rom 12, 4-8).*

d'activité, grandit et se perfectionne dans la charité » (Eph 4, 7-16).

Grâce à cet ordre immédiat de chacun des chrétiens au Christ-tête, on peut saisir le mystère de la croissance de la vie chrétienne. Il ne s'agit pas d'atteindre une certaine harmonie, un certain équilibre entre les membres, une certaine bonne entente entre les citoyens d'une même communauté. En effet, chaque chrétien est appelé à « *cet état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ* ». Le Christ lui-même doit être tout en tous. La tête doit s'emparer de chacun des membres pour lui communiquer en plénitude sa lumière et son amour. Ici, il faut évidemment dépasser la comparaison des membres d'un même corps et faire appel à l'autre comparaison, à celle des rapports qui unissent ceux qui sont objet d'un même choix — le Christ, comme chef et époux, appelle et choisit chaque chrétien. Chaque chrétien doit donc aimer tous les chrétiens comme des personnes aimées d'un amour de prédilection par le Christ, en lesquelles le Christ habite. Cette compénétration et cette complémentarité de ces diverses analogies, saint Paul les utilise constamment comme la chose la plus normale, ce qui nous montre sa liberté à l'égard de ces comparaisons. Seul, le mystère ineffable l'intéresse, et il veut nous en montrer toutes les richesses. Peu importe alors la logique littéraire et rhétorique!... Le mystère est plus grand que ce que nous pouvons en dire. Il est ineffable.

Les chrétiens sont unis comme des personnes aimées d'un même et unique amour.

Si les chrétiens sont les membres d'un même corps, ils sont aussi les « élus » d'un même amour de prédilection. Par là, saint Paul peut expliciter ce qui ne pouvait qu'être entrevu par la précédente comparaison. Aux Philippiens, saint Paul demande avec force : « *Ayez une même pensée, un même amour, une même âme, un même sentiment. Ne faites*

rien par esprit de rivalité ou par vaine gloire; mais que chacun, en toute humilité, regarde les autres comme au-dessus de soi; chacun ayant égard, non à ses propres intérêts, mais à ceux des autres » (2, 2-4). « Ayez en vous les mêmes sentiments dont a été animé le Christ Jésus » — l'obéissance — (2, 5). « Agissez en tout sans murmures ni hésitations, afin que vous soyez sans reproche, simples, enfants de Dieu » (2, 14).

Chaque chrétien n'est chrétien que par et dans l'amour de prédilection du Christ pour lui — amour du Christ-chef qui a toute autorité sur lui; amour du Christ-époux qui l'a choisi par pure gratuité. C'est pourquoi le chrétien doit s'efforcer de vivre à l'unisson du cœur du Christ Jésus et donc aimer ses frères comme le Christ les a aimés. Dans sa foi, il doit vivre du choix de prédilection du Christ sur chacun d'eux. Ce que dit saint Paul dans cette prière est très révélateur des intentions les plus intimes de son cœur : « *Que le Dieu de la patience et de la consolation vous donne d'avoir les uns envers les autres les mêmes sentiments selon Jésus-Christ...* » (Rom 15, 5).

« *Comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience... vous supportant les uns les autres, vous pardonnant réciproquement comme le Seigneur vous a pardonné. Mais surtout revêtez-vous de la charité qui est le lien de la perfection... Que la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés de manière à former un seul corps, règne dans vos cœurs...* » (Col 3, 12-15). Ceci semble impossible à notre cœur humain, trop étroit, trop égoïste, trop renfermé sur lui-même, trop faible; mais, grâce à la force de l'amour du Christ, cela devient pour le chrétien une exigence, un appel impératif : « *Je puis tout en celui qui me fortifie, cependant vous avez bien fait de prendre part à ma détresse* » (Phil 4, 13-14). « *En tout et partout, j'ai appris à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans la détresse* » (Phil 4, 12).

Ce que saint Paul déclare avoir vécu, il ne prétend pas que ce soit exclusivement pour lui, cela dépend uniquement du

bon plaisir de Dieu qui fait miséricorde à qui il veut (Rom 9, 16-20).

Que tout ce qui constitue le chrétien comme chrétien dépende de la grâce du Christ, de la miséricorde du Père, cela, loin de détruire sa liberté, ses efforts, son travail, ne fait que les exalter et les rendre plus eux-mêmes. Le chrétien sait qu'il doit aimer librement le Christ, qu'il doit lutter et travailler, comme tous les autres hommes, mais il doit le faire selon un certain esprit, en vue d'un but très précis, non plus seulement dans un but moral, mais chrétien : agir pour que tout homme soit parfait dans le Christ Jésus. Saint Paul le reconnaît clairement : « *C'est pour cela que je travaille et que je lutte selon la force qu'il me donne, et qui est en moi avec puissance* » (Col 1, 29) ... « *afin que leurs cœurs soient réconfortés et que, étroitement unis dans la charité, ils soient enrichis d'une pleine conviction de l'intelligence, et connaissent le mystère de Dieu, du Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science* » (Col 2, 2-3). « *En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. En lui vous avez tout pleinement, lui qui est le chef de toute principauté, de toute puissance...* » (Col 2, 9-10).

Cette sagesse contemplée dans le Christ, le chrétien doit être capable de la communiquer aux autres. Il ne doit donc pas seulement être parfait, c'est-à-dire contempler la sagesse du Christ, mais il doit pouvoir la communiquer aux autres, comme le Christ. « *Que la parole du Christ demeure en vous en abondance, de telle sorte que vous vous instruisiez et vous avertissiez les uns les autres en toute sagesse* » (Col 3, 16).

Dans sa grâce, le chrétien possède donc la capacité de vivre dans la lumière de la sagesse du Christ — il est un « *enfant de lumière* » (I Thes 5, 5) —; et dans cette lumière, il doit aimer ses frères, les voir comme ayant reçu la même lumière, ou du moins comme capables de la recevoir; il s'efforcera donc de la leur communiquer.

La communauté des chrétiens est donc une communauté de sages, vivant de la sagesse du Christ, sagesse d'amour, sagesse de sainteté. Cette communauté de sages doit s'entraider dans un amour fraternel, se sachant intimement

unis dans un choix d'amour unique. Cette charité fraternelle prendra des modalités différentes selon ceux à qui elle s'adresse. Elle exigera une certaine miséricorde à l'égard du plus faible, de ceux qui ont besoin d'être aidés, spécialement les vieillards¹². Elle exigera un respect du bien des autres, de leur autorité¹³. Dans certaines circonstances, elle exigera certains devoirs particuliers¹⁴. Toutes les exigences de la vie morale sont reprises dans cette lumière de la charité fraternelle et de la miséricorde, car, pour le chrétien, l'unique valeur est « *la foi agissant par la charité* » (Gal 5, 6).

Voilà pourquoi la communauté chrétienne ne peut se satisfaire d'une certaine honnêteté morale, elle doit tendre à devenir de plus en plus vivante de la vie même du Christ. Il n'existe pas, en effet, de limites dans la participation à la vie du Christ, à l'union que les chrétiens possèdent avec leur chef et à celle qu'ils possèdent entre eux. A ce point de vue, les exhortations de saint Paul sont très significatives : « *Comme vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, marchez en lui, enracinés et édifiés en lui, affermis par la foi telle qu'on vous l'a enseignée et y faisant des progrès* » (Col 2, 6-7).

« *Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des enseignements trompeurs, selon une tradition toute humaine et les rudiments du monde, et non selon le Christ* » (Col 2, 8).

« *Marchez donc de progrès en progrès. Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification* » (I Thes 4, 2-3). « *Pratiquez toujours mieux la charité fraternelle* » (I Thes 4, 10).

« *Quant à la charité fraternelle, soyez pleins d'affection les uns pour les autres, vous prévenant d'honneur les uns les autres; pour ce qui est du zèle ne soyez pas nonchalants* » (Rom 12, 10-11).

« *Celui qui aime son prochain a accompli la loi* »... tous les préceptes du Décalogue se résument dans cette parole :

12. Cf. Tite 2, 2-3; I Tim 5, 1-2.

13. Cf. Tite 2, 9.

14. Cf. I Tim 2, 9-15; 5, 3-5; I Thes 5, 12-13.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. L'amour ne fait point de mal au prochain, l'amour est donc la plénitude de la loi » (Rom 13, 9-10).

Les chrétiens coopèrent à édifier la Maison de Dieu.

Enfin, si nous faisons appel à la troisième comparaison, nous voyons comment les chrétiens concourent à former le temple de l'Esprit-Saint, dont le Christ est « *la pierre angulaire* ». Sous cet aspect, il apparaît clairement que le premier devoir du chrétien est la prière, car la maison de Dieu est « *une maison de prière* » — « *Domus mea, domus orationis* ». Dans la mesure où, pierre vivante, il concourt à édifier cette maison, le chrétien doit adorer, louer Dieu. « *Je vous exhorte donc, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous lui devez* » (Rom 12, 1). Comme « pierre » unie à d'autres pierres, cette prière doit s'épanouir en une certaine prière communautaire, liturgique. « *Sous l'inspiration de la grâce, que vos cœurs s'épanchent vers Dieu en chants, en psaumes, par des hymnes et des cantiques spirituels. Et quoi que ce soit que vous fassiez, faites tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant par lui des actions de grâces au Père* » (Col 3, 16-17). « *Afin que d'un même cœur et d'une même bouche vous glorifiez Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ* » (Rom 15, 6).

La prière du chrétien est avant tout une prière unie à celle du Christ — pierre angulaire du temple de Dieu — et donc nécessairement celle du Crucifié, la prière de celui qui souffre par amour, qui s'offre par amour pour la gloire du Père et le salut de ses frères. Saint Paul a vécu avec une très grande force cette prière tout à fait propre à la vie chrétienne, incompréhensible en dehors de cette unité de vie avec le Christ. « *Maintenant je suis plein de joie dans mes souffrances pour mes frères. Et ce qui manque aux souffrances du Christ, en ma propre chair je l'achève pour son Corps qui est l'Eglise* » (Col 1, 24).

c) *Qualités propres des relations des disciples du Christ avec l'univers.*

Si les liens essentiels qui unissent les disciples du Christ entre eux sont des liens de charité fraternelle, de miséricorde, assumant tous les autres rapports de justice qui constituent normalement la communauté humaine, nous pouvons conclure immédiatement qu'aucun homme n'est exclu d'une telle communauté. Comme le Christ meurt pour le salut de tous les hommes, le chrétien doit prier pour tous les hommes, il doit les aimer tous d'un amour fraternel, ne pouvant se séparer d'aucun¹⁵. Nul ne peut prétendre avoir plus de droits qu'un autre à vivre du mystère du Christ, car chacun reçoit la vie du Christ par pure miséricorde gratuite. Personne, même le pécheur, n'est exclu de cette prière, de cette miséricorde, de cette charité fraternelle. Saint Paul le sait et ne l'oublie pas : « *C'est une parole digne de foi et qui mérite toute créance, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier* » (I Tim 1, 15). Le pécheur est, d'une certaine manière, celui qui a le plus besoin de la miséricorde du Christ. Sous cet aspect, il doit retenir la plus grande sollicitude des chrétiens, qui doivent exercer à son égard la miséricorde spirituelle de la prière d'une façon très spéciale.

Si le pécheur n'est pas exclu de la miséricorde du chrétien, c'est parce qu'il est un homme pour qui le Christ s'est livré, pour qui il a versé son sang et qu'il a racheté. Cependant cette miséricorde à l'égard du pécheur ne signifie pas que le mystère du Corps mystique possède une catholicité telle qu'il assume le monde en sa totalité. Ce serait mal comprendre son universalité. C'est, en effet, à cause de la charité miséricordieuse du Christ que le cœur du chrétien n'exclut de sa prière aucun homme. L'universalité du Corps mystique est celle de la charité du cœur du Christ. Or, cette charité supporte tout, sauf le péché qui est refus de l'amour de Dieu, mépris de la majesté souveraine de Dieu. C'est pour-

15. Cf. I Tim 2, 1-4.

quoi le péché est vraiment l'unique obstacle aux exigences propres du Corps du Christ. Il s'y oppose radicalement, comme la mort s'oppose radicalement à la vie. Du reste, pour saint Paul, un lien très fort existe entre le péché et la mort physique : elle en est la conséquence, le fruit propre. Le péché est vraiment, pour l'Apôtre, la source première de toutes les angoisses, de toutes les tristesses, de toutes les souffrances qui existent dans l'homme et l'univers. Le péché a tout perturbé, tout déséquilibré en s'opposant à la communication de l'amour. « *Comme par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort... Ainsi la mort a passé dans tous les hommes parce que tous ont péché...* » (Rom 5, 12-13). Le chrétien racheté par le Christ est un ressuscité, il est passé de la mort du péché à la vie de la grâce et de la charité.

« *Vous qui étiez morts par vos péchés et par l'incircision de votre chair, il vous a rendu à la vie avec lui, après nous avoir pardonné toutes nos offenses. Il a détruit l'acte qui était écrit contre nous et nous était contraire avec ses ordonnances, et il l'a fait disparaître en le clouant à la croix. Il a dépouillé les principautés et les puissances, et les a livrées hardiment en spectacle, en triomphant d'elles par la croix* » (Col 2, 13-15).

Le chrétien doit constamment accepter de mourir à tout ce qui reste en lui d'attaches plus ou moins secrètes au péché. « *Faites mourir vos membres, les membres de l'homme terrestre, la fornication, la cupidité...* » (Col 3, 5 sq)¹⁶. « *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises...* » (Gal 5, 24). « *En lui vous avez été circoncis d'une circoncision non faite de main d'homme, de la circoncision du Christ, par le dépouillement de ce corps de chair* » (Col 2, 11).

Le chrétien doit éviter tout ce qui s'oppose à la sainteté¹⁷, et haïr le mal, le péché : « *Ayez le mal en horreur* » (Rom 12, 9).

16. Cf. Rom 8, 13 sq.

17. Cf. I Thes 4, 2 sq.

Puisque, tant qu'il demeure sur terre, tout homme porte en lui, par la concupiscence, certaines attaches au péché, la vie chrétienne est nécessairement une vie de lutte; lutte d'autant plus profonde que l'ennemi est spirituel. L'adversaire de la vie chrétienne n'est pas une force humaine visible, mais une puissance spirituelle. Saint Paul recommande aux chrétiens de se dépouiller des « *œuvres des ténèbres et de revêtir les armes de lumière* » (Rom 13, 12). Car ce qui est écrit dans le psaume¹⁸ reste vrai du chrétien : « *A cause de toi tout le jour nous sommes livrés à la mort et on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais dans toutes ces épreuves nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés* » (Rom 8, 36-37). Voilà l'espérance du chrétien dans cette lutte : il se sait vainqueur sur le péché dans la victoire du Christ.

S'il est assez facile, dans la foi, de comprendre qu'aucun homme vivant sur terre, même pas le pécheur, n'est exclu du Corps mystique, que seul le péché comme tel en est exclu, il devient beaucoup plus difficile de préciser, parmi les œuvres des hommes, celles qui peuvent être assumées par le mystère de la charité du cœur de Jésus et celles, au contraire, qui ne peuvent l'être, étant corrompues par le péché. Le croyant peut-il réaliser ce discernement, ce « partage des eaux » ? Pour lui, certes, il peut le faire pratiquement, en suivant sa conscience éclairée par la foi et les dons du Saint-Esprit. Mais il ne peut le faire que d'une façon matérielle et très générale pour les autres.

Pour saint Paul, ce qui est certain, c'est que le mystère du Corps mystique est le mystère du salut par et dans le Christ, le mystère de ses membres rachetés par son sang de crucifié. Ce mystère du Corps du Christ n'est pas celui de la première création, mais le mystère de l'homme nouvellement créé par le Christ. Certes, ce mystère du Corps du Christ ne s'oppose en rien à celui de la première création — les œuvres du Christ ne s'opposent pas à celles du Père! — C'est pourquoi, parmi les devoirs qu'il reconnaît au chrétien,

18. Ps 44, 23.

saint Paul mentionne la soumission aux pouvoirs légitimes¹⁹. « *Que toute âme soit soumise aux autorités supérieures; car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été instituées par lui. C'est pourquoi celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi...* » (Rom 13, 1-2). « *Rendez à tous ce qui leur est dû : à qui l'impôt, l'impôt; à qui le tribut, le tribut; à qui la crainte, la crainte; à qui l'honneur, l'honneur* » (Rom 13, 7).

Ceci est très significatif. Si ces pouvoirs humains, naturels, terrestres, étaient mauvais, le chrétien devrait les mépriser et s'insurger contre eux, et saint Paul ne demanderait pas cette soumission aux pouvoirs légitimes. Mais évidemment, si ces pouvoirs abusaient de leur autorité et ordonnaient ce qui s'oppose aux exigences du Décalogue et du précepte du Christ, le chrétien ne devrait pas se soumettre et suivrait ce que sa conscience lui commanderait.

De même, saint Paul n'interdit pas au chrétien de se marier, reconnaissant que l'institution naturelle du mariage ne contrarie pas les exigences de la vie chrétienne. Cependant, il conseille à ceux qui en sont capables de mener une vie chrétienne plus totale. Le mariage comporte des obligations terrestres qui divisent et détournent du lien immédiat au Christ : « *Il est bon pour l'homme de s'abstenir de la femme. Toutefois, en raison du péril d'impudicité, que chaque homme ait sa femme et chaque femme son mari. Que le mari s'acquitte de son devoir envers sa femme, et pareillement la femme envers son mari. La femme ne dispose pas de son corps, mais le mari. Pareillement, le mari ne dispose pas de son corps, mais la femme. Ne vous refusez pas l'un à l'autre; si ce n'est d'un commun accord, pour un temps, pour vaquer à la prière; puis reprenez la vie commune, de peur que Satan ne profite, pour vous tenter, de votre incontinence. Ce que je dis là est une concession, non un ordre. Je voudrais que tout le monde fût comme moi; mais chacun reçoit de Dieu son don particulier, l'un celui-ci, l'autre celui-là. Je dis toutefois aux célibataires et aux veuves*

19. Cf. Tite 3, 1.

qu'il leur est bon de demeurer comme moi. Mais s'ils ne peuvent se contenir, qu'ils se marient : mieux vaut se marier que de brûler. Quant aux personnes mariées, voici ce que j'ordonne, non pas moi mais le Seigneur : que la femme ne se sépare pas de son mari, et en cas de séparation qu'elle ne se remarie pas ou qu'elle se réconcilie avec son mari, et que le mari ne répudie pas sa femme » (I Cor 7, 1-11).

Pour saint Paul, c'est très clair : par la grâce du Christ, le chrétien a reçu un tel don d'amour qu'il ne peut s'installer sur la terre comme un homme ordinaire. Il ne peut organiser sa vie terrestre de la même façon qu'un honnête homme, qu'un philosophe ou même un juste de l'Ancien Testament. Le chrétien est *essentiellement* ordonné au Christ. « *J'ai conçu pour vous une jalousie de Dieu; car je vous ai fiancés à un époux unique, pour vous présenter au Christ comme une vierge pure* » (II Cor 11, 2).

« *Pour nous, notre cité est dans les cieux, d'où nous attendons aussi comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps si misérable, en le rendant semblable à son propre corps glorieux, par sa vertu puissante qui lui assujettit toutes choses* » (Phil 3, 20-21)²⁰. « *Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu. Affectionnez-vous aux choses d'en-haut et non à celles de la terre, car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu* » (Col 3, 1-3).

Voilà l'attitude eschatologique du chrétien : la grâce de Dieu « *nous enseigne à vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice, piété, en attendant la bienheureuse espérance et l'apparition glorieuse de notre grand Dieu et sauveur Jésus-Christ qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de se faire, en nous purifiant, un peuple qui lui appartienne et qui soit zélé pour les bonnes œuvres* » (Tite 2, 12-14).

« *Nous les vivants, nous qui serons encore là pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui*

20. Cf. Rom 8, 23-25.

seront endormis. Car lui-même, le Seigneur, au signal donné par la voix de l'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront en premier lieu; après quoi, nous, les vivants, nous qui serons encore là, nous serons réunis à eux et emportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les airs. Ainsi nous serons avec le Seigneur toujours. Réconfortez-vous donc les uns les autres de ces pensées » (I Thes 4, 15-18).

Mais personne ne peut savoir quand le Christ reviendra. « Quant aux temps et moments, vous n'avez pas besoin, frères, qu'on vous en écrive. Vous savez vous-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur arrive comme un voleur en pleine nuit. Quand les hommes se diront : Paix et sécurité! c'est alors que tout d'un coup fondra sur eux la perdition, comme les douleurs sur la femme enceinte, et ils ne pourront y échapper » (I Thes 5, 1-3). Ainsi, sans s'endormir, faut-il conserver une attitude d'attente. « Alors ne nous endormons pas, comme font les autres, mais restons éveillés et sobres. Ceux qui dorment, dorment la nuit; ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit. Nous, au contraire, nous qui sommes du jour, soyons sobres; revêtons la cuirasse de la foi et de la charité, avec le casque de l'espérance du salut. Dieu ne nous a pas réservés pour sa colère, mais pour acquérir le salut par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est mort pour nous, afin que, éveillés ou endormis, nous vivions unis à lui. C'est pourquoi il faut vous reconforter mutuellement et vous édifier l'un l'autre, comme déjà vous le faites. Nous vous demandons, frères, d'avoir de la considération pour ceux qui se donnent de la peine au milieu de vous, qui sont à vos têtes dans le Seigneur et qui vous reprennent. Estimez-les avec une extrême charité, en raison de leur travail. Soyez en paix entre vous. Nous vous y engageons, frères, reprenez les oisifs, encouragez les craintifs, soutenez les faibles, ayez de la patience envers tous. Veillez à ce que personne ne rende à personne le mal pour le mal, mais poursuivez toujours le bien, soit entre vous, soit entre tous. Restez toujours joyeux. Priez sans cesse. En toute condition soyez dans l'action de grâces. C'est la volonté de Dieu sur vous dans le

Christ Jésus. N'éteignez pas l'esprit, ne dépréciez pas les dons de prophétie; mais vérifiez tout : ce qui est bon, retenez-le; gardez-vous de toute espèce de mal » (I Thes 5, 6-22). « Vous savez en quel temps nous sommes : c'est l'heure de nous réveiller enfin du sommeil; car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons embrassé la foi. La nuit est avancée et le jour est proche » (Rom 13, 11-12).

Pour saint Paul, il n'y a pas que le chrétien qui attende l'avènement glorieux du Christ, mais encore toute la création, tout l'univers de la première création, tout ce qui en lui est de Dieu et n'a pu, à cause du péché, de la mauvaise volonté des hommes et des puissances démoniaques, s'épanouir normalement. Tout aspire à cet avènement. *« Aussi la création attend-elle avec un ardent désir la manifestation des enfants de Dieu. La création, en effet, a été assujettie à la vanité — non de son gré, mais par la volonté de celui qui l'y a soumise — avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Car nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière gémit et souffre les douleurs de l'enfantement » (Rom 8, 19-22).*

Si l'on essaie de saisir la signification profonde de ces différentes attitudes, il semble qu'on puisse dire que, pour saint Paul, le chrétien doit rejeter de sa vie le péché, tout ce qui le lie au péché et tout ce qui risque de l'y entraîner. Car le péché s'oppose à l'amour du Christ. Mais le chrétien doit assumer et intégrer tout ce qui est bon, tout ce qui vient de Dieu. Car, dit l'Écriture, tout ce que Dieu a créé est « bon » et l'homme, en tant que créature de Dieu, est « très bon » (cf. Gen 1, 31). Le chrétien ne peut donc le mépriser. Mais il doit user de tous ces biens selon un ordre de sagesse divine, l'ordre de la sagesse du Christ, dans un esprit de pauvreté, et non de possession. Saint Paul n'hésite pas à exhorter les chrétiens en leur précisant : *« Ne vous conformez pas au siècle présent, mais transformez-vous par le renouvellement de l'Esprit, afin que vous éprouviez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait » (Rom 12, 2).*

Aussi le chrétien fidèle et sincère mène-t-il sa vie avec le désir constant de se conformer à la volonté de Dieu, docile aux appels incessants de l'Esprit-Saint. Certes, il réalise sa vie chrétienne dans ce monde terrestre, mais en prenant soin de ne pas y mettre sa fin, ni de le prendre pour modèle ou règle d'activité. Il sait que la face du monde doit être changée. Le chrétien vit pour Dieu, dans le Christ. Il vit pour le salut des âmes et non pour la gloire terrestre de cet univers. Il sait que « *la plénitude des temps* » est accomplie puisque Dieu a envoyé son Fils (Gal 4, 4). Par le fait même, il est libre à l'égard du temps. Certes, le temps que Dieu lui accorde pour vivre ici-bas ne doit pas être gaspillé. « *Ainsi, pendant que nous en avons le temps, faisons le bien envers tous, et surtout envers les frères dans la foi* » (Gal 6, 10). Il sait que ce temps lui est donné comme un temps de sursis, d'attente, pour sa sanctification, en acceptant, s'il le faut, de souffrir en union avec le Christ, en sa charité. « *J'estime que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire à venir qui sera manifestée en nous* » (Rom 8, 18).

Saint Paul juge donc que le temps présent est bon, qu'il doit être utilisé à préparer l'avènement glorieux du Christ. Tel est le sens nouveau que le chrétien confère au temps. Avant la venue du Christ, le temps était nécessaire, pour le croyant, à la venue du Christ; c'est pourquoi le peuple d'Israël devait assurer la descendance de la race élue — l'Histoire Sainte est l'histoire de cette attente —; depuis que le Christ est venu, la plénitude des temps est accomplie; le temps ne sert plus, pour le chrétien, qu'à hâter l'heure du retour du Christ. Le chrétien doit en user sans le posséder, en l'ordonnant à l'éternité, à l'avènement glorieux du Christ.

Liberté des fils de Dieu.

Comme nous avons signalé qu'au-delà des trois fonctions du Christ à l'égard de ses disciples il y a le mystère du

Verbe incarné, et qu'au-delà des attitudes des chrétiens à l'égard du Christ — tête, chef, pierre angulaire — il y a le mystère de la grâce qui les rend fils bien-aimés du Père; de même au-delà de ces diverses attitudes du chrétien à l'égard de ses frères et du monde, il y a un mystère plus radical, plus foncier, celui des fils du Père vivant avec leurs frères dans le même Esprit, ici-bas, loin de leur véritable patrie qu'ils ne connaissent qu'en promesse.

La grâce chrétienne est en effet — nous l'avons déjà dit — une grâce d'adoption filiale (Gal 4, 6). L'Esprit qui nous est donné par le Christ est un esprit d'adoption filiale : « *Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. En effet, vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption en qui nous criions : Abba! Père! Cet Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu...* » (Rom 8, 14-16)²¹. Dans la pensée de Dieu, le chrétien est prédestiné à être conforme à l'image du Fils, « *afin que son Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères* » (Rom 8, 29).

Ce lien d'amour qui unit le chrétien à son Dieu, le fils à son Père, est si fort que rien ne peut le briser. Le chrétien seul peut volontairement, par le péché, se séparer de Dieu; mais en dehors de cet acte volontaire et libre, rien ne peut porter atteinte à une relation qui est au-dessus, au-delà de toute autre relation, qui est une relation vitale d'amour s'emparant de ce qu'il y a de plus intime et de plus personnel.

« *J'ai l'assurance (dit saint Paul) que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur* » (Rom 8, 38-39).

Grâce à la force et à l'intimité de ce lien vital d'amour avec Dieu, par le Christ, le chrétien, fils de Dieu, possède

21. Cf. Gal 4, 6-7.

une liberté nouvelle incomparable. Saint Paul parle de la liberté glorieuse des enfants de Dieu (Rom 8, 21).

« *Dans la liberté par laquelle le Christ vous a affranchis, tenez ferme et ne vous laissez pas mettre de nouveau sous le joug de la servitude* » (Gal 5, 1). « *Pour vous, mes frères, vous avez été appelés à la liberté; seulement ne faites pas de cette liberté un prétexte pour vivre selon la chair, mais rendez-vous par la charité serviteurs les uns des autres* » (Gal 5, 13).

Le chrétien doit « vivre par l'esprit » et donc « marcher par l'esprit ». Aussi est-il libre à l'égard de toutes les prescriptions humaines. « *Si vous êtes morts avec le Christ aux rudiments du monde, pourquoi, comme si vous étiez dans le monde, vous soumettez-vous à ces prescriptions : Ne prends pas! Ne goûte pas!... Ces défenses ne sont que des prescriptions et des enseignements humains. Elles ont quelque apparence de sagesse avec leur culte volontaire, leur humilité et leur mépris pour le corps, mais elles sont sans valeur réelle et ne servent qu'à la satisfaction de la chair* » (Col, 2, 20-23).

Saint Paul précise : « *La foi en Jésus-Christ étant venue, nous ne sommes plus sous un pédagogue. Car vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus...* » (Gal 3, 25-26). Cette liberté, saint Paul reconnaît qu'il l'a toujours prêchée malgré l'opposition de certains « *faux frères qui auraient voulu le réduire en servitude* » (Gal 2, 4). L'Apôtre semble tenir à cette liberté des fils de Dieu avec ténacité, car elle est, pour lui, le signe de la présence de l'Esprit, et ce qui distingue, à ses yeux, l'Eglise qui est née de l'amour du Christ — l'Epouse choisie avec prédilection —, de la Synagogue, la servante née de la loi. « *La Jérusalem d'en-haut est libre : c'est elle notre mère...* », « *la femme libre* » qui enfante ses fils en vertu de la promesse (Gal 4, 21-31).

Cette liberté d'amour, vécue d'abord par le chrétien dans sa relation personnelle d'amour avec son Dieu, s'exerce aussi dans les relations du chrétien avec les autres hommes, ses frères, et avec l'univers.

Le chrétien vivant pleinement sa grâce d'adoption filiale, mû par le souffle de l'Esprit d'amour, est libre à l'égard

de toutes les contraintes humaines et tyrannies terrestres. Son cœur, sorti de l'esclavage des biens humains, ne veut plus qu'une seule chose : l'accomplissement de la volonté du Père, sachant qu' « *avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien, avec ceux qu'il a appelés selon son dessein* » (Rom 8, 28).

CHAPITRE III

RÉVÉLATION DU MYSTÈRE DE LA COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE DANS L'ÉPITRE AUX HÉBREUX, L'APOCALYPSE ET L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN

On pourrait montrer combien cet enseignement de saint Paul sur le Corps mystique résume, synthétise, achève toute la révélation de l'Ancien Testament sur le mystère du peuple de Dieu — ce qui alors était révélé d'une manière imparfaite et encore inchoative, est vraiment repris de façon plus nette, plus précise —; les grandes dimensions principales du mystère sont présentées avec beaucoup de force et de clarté. Mais déjà dans l'Ancien Testament l'alliance de Dieu avec son peuple s'était exprimée selon de nombreuses modalités, celle de l'époux et de l'épouse, celle du temple, celle de la vigne, celle du bon pasteur...

On pourrait également montrer combien cet enseignement de saint Paul est conforme à celui des autres apôtres consigné et contenu dans les Synoptiques. Le grand thème du « royaume de Dieu », si cher aux Synoptiques et qui achève ceux du peuple de Dieu et du Messie-roi de l'Ancien Testament, n'est pas étranger à l'enseignement de saint Paul, bien qu'il ne l'ait pas développé pour lui-même. Il préfère parler du Corps du Christ, de l'alliance d'amour de l'Époux avec l'épouse, du temple de Dieu, pour éviter sans doute toute équivoque avec le « royaume terrestre » et pour préciser davantage les liens essentiels unissant le Christ et ses membres dès ici-bas. C'est pourquoi il ne

faut pas opposer le mystère du « Royaume » à celui du « Corps », mais comprendre le caractère original de l'un et de l'autre. L'enseignement de saint Paul se montre souvent beaucoup plus libre à l'égard du judaïsme; n'est-il pas l'apôtre des Gentils, des païens¹?

Nous ne pouvons réaliser ici cette double recherche qui serait très intéressante et nous permettrait de mieux saisir l'originalité de l'enseignement de saint Paul et son enracinement profond dans l'Ancien Testament. Cependant, pour pénétrer plus avant dans le mystère du Corps mystique, nous aimerions préciser rapidement l'enseignement de l'Épître aux Hébreux, celui de l'Apocalypse et de l'Évangile de saint Jean, à cet égard — ce qui nous permettra de mieux saisir la situation propre du chrétien à l'égard du Christ, de ses frères et de l'univers.

A. ÉPÎTRE AUX HÉBREUX

Si les Épîtres de saint Paul nous livrent avant tout un enseignement sur le Corps du Christ, l'Épître aux Hébreux veut surtout nous rendre attentifs au mystère de la médiation unique du Christ. L'affirmation du début de l'Épître est significative : ce n'est plus par les prophètes que Dieu nous a parlé, comme autrefois, c'est par *son Fils*. L'Évangile est vraiment la parole intime de Dieu pour nous, celle qui nous est donnée par le Fils dont l'autorité et la majesté sont uniques, bien au-dessus de celles des prophètes et des anges. Et pourtant ce « Fils unique » de Dieu a voulu se faire l'un de nous, il a voulu nous appeler « ses frères », en nous rachetant du péché par son propre sacrifice. Ce qui caractérise le sacerdoce du Christ c'est d'être « *un sacerdoce de miséricorde et de fidélité* », capable d'effacer les péchés du peuple. En tant que prêtre, le Christ a lui-même

1. Tout le chapitre 2 de l'Épître aux Galates situe bien l'attitude de saint Paul comparativement à celle de « Céphas, Jacques et Jean », les colonnes de l'Église primitive.

« *subi l'épreuve de la souffrance* », ce qui le rend capable de venir en aide aux éprouvés (Hb 2, 17-18).

En insistant sur la grandeur unique du sacerdoce du Christ, médiateur d'une alliance nouvelle, supérieure à la précédente, scellée sous de meilleures promesses (8, 6), l'Épître aux Hébreux explicite à sa manière certaines exigences caractéristiques des chrétiens à l'égard du Christ et, par le fait même, certaines exigences des chrétiens entre eux. En ce sens, on peut dire que cette Épître nous introduit d'une autre manière dans ce même mystère de la communauté chrétienne ou, si l'on préfère, développe, enrichit ce qui n'avait été qu'ébauché dans les Épîtres de saint Paul. En effet, le fait que les chrétiens sont le temple de Dieu et du Christ — la « *Pierre angulaire* » —, apparaît ici en pleine lumière, comme tout à fait essentiel et primordial.

Montrant la supériorité du sacerdoce du Christ sur celui de Moïse, l'auteur affirme : « *Jésus l'emporte d'autant sur Moïse que le fondateur de la maison est plus digne que la maison elle-même. Une maison est, en effet, toujours bâtie par quelqu'un, mais l'auteur de tout, c'est Dieu. Pour Moïse, il a été fidèle dans toute sa maison en tant que serviteur et témoin des paroles de Dieu, mais le Christ l'a été comme un fils mis à la tête de sa maison. Et sa maison, c'est nous : pourvu toutefois que nous restions inébranlables jusqu'à la fin, professant hardiment notre foi et fiers de l'espérance qui nous appartient* » (Hb 3, 3-6). Si nous nous souvenons que le « temple » est la « maison de Dieu », nous voyons comment le Christ est le fondateur de cette maison bâtie par Dieu. Le Christ en est le chef, il est placé à la « *tête de cette maison* ». Cette maison étant la maison de Dieu, une maison de prières, le chef, le fondateur de cette maison ne peut être que le grand prêtre; ceci est explicitement affirmé à la fin de l'Épître : « *nous avons un grand prêtre établi sur la maison de Dieu* » (10, 21). Ce grand prêtre, préfiguré par Melchisédech, roi de Salem, possède donc un sacerdoce royal et éternel, confirmé par le serment même de Dieu. « *Le Seigneur l'a juré et ne s'en dédira point, tu es prêtre pour l'éternité* » (7, 21). Ce sacerdoce est celui du Fils. « *La loi*

n'élevait au sacerdoce que des hommes faibles, mais le serment, qui a succédé à la loi, établit le Fils, qui est éternellement parfait » (7, 28). L'excellence du sacerdoce du Fils révèle l'excellence de l'alliance nouvelle; celle-ci dépend de celui-là. Ce qui caractérise cette alliance nouvelle, c'est son caractère tout intime, comme l'avait prophétisé Jérémie : « *Je mettrai mes lois dans leur esprit et je les graverai dans leur cœur. Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple* » (8, 10)². Cette alliance toute personnelle avec chacun en particulier est sans intermédiaire : « *Nul n'aura plus à instruire son compatriote, ni personne son frère en disant : « Connais le Seigneur », car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Je leur pardonnerai leurs iniquités, et je perdrai le souvenir de leurs fautes* » (8, 11-12)³.

Cette alliance intime et personnelle achève la première, qui apparaît alors comme « *vieille et surannée* », appelée à disparaître. Comme cette première alliance était toute centrée sur le culte d'adoration à rendre à Dieu, selon les lois rituelles prescrites, avec son sanctuaire terrestre — une tente, le Saint, le Saint des saints où se trouvait un autel doré pour les parfums et l'arche d'alliance contenant la manne, le bâton d'Aaron et la table de l'alliance —, de même la nouvelle alliance qui l'achève est encore tout ordonnée au culte d'adoration à rendre à Dieu, mais elle réalise cette adoration d'une manière nouvelle, beaucoup plus parfaite : elle la réalise par le Christ.

Le Christ « *traversant une tente plus excellente et plus parfaite, non construite par la main de l'homme, — ce qui veut dire n'appartenant pas à cette création, — sans apporter le sang de boucs ou de taureaux, mais avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire en nous acquérant la rédemption éternelle. Car si le sang des boucs et des taureaux, si la cendre d'une vache dont on asperge ceux qui ont contracté quelque souillure sanctifient*

2. Cf. Jr 31, 31-33.

3. Cf. Jr 31, 34.

et procurent du moins la pureté du corps, à combien plus forte raison le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu comme victime immaculée, purifiera-t-il notre conscience des œuvres de mort pour le service du Dieu vivant » (Hb 9, 11-14).

« Car ce n'est pas dans un sanctuaire fait par la main de l'homme, simple image du sanctuaire véritable, que le Christ est entré; c'est dans le ciel même qu'il a pénétré pour paraître maintenant en notre faveur devant la face de Dieu. Ce n'est pas non plus pour s'offrir lui-même plusieurs fois comme le grand prêtre qui entrait dans le sanctuaire une fois l'an pour offrir un sang qui n'est pas le sien... Il (Jésus) ne s'est montré qu'une seule fois, à la fin des temps, pour anéantir le péché par son sacrifice... » (Hb 9, 25-26).

Ce qui, dans le culte de l'Ancien Testament, était juxtaposé et successif, dépendant de l'espace et du temps, transcende ces limites dans le mystère du sacerdoce du Christ. Le Christ ne s'offre qu'une fois; il pénètre immédiatement dans le ciel. Ceci manifeste bien la qualité nouvelle de l'adoration du Christ et son efficacité — son sacrifice « *anéantit* » le péché, il a une valeur éternelle et immédiate. Le temple nouveau, le nouveau sanctuaire, l'autel nouveau, c'est le corps du Christ, le véritable Saint des saints. Et ce corps, victime à la croix, est voie d'accès auprès de Dieu. « *Voilà pourquoi, lors de son entrée dans le monde, le Christ dit : Tu n'as voulu ni sacrifice, ni offrande, mais tu m'as formé un corps...* » (Hb 10, 5-6) ⁴.

Voilà l'alliance nouvelle inscrite en premier lieu dans le corps et spécialement dans le cœur de Jésus. C'est une alliance d'amour surabondant, c'est pourquoi elle est si intime et si cachée, si vraie et si profonde. On passe du culte extérieur de l'Ancien Testament à l'adoration « *en esprit et en vérité* », celle qui s'est pleinement réalisée à la croix. De ce temple nouveau, intérieur, le Christ crucifié est bien la « *Pierre angulaire* ».

Nous retrouvons donc ici les divers aspects du mystère

4. Cf. Ps 39, 7-9.

du Christ : tête, chef, pierre angulaire, et de l'Eglise : corps, épouse, temple, mais exprimés différemment. C'est le Christ, fondateur, tête, pontife suprême de la maison de Dieu, se choisissant intimement et personnellement chacun des membres de cette maison.

Au cours de l'Épître, l'auteur parlera du « *peuple de Dieu* » (4, 9), de la « *Jérusalem céleste* » (12, 22-24), « *Cité de Dieu* » (13, 14), « *Montagne de Sion* », il parlera du « *Royaume* » (12, 28). Mais il est bien évident que ce ne sont là que des rappels; ce qu'il a voulu mettre en pleine lumière, c'est la grandeur du culte nouveau, de ce temple nouveau, de ce nouveau sanctuaire. Pour lui, l'Eglise est avant tout l'assemblée de ceux qui offrent sans cesse à Dieu un sacrifice d'actions de grâce (12-28) et de louange par et dans le Christ, c'est-à-dire ceux qui offrent au Père le fruit de lèvres purifiées par le sang du Christ, ceux qui sont appelés au « *repos sabbatique* » et qui célèbrent son nom (13, 15).

Pour ce motif, l'auteur de l'Épître aux Hébreux insiste sur les exigences propres de la foi et de l'espérance; à ses yeux, elles caractérisent la vie chrétienne. En exhortant ses « *frères saints à considérer Jésus le messager et le pontife de notre foi* », il précise que nous sommes « *la maison de Dieu, pourvu toutefois que nous restions inébranlables jusqu'à la fin, professant hardiment notre foi, et fiers de l'espérance qui nous appartient* » (3, 6). « *Nous sommes entrés en participation au Christ, mais à condition que nous maintenions ferme jusqu'au bout notre foi des premiers jours, cependant qu'il nous est dit encore : Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme lorsque vous m'avez exaspéré* » (3, 14-15). « *Ainsi puisque nous avons un grand prêtre qui a pénétré dans les cieux, Jésus, le Fils de Dieu, persévérons avec fermeté dans notre foi* » (4, 14).

Et puisque Jésus est un grand prêtre miséricordieux, qui connaît nos épreuves, hormis le péché, « *approchons-nous avec confiance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver la grâce d'un secours opportun* » (4, 16). On retrouve cette même affirmation au chapitre 10 : « *Puis-*

que nous avons l'assurance de pouvoir pénétrer dans le sanctuaire éternel par la vertu du sang de Jésus, voie nouvelle et vivante qu'il nous a ouverte à travers le voile... puisque nous avons un grand prêtre établi sur la maison de Dieu, marchons à lui dans la sincérité du cœur et dans la certitude de la foi, l'âme intérieurement délivrée de la souillure du péché... Restons indéfectiblement attachés à notre espérance, car celui dont nous avons la promesse est fidèle » (10, 19-23).

De même, faisant allusion au zèle des chrétiens dans les services rendus aux saints, l'auteur exprime son désir : « *Notre désir est seulement que vous montriez autant d'empressement à garder intacte votre espérance jusqu'au bout; que, loin de vous relâcher, vous deveniez les imitateurs de ceux que leur foi et leur patience rendent héritiers des promesses » (6, 11-12).*

Cette foi et cette espérance, à ses yeux, sont l'essentiel; c'est pourquoi il insiste si fort et précise ce qu'il entend par l'espérance; rappelant que Dieu non seulement a promis, mais s'est servi du serment, il conclut : « *Dans cet acte doublement irrévocable où Dieu s'interdisait à lui-même de se dédire, nous avons donc à trouver un puissant encouragement, nous dont le seul refuge est de nous agripper à l'espérance qui nous est proposée. Cette espérance, nous la serrons comme l'ancre ferme et robuste de notre âme; elle pénètre par-delà le voile dans le sanctuaire où Jésus est entré pour nous comme un avant-coureur, pontife pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech » (6, 17-20).*

Cette image de l'ancre est très suggestive. Sans l'espérance, notre âme n'a pas de sécurité, de stabilité, elle est livrée aux fluctuations diverses et multiples du monde, des choses sensibles. L'espérance ancre l'âme du chrétien dans le « *sanctuaire* »; elle lui permet de pénétrer dans le ciel à la suite de Jésus, celui qui est « *son avant-coureur* ». Elle lui permet de vivre de son sacrifice, de son adoration. L'espérance chrétienne est essentiellement ordonnée vers Dieu et permet de pénétrer dans le mystère de Dieu. Elle est donc éminemment religieuse. Israël a trop facilement maté-

rialisé, humanisé l'espérance divine, en transformant ce désir d'adoration, d'intimité avec Dieu, en un désir de possession de la terre promise.

Après avoir précisé la grandeur de l'espérance chrétienne, l'auteur glorifie la grandeur de la foi chrétienne dans ce fameux chapitre 11 : « *La foi consiste à réaliser ce qu'on espère, c'est une certitude au sujet de ce qu'on ne voit pas. C'est elle qui fait la gloire de nos aïeux. C'est la foi qui nous fait reconnaître que le monde a été formé par la parole de Dieu, le visible tirant ainsi son origine de l'invisible. C'est à cause de sa foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice bien supérieur à celui de Caïn, et mérita d'être appelé juste... Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu, car pour s'approcher de lui, il faut croire qu'il existe et qu'il récompense ceux qui le cherchent... C'est dans sa foi en la parole de Dieu que Noé construisit l'arche...* » C'est la foi qui, nous faisant adhérer à la parole, est à la racine de toute l'éducation de Dieu dans l'Ancien Testament, mais cette foi demeure encore imparfaite, puisque c'est Jésus « *l'auteur et le consommateur de notre foi* » (12, 2).

Cette foi et cette espérance doivent permettre au chrétien de lutter sans défaillance, sans faiblesse, sans découragement — « *vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans la lutte contre le péché* » (12, 4). Il leur faut comprendre que les épreuves servent à Dieu de moyens pour les éduquer : « *Vous avez oublié cette parole d'encouragement qui vous a été donnée comme à des fils : Mon fils, ne dédaigne pas le châtement du Seigneur, ne te décourage pas quand il te réprimande, car le Seigneur corrige celui qu'il aime, il frappe celui qu'il reconnaît pour son fils, vous êtes à l'épreuve pour votre correction, c'est Dieu qui vous traite comme des enfants. Car quel est l'enfant que son père ne corrige pas ? Mais si vous restiez exempts de cette correction qui est le sort commun, vous seriez des enfants illégitimes, non des vrais fils...* » (12, 5-8).

Si l'espérance et la foi doivent permettre au chrétien de vivre de la promesse et de pénétrer dans le sanctuaire auprès de Dieu, la vie chrétienne est avant tout une vie d'ado-

ration silencieuse, intérieure, cachée. Cependant, cette vie d'adoration silencieuse s'exprime dans une vie commune, vie commune avant tout religieuse et liturgique : « *Ne désertons pas les assemblées, comme certains en ont pris l'habitude; exhortons-nous, au contraire, mutuellement, et cela d'autant plus que vous voyez approcher le grand jour* » (10, 25). Cette vie commune religieuse se noue dans une véritable charité fraternelle qui doit s'épanouir dans des œuvres de miséricorde : « *Que la charité fraternelle se maintienne parmi vous. N'oubliez pas l'hospitalité* » (13, 1-2). « *Souvenez-vous des prisonniers comme si vous l'étiez avec eux; et de ceux qui souffrent, en songeant que vous aussi vous avez un corps* » (13, 3). « *Ne négligez pas la bienfaisance et la libéralité, car ce sont là des sacrifices qui nous font plaisir à Dieu* » (13, 16). « *Observons-nous mutuellement pour nous exciter à la charité et aux bonnes œuvres* » (10, 24). « *Veillez bien, mes frères, à ce que personne parmi vous n'en vienne à perdre intérieurement la foi, au point d'abandonner le Dieu vivant. Exhortez-vous plutôt mutuellement chaque jour...* » (3, 12-13). « *Soyez obéissants et soumis à ceux qui vous conduisent, car ils veillent sur vous et doivent en rendre compte...* » (13, 17).

La seule chose qui sépare de Dieu et des frères, c'est le péché; le chrétien doit donc l'éviter avec le plus grand soin. Pour le chrétien, le péché s'avère d'autant plus grave que l'amour de Dieu, dans le Christ, s'est manifesté avec plus de force. « *Déjà, si celui qui viole la loi de Moïse est impitoyablement mis à mort sur la déposition de deux ou trois témoins, imaginez quel pire châtement menace celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, profané le sang de l'alliance, dans lequel il a été sanctifié, et outragé l'Esprit-Saint, auteur de la grâce! Car nous savons qui a dit : la vengeance m'appartient, je l'exercerai⁵, et encore : le Seigneur jugera son peuple⁶. C'est un sort effroyable que de tomber entre les mains du Dieu vivant* » (10, 28-31). « *Pour ceux qui furent*

5. Cf. Dt 32, 25.

6. Cf. Ps 134, 14.

une fois illuminés, qui ont goûté le don céleste, qui ont reçu leurs parts du don de l'Esprit-Saint, qui ont aussi éprouvé la douceur de la parole de Dieu et expérimenté les merveilles de l'âge à venir, il est impossible, s'ils tombent, de les renouveler dans la pénitence, alors qu'ils ont ainsi crucifié par eux-mêmes et bafoué de nouveau publiquement le Fils de Dieu » (6, 4-6).

Le péché est considéré comme une profanation, un manque de respect religieux envers la personne du Fils de Dieu. Là se fonde sa gravité unique; c'est pourquoi il doit être rejeté le plus totalement possible. « *Débarassons-nous des entraves du péché* » (12, 1). « *Veillez à ce que personne ne laisse passer la grâce de Dieu, à ce que ne surgisse aucune racine d'amertume capable de troubler et de contaminer la masse d'entre vous. Qu'il n'y ait parmi vous ni sensuel ni profanateur comme Esaü qui, pour un plat de lentilles, vendit son droit d'aînesse...* » (12, 15-16).

Si le péché ne peut faire partie de la maison de Dieu, l'auteur demande que le mariage soit considéré avec respect : « *Considérez tous le mariage avec respect et conservez le lit conjugal sans souillure...* » (13, 4). Cependant il demeure vrai que le chrétien n'a pas de cité terrestre : « *Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous sommes en quête de la cité future* » (13, 14). Et cette cité future doit être attendue avec persévérance, car la parole du prophète doit se réaliser : « *Encore un peu, bien peu de temps, en effet, et celui qui doit venir arrivera, il ne tardera pas⁷* » (10, 37). Le zèle doit être d'autant plus intense que vous voyez « *approcher le grand jour* » (10, 25).

L'enseignement de l'Épître aux Hébreux met en pleine lumière le caractère religieux, liturgique du Corps mystique, maison de Dieu. Grâce à la foi et l'espérance dans le Christ crucifié, ce caractère religieux possède une intimité, une profondeur, un réalisme tout à fait particuliers. Les relations entre chrétiens ne peuvent s'abstraire de ce caractère

7. Cf. Hab 2, 3-4.

religieux primordial et fondamental du mystère de foi et d'espérance. La communauté chrétienne est une communauté de consacrés, de prêtres, voués à Dieu par et dans le Christ.

B. APOCALYPSE

On hésite toujours d'aborder ce livre si mystérieux, si énigmatique, en raison de ses symboles voulant exprimer la compénétration de divers plans : celui de l'éternité et celui du déroulement temporel; celui du mystère de Dieu et celui des hommes; celui du mystère des anges et celui des démons; celui de la paix, de la victoire du ciel et celui de la lutte, des défaites de la terre; voulant nous montrer le Christ présent à la fois aux communautés chrétiennes, les connaissant, les jugeant, les corrigeant, les encourageant, et auprès du Père, régnant sur les anges et les élus. C'est aussi la vision grandiose du ciel, le Trône de Dieu, et la liturgie des élus, des vingt-quatre vieillards et des quatre animaux proclamant sans cesse la sainteté du Dieu trinitaire, la gloire et la puissance de l'Agneau; c'est la vision du Dragon, des deux Bêtes; et c'est la vision des chrétiens cheminant sur terre, luttant, en butte aux multiples assauts des ennemis du Christ.

Aucun de ces plans ne peut être séparé des autres, tant ils se tiennent, et pourtant il ne faut pas les confondre. On devine la richesse d'une telle révélation et on comprend alors pourquoi il est assuré : « *Heureux le lecteur et les auditeurs de ces paroles prophétiques s'ils en retiennent le contenu, car le temps est proche* » (1, 3).

Sans vouloir faire ici une analyse exégétique de l'Apocalypse, demandons-nous ce que ce livre révèle sur le mystère de la communauté chrétienne.

Ce livre s'adresse bien aux chrétiens et se présente comme

leur révélant ce qui « *doit arriver bientôt* » (1, 1) — « *le temps est proche* ». Jean voit déjà le Christ revenir sur les nuées. Pour lui, cette vérité est si profondément vécue qu'elle est présente dans sa foi : « *Le voici venir sur les nuées; tout œil le verra* » (1, 7). Le chrétien ne peut faire abstraction de cette vérité, car tout, en sa vie de chrétien, attend le retour du Christ. C'est pourquoi la réalité imminente de ce retour — « *le voici* » — devrait être vécue par lui d'une manière très profonde. Ceci transformerait sa manière de vivre. L'Apocalypse a été écrite pour nous donner le sens de ce retour du Christ, beaucoup plus que pour nous révéler la date historique de ce retour, date que personne ne peut savoir. Il faut, en effet, bien distinguer le mystère du retour du Christ que nous devons vivre dans notre foi, qui fait partie des dimensions de notre foi chrétienne, et le fait historique de ce retour qui arrivera à tel moment de l'histoire de l'homme et de l'humanité. Si nous considérons l'Apocalypse comme l'enseignement de Dieu sur le mystère du retour du Christ, elle nous permet de mieux saisir la situation propre de l'Eglise, et donc du chrétien, à l'égard de l'histoire du monde et de l'humanité, étant donné son appartenance si totale au Christ, « *le Témoin fidèle, le Premier-né d'entre les morts, le Souverain des rois de la terre* » (1, 5).

Le chrétien n'est plus de ce monde, et pourtant il continue de mener sa vie dans le monde; comment doit-il vivre de ce mystère d'attente tout en acceptant de rester ici-bas ?

Nous avons déjà vu comment saint Paul affirmait avec force la perspective eschatologique de la vie du chrétien; cependant, en ses écrits, cette perspective n'était envisagée que d'une manière secondaire. Dans l'Apocalypse, au contraire, elle apparaît dans toute son ampleur. Aussi, malgré les difficultés que cette étude représente, nous a-t-il semblé nécessaire d'en indiquer certains aspects.

Essayons donc de préciser comment, dans cette perspective, le mystère de la communauté chrétienne apparaît comme n'ayant tout son sens, toute sa réalité, toute son harmonie, que dans la « *Jérusalem céleste* ». Ici-bas, elle est

engagée dans une lutte terrible avec le Dragon et les deux Bêtes, et elle doit subir des purifications divines non moins redoutables; c'est pourquoi elle est si souvent méconnaissable. C'est une communauté qui souffre, qui lutte, qui est crucifiée et ensevelie et qui, pourtant, est certaine de la victoire, car son Christ est victorieux. La grande prophétie d'Isaïe sur le « Serviteur de Yahvé » (Is 53), qui projette une lumière si profonde sur *la Tête*, n'éclaire-t-elle pas tout *le Corps* ?

I

LA COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE SOUS LE REGARD DU CHRIST

Jean, dans son Apocalypse, s'adresse aux sept Eglises d'Asie : celles d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée; il les contemple dans une lumière divine et les voit comme « *sept chandeliers d'or* », et, parmi eux, il voit comme « *un Fils d'homme* ». « *Dans sa droite* — il s'agit du Fils d'homme — *il a sept étoiles et de sa bouche sort une épée effilée à double tranchant; et son visage est comme le soleil qui brille dans tout son éclat* » (1, 16).

A chacune de ces Eglises, le Christ se présente de manière distincte : comme celui « *qui tient les sept étoiles de sa droite et qui circule au milieu des sept chandeliers d'or* » (2, 1), comme celui qui est « *le Premier et le Dernier, qui a été mort et qui a repris vie* » (2, 8), comme celui « *qui tient le glaive acéré à deux tranchants* » (2, 12), comme le « *Fils de Dieu qui a des yeux flamboyants, et les pieds pareils à du bronze fin, celui qui scrute les reins et les cœurs* » (2, 18, 23), comme celui « *qui possède les sept esprits de Dieu et les sept étoiles* » (3,1), comme « *le Saint, le Véritable, celui qui détient la clef de David* » (3, 7), comme « *l'Amen, le Témoin fidèle et véritable, le Principe de la création de Dieu* » (3, 14).

Chacune de ces Eglises est parfaitement connue du Christ; chacune est aimée d'une façon particulière; chacune est jugée, corrigée, encouragée. A chacune le Christ

promet une récompense spéciale : « au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie qui se trouve dans le jardin de Dieu » (2, 7); « le vainqueur ne subira nulle atteinte de la seconde mort » (2, 11); « au vainqueur, je donnerai de la manne cachée; je lui remettrai un caillou blanc sur lequel est écrit un nom nouveau que nul ne connaît, sauf celui qui le reçoit » (2, 17); « au vainqueur, je donnerai pouvoir sur les nations, comme j'ai reçu pouvoir de mon Père; je lui donnerai l'étoile du matin » (2, 26-28); « le vainqueur se drapera d'un manteau blanc; jamais je n'effacerai son nom du livre de vie, je le citerai devant mon Père et devant ses anges » (3, 5); « du vainqueur, je ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, il n'en sortira jamais plus, j'y graverai le nom de mon Dieu, le nom de la Cité de mon Dieu, la Jérusalem nouvelle, et mon propre nom nouveau » (3, 12); « au vainqueur, j'accorderai de siéger à mes côtés sur mon trône, comme moi-même, après ma victoire, j'ai pris place auprès de mon Père sur son trône » (3, 21).

Si, en effet, l'Eglise est le Temple de Dieu, il n'est en rien étonnant que telle église particulière soit représentée comme « un chandelier d'or », celui-ci faisant partie du Temple (Ex 25, 31). Ce symbolisme des « sept chandeliers d'or » demeure donc, d'une certaine manière, dans la ligne de la comparaison du temple — comme, du reste, tout le symbolisme de l'Apocalypse représentant l'Eglise.

Cependant, au-delà de ce symbolisme, saint Jean nous décrit comme sept relations particulières du Christ avec ses Eglises. Nous pénétrons alors dans un autre symbolisme : ces sept relations du Christ à l'égard de chacune de ses Eglises expriment le mystère de présence individuelle du Christ à l'égard de ses disciples. Comme Dieu, créateur de l'univers, est intimement présent à tout ce qui existe, d'une présence de vision, de puissance et d'intimité, de même le Christ à l'égard de ses disciples est présent d'une présence de vision : il sonde les reins et les cœurs, d'une présence de puissance active et féconde, d'une présence intime d'amour, qui purifie, fortifie, sanctifie. Les promesses que le Christ

fait à chacune de ses Eglises nous permettent de saisir le vœu intime du Christ pour ses disciples. Il les veut « victorieux », comme lui-même est victorieux, et il veut leur donner tout ce que le Père lui a donné. Il veut surtout se donner totalement à eux, les transformer dans ce qu'il y a de plus intime, de plus caché en eux; il veut que la présence du Père, sa présence et celle de tous les élus soient en eux.

Nous retrouvons bien ici la triple relation du chrétien à l'égard du Christ, mentionnée plus haut : pour le chrétien, le Christ doit être la tête, le chef, la pierre angulaire. En effet, pour le chrétien, le Christ est celui qui le connaît intimement et qui peut, par le fait même, le diriger, le conduire — « *il a des yeux flamboyants et les pieds pareils à du bronze fin* » (2, 18); pour le chrétien, le Christ est celui qui a autorité, une autorité miséricordieuse et aimante, capable de corriger et châtier sans briser — « *il est celui qui tient le glaive acéré à deux tranchants* » (2, 12), « *le Saint, le Vritable, celui qui détient la clef de David* » (3, 7); pour le chrétien, le Christ est le fondement sacré, celui qui l'a sauvé de la mort — « *il est le Premier et le Dernier, qui a été mort et a repris vie* » (2, 8), « *l'Amen, le Témoin fidèle et véritable, le Principe de la création de Dieu* » (3, 14).

Mais nous voyons combien cette triple relation est comme élargie; elle éclate pour s'exprimer en sept relations, et celles-ci expriment symboliquement cette relation unique du Christ avec chacun de ses disciples et tous en même temps. Cette relation est fondamentale et première, comme celle du Créateur; elle est ultime, elle unit au Père dans la connaissance de l'amour, par et dans « *les sept esprits de Dieu* »; elle unit aux anges, elle se réalise par et dans « *les sept étoiles* » qui symbolisent les anges; elle unit à tous les élus. Le nom de la Jérusalem céleste est gravé dans le cœur de chaque chrétien. Cette relation sépare de tout ce qui s'oppose à la parole de Dieu, de toute infidélité, de toute tiédeur.

On pourrait donc préciser que cette vision des sept Eglises nous révèle non seulement les diverses modalités d'union des fidèles au Christ, mais encore les modalités d'union des

fidèles entre eux, chacun étant appelé à être vainqueur et à devenir une colonne dans le temple du Père; à siéger aux côtés du Christ sur son trône, à être revêtu du manteau blanc et à recevoir le pouvoir sur les nations; à se nourrir de la manne et de l'arbre de vie, et à posséder un nom secret. Ils sont appelés à former une communauté royale d'êtres consacrés éternellement à Dieu, une communauté de « fils de Dieu », n'ayant entre eux que des liens d'une pureté et d'un amour parfaits.

Ici-bas, cette communauté n'est réalisée qu'imparfaitement, car il y a en chacun de ses membres certaine complication plus ou moins cachée, plus ou moins précise avec Satan et ses suppôts. Il y a le poids de la concupiscence qui alourdit en mettant des barrières entre les hommes. C'est pourquoi le chrétien n'est pas pleinement chez lui ici, sur terre; il doit constamment lutter. C'est cette lutte qui nous est si fortement décrite dans les chapitres suivants de l'Apocalypse. Essayons de saisir les éléments essentiels de cette lutte pour mieux comprendre comment le chrétien doit se comporter à l'égard du monde.

II

1) *L'Agneau égorgé règne sur tout l'univers; la communauté chrétienne : royaume de prêtres.*

Après cette vision du « Fils d'homme et de ses sept Eglises », Jean est ravi en extase. La splendeur du ciel lui est découverte : « *Voici qu'un trône était dressé dans le ciel et, siégeant sur ce trône, quelqu'un. Celui qui siège est comme une vision de jaspe vert ou de cornaline; un arc-en-ciel autour du trône est comme une vision d'émeraude* » (4, 2-3). « *Siégeant autour du trône, vingt-quatre vieillards drapés de manteaux blancs, la tête ceinte de couronnes d'or. Du trône s'échappaient des éclairs. Devant le trône étaient les sept Esprits de Dieu et une mer de verre limpide comme du cristal. Face au trône et alentour, quatre animaux ayant*

des yeux partout. Les animaux et les vieillards, jour et nuit, ne cessent de proclamer la sainteté de celui qui est trois fois saint » (4, 4-8).

Dieu seul connaît les secrets de sa sagesse, la manière dont il veut conduire les hommes et l'univers. Cette vision céleste montre à Jean combien sont impénétrables les voies de Dieu. A la droite de celui qui trône, Jean aperçut un « livre » mystérieux, « écrit en dedans et au dehors, cacheté de sept sceaux » que « personne ni dans le ciel, ni sur la terre, ne pouvait ouvrir et examiner » (5, 1, 3). Car ce livre symbolise les décrets de la sagesse de Dieu, c'est le livre de sa prédestination.

Mais le Père a remis au Christ tout pouvoir sur l'univers, lui seul peut ouvrir les « sceaux ». L'un des vieillards le proclame : « *Le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a trouvé moyen d'ouvrir le livre aux sept sceaux* » (5, 5). Ce qui est annoncé par l'un des vieillards se réalise : « *J'aperçus au milieu du trône un Agneau debout, comme égorgé; il avait sept cornes et sept yeux, ce sont les sept Esprits de Dieu, en mission par toute la terre; il vint prendre le livre de la droite de celui qui trône* » (5, 6-7).

« *Quand l'Agneau eut pris le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards s'inclinèrent devant l'Agneau; chacun tenait des coupes d'or remplies de parfums, ce sont les prières des saints; ils chantaient : Vous êtes digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux parce qu'on vous a égorgé et que vous avez racheté pour Dieu, au prix de votre sang, des hommes de toute tribu, de toute langue, et vous avez fait pour notre Dieu un royaume de prêtres qui règnent sur la terre* » (5, 8-10). Cette louange se prolonge par celle des anges, « *des myriades et des milliers de milliers* », et par celle de « *toutes les créatures qui se trouvent au ciel, sur terre et sous terre et dans la mer* »; tous reconnaissent à l'Agneau égorgé cette dignité, cette puissance, cette gloire.

C'est comme « *Agneau égorgé* », victime d'amour à la croix, que le Christ a reçu du Père ce pouvoir royal sur tout l'univers. Rien n'arrive sans sa décision, sans son vouloir.

Le Christ glorieux connaît toutes les voies de la sagesse de Dieu. En lui se trouvent toute sagesse et toute science⁸. Comme Agneau égorgé, il a racheté les pécheurs, faisant d'eux, pour Dieu, un *royaume de prêtres* qui dominent sur terre, non comme rois de la terre, mais comme libérés des servitudes terrestres. Les chrétiens, en effet, sont appelés à subir le même martyre que l'Agneau égorgé. C'est ce que l'ouverture du cinquième sceau révèle à Jean : « *Au-dessous de l'autel, j'aperçus les âmes des hommes immolés à cause de la parole de Dieu et à cause du témoignage dont ils étaient dépositaires* » (6, 9).

L'ouverture du sixième sceau annonce les grands bouleversements de la fin. Ceux qui n'ont pensé qu'à s'installer sur cette terre qui croule sont alors saisis d'angoisse : « *Les rois de la terre, les grands, les généraux, les riches, les puissants, tous, tant esclaves qu'hommes libres, s'allèrent cacher dans les grottes et les rochers des montagnes et dirent aux montagnes et aux rochers : tombez-nous dessus et dérobez-nous au visage de celui qui trône et à la colère de l'Agneau, parce qu'il est arrivé, le grand jour de son courroux, et qui peut tenir bon ?* » (6, 15-17). De ces bouleversements cosmiques, les serviteurs de Dieu sont préservés, car chacun de ceux-ci est marqué au front, par un ange, du « *sceau du Dieu vivant* » (7, 2). Et Jean entendit le dénombrement de ceux qui furent marqués du sceau de Dieu — le même nombre symbolique pour chaque tribu d'Israël, puis apparut une foule immense « *que personne ne pouvait dénombrer, de toutes nations, tribus, peuples; tous vêtus de blanc et des palmes à la main se tenaient en face du trône de l'Agneau* » (7, 9). Tous proclament l'Agneau comme Sauveur. « *Voilà les survivants de la grande détresse, explique l'un des vieillards, ils ont lavé leurs vêtements et les ont blanchis dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils ont place devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son temple. Celui qui trône les abritera sous sa tente; ils n'auront plus ni faim ni soif, jamais plus le soleil ni la chaleur ne les*

8. Cf. Col 2, 3.

accableront, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les mènera aux sources d'eaux vives; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (7, 14-17). C'est l'Agneau qui fait paître ses brebis, ses agneaux. C'est lui qui leur assure éternellement la nourriture. Ils font partie du temple de Dieu. Ils l'adorent « jour et nuit », dans un amour plein de confiance et de joie.

2) *Le Christ, Témoin fidèle; la communauté chrétienne : communauté de témoins du Christ.*

Si l'Agneau seul ouvre les sceaux, les sept anges qui se tiennent devant Dieu concourent au gouvernement de Dieu, à l'exécution de ses desseins; ce que Jean symbolise par « *les sept trompettes* » qu'on leur donne (8, 2).

Il est impossible d'analyser ici l'exécution successive des sept trompettes; retenons seulement qu'avant la septième trompette, Jean reçoit d'un ange puissant, dont « *le visage était radieux comme le soleil et les jambes comme des colonnes de feu* » (10, 1), un petit livre qu'il doit manger. Dans sa bouche, ce livre fut « *doux comme du miel* », mais il fut « *aigre à ses entrailles* ». Toute participation à la connaissance des secrets de Dieu n'est-elle pas « *douce comme du miel à la bouche et aigre aux entrailles* » parce qu'elle est nourriture pour l'homme spirituel et exige la mort de l'homme charnel ?

Jean doit alors arpenter « *le temple de Dieu et son autel avec ses adorateurs* » (11, 2). Quant au parvis, il est livré aux païens. Mais il est affirmé : « *Je donnerai à deux témoins, vêtus de bure, de prophétiser douze cent soixante jours* » (11, 3)⁹. « *Ce sont eux les deux oliviers et les deux chandeliers dressés en présence du Seigneur de la terre. Veut-on leur faire du tort, un éclair jaillit de leur bouche et consume leurs ennemis; qui tient à leur nuire n'a plus qu'à périr. Ainsi ces hommes ont le pouvoir de fermer le ciel pour qu'il ne pleuve pas durant leur activité prophétique; ils peuvent*

9. Cf. Ap 19, 10 : « *Le témoignage de Jésus, c'est l'esprit de prophétie.* »

aussi changer les eaux en sang et frapper à leur gré la terre de toutes sortes de fléaux. Pourtant, lorsqu'ils auront déposé intégralement leur témoignage, la Bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera; leurs cadavres traîneront dans la rue de la grande ville, appelée au sens spirituel Sodome et Egypte, là même où leur Seigneur a été mis en croix; de diverses nations, tribus, on viendra les voir durant trois jours et demi, sans permettre de les déposer au tombeau. Les habitants de la terre seront en liesse à leur sujet et se féliciteront; ils échangeront même des cadeaux parce que ces deux prophètes avaient été leur tourment. Mais au bout de trois jours et demi, un souffle de vie émané de Dieu les pénétra, ils se remirent sur pied, et une grande terreur fondit sur ceux qui les regardaient; ils entendirent une forte voix céleste leur dire : Montez ici! Ils marchèrent alors au ciel dans la nuée, sous les yeux de leurs ennemis » (11, 4-12)¹⁰.

Si le nombre des élus est mesuré par la sagesse de Dieu, il n'en demeure pas moins vrai que les chrétiens concourent librement à la grâce de Dieu. C'est Jean, celui qui a mangé le « petit livre », qui mesure le temple de Dieu, son autel et ses adorateurs; l'homme, en tant qu'il vit de la parole de Dieu et de sa sagesse, édifie le temple de Dieu. La sagesse des saints fait partie de la prédestination des hommes.

Le chrétien qui a assimilé la parole de Dieu est témoin du Christ. Comme le Christ est « *Témoin fidèle* », l'Envoyé

10. On pourrait mettre en parallèle ce texte de l'Apocalypse avec celui de la Sagesse : « *Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et ni les tourments, ni la mort ne peuvent les atteindre. Aux yeux des insensés ils ont paru mourir; leur sortie de ce monde a été regardée comme une affliction, et leur séparation d'avec nous comme un anéantissement, mais ils sont dans la paix; et s'ils ont souffert des supplices devant les hommes, leur espérance est remplie de l'immortalité. Leur tribulation a été légère, mais grande sera leur récompense, car Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. Il les a mis à l'épreuve comme l'or dans la fournaise et les a agréés comme une hostie d'holocauste et il les regardera favorablement quand leur temps sera venu. Les justes brilleront comme l'étincelle qui court à travers les roseaux. Ils seront les juges des nations, les souverains des peuples, et leur Seigneur régnera éternellement » (3, 1-8).*

du Père par excellence, le chrétien doit être un témoin fidèle. N'est-il pas envoyé par le Christ pour communiquer au monde sa vérité de salut ? Ce témoin vit en présence du Christ comme un « *olivier* » et comme un « *chandelier* ». L'olivier n'est-il pas le symbole de la vie féconde et le chandelier celui de la lumière ?

Le chrétien, témoin du Christ, participe à sa force. De l'intérieur, il est devenu comme invulnérable. Il possède d'une manière plus efficace encore ces pouvoirs de prophète de l'Ancien Testament. Puisque le Christ est « *plus que Moïse, plus qu'Elie* », le chrétien a plus de pouvoirs que Moïse et Elie : il a ceux du Christ.

Mais le chrétien, témoin du Christ, ne domine pas sur la terre; son pouvoir n'est pas fait pour cette domination terrestre, mais pour la réalisation de son témoignage. Dieu laisse à la Bête « *qui monte de l'abîme* » le pouvoir de l'attaquer, de le tuer. Etre témoin du Christ implique le martyre. Même si la Bête semble victorieuse, même si le chrétien semble échouer, même si son cadavre semble abandonné et « *traîné dans la rue de la grande ville* », devenu objet de dérision, — le disciple, témoin, n'est pas plus grand que le Maître¹¹, il doit accepter de vivre tout ce que le Maître a vécu, — en réalité, la victoire de la Bête est factice, et découle d'une permission de Dieu. Dieu ressuscitera le témoin de Jésus comme il a ressuscité Jésus. Dieu l'emportera auprès de lui comme il a emporté son Fils bien-aimé. Le chrétien, témoin fidèle, doit vivre les mystères mêmes du Christ. Voilà ce que permet la foi vivante, cette participation à la sagesse de Dieu.

3) *L'Eglise et le chrétien engagés dans la lutte, à la suite du Christ.*

La grande vision de la « *Femme, enveloppée dans le soleil, la tête couronnée de douze étoiles, et du Dragon roux à sept têtes et dix cornes qui s'arrête devant la Femme en travail,*

11. Cf. Mt 10, 24; Lc 6, 40.

s'apprêtant à dévorer son enfant aussitôt né » (12, 4), exprime certes en premier lieu le mystère de Marie et celui de l'Eglise dans leur lutte contre Satan, lutte annoncée dans la Genèse, comme conséquence du premier péché. Yahvé s'adressant au serpent tentateur lui avait dit : « Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien » (Gen 3, 15). Cette vision montre bien l'Eglise d'ici-bas, comme « la Femme en travail », dans son état d'espérance, elle possède la promesse, et de pauvreté, elle est faible en face du Dragon qui vient l'attaquer. Manifestant le mystère de lutte de Marie et de l'Eglise, cette vision manifeste, par le fait même, la lutte particulière que le chrétien doit subir, dans la mesure où il est le fils de Marie et de l'Eglise.

Comme le chrétien qui croit est celui qui se nourrit du livre de la sagesse divine, « *doux à sa bouche et amer à ses entrailles* », le chrétien qui espère est dans l'état d'une femme enceinte, « *criant dans les douleurs et le travail de l'enfantement* » (12, 2). L'espérance permet au chrétien de vivre de la promesse, de posséder déjà en promesse, dans un état inchoatif-germinal, le mystère du Christ. Cette espérance exige aussi du chrétien de dépasser toujours ses désirs humains, de ne pas s'arrêter à ses petites possessions et satisfactions humaines. C'est ce travail intérieur incessant de purification qui permet au mystère du Christ de grandir et fructifier en lui.

Le chrétien, tant qu'il vit ici-bas, n'échappe pas aux attaques du Démon. C'est sous son regard vigilant et farouche qu'il lutte en portant son trésor. Il est bien « comme la femme qui enfante », car sa nature humaine, où l'esprit dépend de la chair, est faible comparativement à la nature toute spirituelle de l'ange déchu, de l'ange qui a lutté contre Michel (12, 7). La grâce du Christ qui le sauve lui donne une connaissance plus aiguë de sa propre faiblesse, de sa profonde vulnérabilité, se sachant toujours plus ou moins complice des séductions de Satan.

Si la vie chrétienne est féconde de « *bonnes œuvres* », cependant l'espérance rend le chrétien pauvre. Celui-ci ne peut se prévaloir de ses œuvres. Les fruits les plus person-

nels, les plus excellents de sa vie de chrétien ne lui appartiennent pas, mais appartiennent au Père. Ils sont pour sa gloire. Les « *œuvres des saints* » sont offertes à Dieu, elles sont auprès de son trône. Si celui qui espère ne possède aucune de ses œuvres, il doit, dès qu'il n'œuvre plus, demeurer au désert « *où il a sa retraite ménagée par Dieu* » (12, 6).

On comprend comment ceci est encore vrai en premier et éminemment de Marie, celle qui intrigua d'une manière unique — par le privilège de son Immaculée Conception — le Dragon et fut poursuivie par lui : « *Le Dragon se mit à la poursuite de la Femme, la mère de l'Enfant mâle. Mais elle reçut les deux ailes du grand aigle pour voler au désert, jusqu'au refuge où elle est nourrie un temps, deux temps et un demi-temps, hors de la portée de la tête du serpent* » (12, 13-14).

Mais l'Eglise et tout chrétien intriguent Satan; celui-ci ne connaît ni l'Eglise ni le chrétien en tant que chrétien, en tant qu'intimement relié au mystère du Christ. Pour connaître l'Eglise et le chrétien, il faut connaître divinement le Christ, ce que Satan ignore. L'Eglise et tout chrétien sont aussi toujours poursuivis par le serpent et ils n'échappent à cette poursuite que si « *l'Esprit de Dieu* » s'empare d'eux, leur permettant de voler au désert, où ils sont nourris le temps que Dieu a décidé¹².

L'Écriture le souligne, ils échappent à « *la tête du serpent* », c'est-à-dire que celui-ci ne les connaît plus et n'a plus d'influence efficace sur eux; mais il n'abdique pas pour autant sa poursuite : « *Le serpent vomit alors de sa gueule comme un fleuve d'eau derrière la Femme pour l'entraîner dans ses flots* » (12, 15)¹³.

12. N'oublions pas ce passage du Cantique de Moïse qui exprime admirablement la manière dont Dieu protège Jacob, « *le lot qui lui revient : il l'a trouvé dans une solitude déserte, il l'entoure, il en prend soin, le gardant comme la prunelle de l'œil. Pareil à l'aigle excitant sa couvée et voltigeant sur ses petits, il a déployé ses ailes, il l'a pris, il l'a porté sur ses ailes* » (Dt 32, 10-11).

13. Rappelons-nous le texte de la Genèse : « *Il l'écrasera la tête, et tu l'atteindras au talon* » (3, 15).

Ne pouvant atteindre directement l'Eglise et le chrétien qui, sous l'ombre de l'Esprit-Saint, sont au désert, il veut les atteindre indirectement, les entraîner dans « *ses flots* », agir sur tout le milieu qui les entoure, sur l'humain qui demeure en eux, par des œuvres en elles-mêmes indifférentes.

« *Mais la terre vint au secours de la Femme : ouvrant la bouche, elle engloutit le fleuve vomé par la gueule du Dragon* » (12, 16). Tout sert au salut du chrétien, mais de diverses manières. Si les ailes de l'aigle l'emportent au désert, la terre, elle, engloutit le « *fleuve vomé* ». La terre représente l'humain sensible, l'univers, le milieu dans lequel se trouve le chrétien tant qu'il vit ici-bas. Le chrétien peut se servir de la terre, de son infinie capacité d'absorption, pour neutraliser les attaques indirectes du serpent. Il peut progressivement faire de la terre une alliée et, par là, empêcher les « *flots* » du serpent de l'engloutir.

Le serpent n'accepte pas sa défaite. Un être spirituel ne peut être vaincu par une femme alliée à la terre! Aussi, « *furieux de dépit contre la Femme, il s'en alla guerroyer contre le reste de ses enfants, ceux qui obéissent aux ordres de Dieu et possèdent le témoignage de Jésus* » (12, 17). Il est facile de comprendre comment son échec total à l'égard de Marie le pousse à attaquer plus violemment ses enfants pour se venger. Attaquer les enfants, c'est encore une manière d'attaquer la mère.

Mais on peut le comprendre aussi à l'égard de l'Eglise et de tout chrétien. Le démon ne se contente pas de les attaquer directement et indirectement. S'ils lui échappent en demeurant fidèles, il essaie toujours de se venger sur leurs « *enfants* », sur ceux qui dépendent spirituellement d'eux et qui, à leur exemple, essaient de mener leur vie chrétienne le plus parfaitement possible, sur ceux dont ils sont responsables, tentant par là de les troubler, de les inquiéter, de les faire revenir en arrière. En effet, rien n'est plus terrible que de se savoir cause d'attaque du démon à l'égard de ceux qu'on devrait protéger, et occasion de tentations, au lieu de leur servir d'appui.

On voit par là combien l'Église et le chrétien sont en butte aux attaques personnelles du démon; attaques spirituelles : le démon essaie de les séduire, d'influencer leur esprit; attaques indirectes sur leur corps physique et sur le milieu qui les entoure; attaques sur tous ceux qui leur sont intimement unis et dont ils ont la responsabilité.

Mais le Dragon ne s'en tient pas là! Il a « *son lignage* ». Il veut imiter la sagesse de Dieu. Il veut faire comme Dieu. Tout comme Dieu a voulu sauver les hommes par l'Agneau immolé, le Dragon veut les séduire par « *une Bête qui monte de la mer* », à laquelle il conféra « *sa puissance, son trône et une grande autorité. Cette Bête avait sept têtes et dix cornes, une de ses têtes paraissait blessée à mort, mais la plaie mortelle avait été guérie; alors émerveillée, la terre entière suivit la Bête* » (13, 3). « *On se prosterna devant le Dragon, parce qu'il avait remis l'empire à la Bête, et on se prosterna devant la Bête en disant : qui égale la Bête et qui peut lutter contre elle? On lui donna de proférer des paroles d'orgueil et de blasphème* » (13, 4-5).

Cette Bête qui « *monte de la mer* » veut apparaître comme l'Agneau, ayant pouvoir sur la mort, le « *Premier-né d'entre les morts* », celui qui vit tout en ayant une blessure mortelle, signe de son amour surabondant. La Bête apparaît comme blessée mortellement à l'une de ses têtes, et cette blessure est guérie. Elle veut apparaître comme ayant reçu la puissance du Dragon, comme capable de rendre l'intelligence aux hommes, capable de les sauver en les exaltant et en rejetant Dieu. Le blasphème le plus fort n'est-il pas celui de nier Dieu? Ce que le Dragon ne pouvait faire, la Bête peut le faire : l'ange ne peut nier l'existence de Dieu, il est trop intelligent pour cela; l'homme, lui, peut nier l'existence de Dieu, étant suffisamment passionné d'orgueil et d'exaltation pour cela.

La Bête séduit la terre entière. « *Tous les habitants de la terre l'adoreront, ceux du moins dont le nom ne se trouve pas écrit dans le livre de vie de l'Agneau égorgé* » (13, 8).

Comme au service du Christ il y a l'esprit de vérité, celui

qui parle par les prophètes, de même au service de cette Bête de la mer surgit une autre Bête, « *montant de la terre* ». « *Elle avait deux cornes comme un agneau, mais elle parlait comme un dragon* » (13, 11). Cette seconde Bête « *montant de la terre* », plus proche des hommes, est tout ordonnée à la première, telle son prophète, son disciple, son représentant. Elle n'a pas de tête propre, mais elle dispose d'un pouvoir étonnant. Son but est d'établir partout l'empire de la première Bête, amenant la terre et ses habitants à l'adorer; ce qu'elle réalise en accomplissant des « *prodiges* » étonnants, jusqu'à faire descendre aux yeux de tous « *le feu du ciel sur la terre* ». Séduisant les habitants de la terre, elle leur conseille de dresser « *une image en l'honneur de cette Bête qui, frappée du glaive, a repris vie* » (13, 14). Voilà le nouveau culte, la nouvelle religion qu'elle instaure. Ayant rejeté Dieu, il faut adorer la Bête. « *On lui donna même d'animer l'image de la Bête pour la faire parler, et de faire en sorte que fussent mis à mort tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la Bête. Par ses manœuvres, tous, petits et grands, riches ou pauvres, libres ou esclaves, se feront marquer sur la main droite ou sur le front, et nul ne pourra rien acheter ni vendre s'il n'est marqué au nom de la Bête ou au chiffre de son nom* » (13, 15-17). Cette religion, pour être plus efficace, devient tyrannique. Elle se sert de la crainte de la mort et des nécessités de la vie pour s'imposer aux hommes. Ceux qui ne seront pas séduits abdiqueront par crainte. Par les prodiges et par la crainte, la Bête règnera sur toute la terre.

Par ces deux Bêtes qui montent de la mer et de la terre et par la Babylone, tout l'univers est sous la puissance de Satan et comme soustrait à la royauté du Christ. La terre, qui avait protégé la Femme contre les « *flots* » du Dragon, est totalement soumise au joug de la Bête. Celle qui sort de la terre s'en sert d'une manière merveilleuse, étonnante, avec une habileté prestigieuse pour séduire l'homme et l'amener à blasphémer contre Dieu, à le renier, à ne plus adorer que la première Bête, reconnaissant son empire souverain. Dieu

semble alors chassé de la terre; il n'y a plus de place pour lui. Dieu semble s'être retiré, comme absent de l'univers, de la terre et de l'intelligence des hommes. La Bête seule habite l'univers et en fait sa demeure, sa Babylone, sa cité.

Mais ce pouvoir que la sagesse de Dieu laisse au diable et à ses deux « envoyés » n'est que pour un temps. Le diable sait que « *le temps lui est étroitement compté* » (12, 12). C'est pourquoi, si son pouvoir semble royal et total sur l'univers et les hommes en tant qu'ils vivent sur terre, s'il peut même mettre à mort les témoins du Christ, ses prophètes, s'il a pouvoir sur leur corps, cependant sur leur âme il ne peut rien. La vision de l'Agneau « *debout sur le mont Sion* » et, près de lui, « *cent quarante-quatre mille personnes portant son nom et celui du Père écrits sur le front* » (14, 1), qui suit immédiatement la description du triomphe de la Bête, l'atteste avec force.

Si on regarde les événements terrestres et historiques d'une manière purement humaine (en purs historiens, en purs philosophes, en purs psychologues), le triomphe du mal, de la force, de la puissance de la Bête paraît absolu et total. Si on les regarde dans la lumière du Christ, ce triomphe, si éclatant qu'il soit, si universel qu'il puisse paraître, se montre alors dans sa vraie valeur, momentanée, limitée et même superficiel, bien que très éprouvant pour notre nature humaine. Là où le pur historien qui constate les faits pourrait affirmer le triomphe de la Bête, le chrétien qui, au-delà des faits, atteint le mystère de la victoire du Christ, affirme que ce triomphe ne dure pas.

Enfin, il nous est subitement parlé, un peu plus loin, de « *Babylone la grande*¹⁴ » et de la « *grande prostituée assise au bord des grandes eaux*¹⁵ »; c'est avec elle « *qu'ont fornicé les rois de la terre; et les habitants de la terre se sont*

14. Ap 14, 8; cf. Jr 51, 7 : « *Babylone était une coupe d'or aux mains de Yahvé, elle enivrait la terre entière, les nations s'abreuvaient de son vin et puis devenaient folles...* »

15. Ap 17, 1; cf. Jr 51, 13, parlant de Babylone : « *Toi qui sièges au bord des grandes eaux, toi riche en trésors...* »

saoulés du vin de sa prostitution ». Et, dans sa vision prophétique, saint Jean affirme : « *Je vis une femme assise sur une bête écarlate, couverte de titres blasphématoires, ayant sept têtes et dix cornes. La femme, revêtue de pourpre et d'écarlate, étincelait d'or, de pierreries et de perles; elle tenait à la main une coupe en or, remplie des répugnantes impuretés de sa prostitution. Sur son front, un nom était inscrit — un mystère — Babylone la grande, la mère des répugnantes prostituées de la terre. Et, sous mes yeux, la femme se saoulait du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus* » (17, 3-6).

Il est curieux de noter qu'on nous présente Babylone d'une manière toute différente des deux Bêtes. Celles-ci sont introduites d'une manière prodigieuse dans les incarnations du Dragon, véritables antithèses de l'Agneau immolé et de la colombe communiquée aux apôtres sous la forme de « *langues de feu*¹⁶ », tandis que la première fois qu'il nous est parlé de « *Babylone la grande* », c'est pour annoncer qu'elle est tombée¹⁷. Ensuite seulement l'ange nous introduit dans le mystère par la vision de « *la femme assise sur une bête écarlate* », la grande prostituée, « *la mère des répugnantes prostituées de la terre* ». Ceci nous indique les intentions cachées qui commandent l'édification du royaume du Dragon et des deux Bêtes; ils travaillent toujours dans les ténèbres : on ne verra parfaitement leurs œuvres propres qu'au moment du jugement de Dieu. « *Babylone la grande* », « *la Cité qui règne sur les rois de la terre* », ne se dévoilera pleinement comme « *la grande prostituée* » qu'au moment de sa chute, tellement son pouvoir de séduction est fort, tellement l'œuvre de la Bête est une œuvre intelligente et rusée.

Pour nous aider à comprendre cette œuvre souterraine et cachée du Dragon et des deux Bêtes, saint Jean se sert des symbolismes de « *Babylone* » et de la « *femme prostituée* ». Par là, il nous indique les deux grandes dimensions de l'œuvre du démon parmi les hommes. L'œuvre du démon

16. Ac 2, 3.

17. Ap 14, 8.

est d'abord une œuvre de puissance. C'est Babylone la grande, c'est une œuvre de domination temporelle. C'est vraiment la cité qui règne sur les rois de la terre. Au moment de sa chute, toutes les multiples relations de cette puissance nous sont décrites : « *Ils pleurent et se désolent sur elle, les trafiquants de la terre, parce que personne n'achète plus de la cargaison de leurs navires; cargaison d'or et d'argent, de pierreries et de perles, de lin et de pourpre, de soie et d'écarlate, et de bois de thuya, et les objets d'ivoire, et les objets de bois précieux, de bronze, de fer ou de marbre, le cinnamome, l'amome et les parfums, la myrrhe et l'encens, le vin et l'huile, la farine et le blé, les bestiaux et les moutons, les chevaux et les voitures, les esclaves et la marchandise humaine...* » (18, 11-13). Les capitaines et les gens qui vivent de la mer criaient : « *Qui donc est semblable à l'immense cité?... Immense cité, dont la vie luxueuse enrichissait tous les patrons des navires de la mer* » (18, 18-19). « *Tes marchands étaient les princes de la terre et tes sortilèges ont fourvoyé toutes les nations* » (18, 23). « *Au vin de sa prostitution se sont abreuvées toutes les nations de la terre, et les rois de la terre ont fornicqué avec elle; et les trafiquants de la terre se sont enrichis de son luxe effréné* » (18, 3). On reconnaît là la réalisation géante de cette tentation première de la « *Tour de Babel* », tentation si profondément inscrite dans le cœur de l'homme qui s'est détourné de Dieu : le démon cherche toujours à séduire par le pouvoir, par la domination terrestre, par les richesses, par l'efficacité des techniques.

Cependant, le démon étant un esprit, son œuvre ne peut s'arrêter à l'édification d'une puissance terrestre, d'une cité terrestre; il cherche à séduire par la richesse pour fourvoyer les intelligences et les cœurs des hommes. Cette Babylone est « *la femme prostituée* ». La femme prostituée, c'est la femme infidèle qui a vendu son âme pour s'adonner aux plaisirs. Dans la cité édifiée par les deux Bêtes ne demeurent que des hommes marqués du nom de la Bête, habités par son esprit. Ceux-ci ont renié leur foi en leur Sauveur. Ils ont vendu leur âme à la Bête pour régner sur la terre; ils ont

rejeté le vrai Dieu et adorent de faux dieux — les dieux de la « Science », de la « Liberté », du « Progrès », de « l'efficacité des techniques ». Babylone est aussi « *la femme qui se saoule du sang des saints* »; au lieu d'aimer le Christ comme les martyrs, plus que leur propre vie, les hommes, citoyens de la Babylone, s'enivrent d'un faux amour humain, d'une fausse philanthropie, d'une fausse mystique communautaire.

Il est facile de comprendre que cette « *Babylone* », cette « *femme assise sur la Bête écarlate qui se disait : Je trône en reine* » (18, 7), est l'antithèse démoniaque du mystère de l'Eglise et de Marie qui règne auprès de son Fils. La Femme « *enceinte et qui crie dans les douleurs de l'enfantement* » est celle qui croit et espère en la promesse du Sauveur; elle accepte de ne connaître la gloire qu'après le martyre. Le Dragon, ne pouvant l'atteindre, se venge : il en fait la caricature pour séduire, pour détourner l'attention. La « *femme prostituée* », la « *femme qui se saoule* » est celle qui a rejeté sa foi, qui a trahi l'alliance, et qui ne veut plus attendre la réalisation de la promesse pour plus tard. Elle veut jouir de tout immédiatement. Son royaume, sa cité sont ici-bas, sur terre. Tout est au service de cette domination terrestre, de cette œuvre grandiose : édifier « *la grande Babylone* ».

C'est bien le sens de la vision des « *trois anges* » qui annoncent que l'heure du jugement de Dieu est arrivée.

Le premier de ces anges « *porteur d'une bonne nouvelle destinée à tous ceux qui résident sur la terre* » proclame : « *Craignez Dieu et rendez-lui gloire, parce qu'a sonné l'heure où il doit juger; prosternez-vous devant l'auteur du ciel et de la terre, de la mer et des sources* » (14, 7). Le second ange dit : « *Elle est tombée Babylone la grande.* » Quant au troisième : « *Celui qui adore la Bête et son image et en accepte la marque sur le front ou sur la main, boira lui aussi du vin de l'indignation de Dieu, versé pur dans le calice de sa colère* » (14, 9-10). Voici les droits du Dieu créateur et ceux de l'Agneau qui sont affirmés au moment où l'on prétendait que ces droits n'existaient plus, que la Bête avait tout pou-

voir. C'est pourquoi le moment du triomphe de la Bête, qui coïncide avec l'annonce de l'heure du jugement de Dieu, est le moment de faire appel à la « *patience des saints* », de faire appel à leur fidélité à Jésus et aux ordres de Dieu. Ils doivent comprendre le bonheur de ceux qui meurent dans le Seigneur. « *Dès maintenant, oui, dit l'Esprit, ils se reposent de leurs fatigues, car leurs œuvres les accompagnent* » (14, 13).

Dans une vision du ciel précédant l'exécution des sept derniers fléaux, Jean voit la gloire spéciale de ces chrétiens qui ont vécu cette lutte : « *Je vis une mer transparente irradiée de feu et, debout sur elle, les vainqueurs, échappés à la Bête, à son image et au chiffre de son nom, tenant des cithares divines. Ils chantaient le chant de Moïse, le serviteur de Dieu, et le chant de l'Agneau... (15, 2-3). Seul vous êtes saint, Seigneur, et toutes les nations viendront se prosterner devant vous* » (15, 4).

4) *L'ultime exécution : le jugement dernier — la moisson, la vengeance. L'espérance du chrétien se fonde sur la victoire du Christ.*

En définitive, tout sera remis au Christ. C'est lui, et non la Bête, qui doit régner sur tout l'univers. C'est ce que Jean, en son Apocalypse, nous révèle avec tant d'insistance, pour que le chrétien des derniers jours demeure ferme au milieu des luttes, échappe au désespoir et à la séduction de la domination terrestre.

Avant de nous révéler la succession des sept derniers fléaux qui « *doivent consommer la colère de Dieu* » (15, 1) — fléaux exécutés par sept anges —, Jean nous rend attentifs à la fonction royale du Christ : celui qui moissonne est présenté comme un « *Fils d'homme* », siégeant sur une nuée blanche, « *la tête ceinte d'une couronne d'or, et une faucille effilée à la main* » (14, 14). Un ange, sorti du temple, lui cria : « *Jette ta faucille et moissonne, car c'est l'heure de moissonner, la moisson de la terre est mûre* » (14, 15). « *Celui qui siégeait sur la nuée jeta sa faucille et la terre fut*

moissonnée. » Tandis que celui qui « *vendange* » est un autre ange qui, sorti du temple, tient également une « *faucille aiguisée* »; l'ange préposé au feu lui cria de jeter sa « *faucille aiguisée* » et de vendanger « *les grappes dans la vigne de la terre, car ses raisins sont mûrs. L'ange alors jeta sa faucille sur la terre, il en vendangea la vigne et versa le tout dans la cuve de la colère de Dieu, cuve immense. Puis on la foula hors de la ville et il en coula du sang qui monta jusqu'au mors des chevaux sur une distance de mille six cents stades* » (14, 19-20). C'est le « *Fils de l'homme qui siège sur une nuée blanche* » qui préside à la moisson et décide quand elle doit se faire, conformément à la volonté du Père. C'est un autre ange qui vendange. N'est-ce pas l'Esprit du Christ qui agit avec lui ?

Les sept anges, porteurs des sept fléaux, apparaissent alors; ils sortent de la tente du Témoignage, « *portant des robes de lin pur, éblouissantes, serrées à la taille par des ceintures en or* » (15, 6). Puis ils reçoivent, de l'un des quatre Vivants, « *sept coupes en or remplies de la colère du Dieu qui vit pour les siècles des siècles. Et le temple se remplit d'une fumée produite par la gloire de Dieu* » (15, 7-8). Ceux qui exécutent la justice de Dieu opèrent une véritable œuvre liturgique, glorifiant Dieu.

Les anges ayant répandu successivement sur la terre les « *sept coupes de l'indignation de Dieu* » pour purifier la « *terre* », la « *mer* », les « *fleuves* » et les « *sources* », le « *soleil* », le « *trône de la Bête* », le « *grand fleuve Euphrate* », enfin, l'« *air* », les hommes continuent de blasphémer contre Dieu (16, 1-21). C'est à ce moment, après la septième coupe répandue dans l'air, que l'un des anges aux sept coupes montre à saint Jean « *le jugement de la prostituée fameuse* » (17, 1). Cette « *femme assise sur une bête écarlate* », recevant de la Bête toute sa splendeur, toute sa richesse, tout son pouvoir, va être dépossédée de tous ses biens par la Bête aux dix cornes qui l'a prise en haine : « *Ils (la Bête et les dix cornes) la dépouilleront de ses vêtements, toute nue, ils en mangeront la chair, ils la consumeront par le feu; car Dieu leur a inspiré la résolution de*

réaliser son propre dessein, de se mettre d'accord pour remettre leur pouvoir royal à la Bête, jusqu'à l'accomplissement des paroles de Dieu » (17, 16-17).

L'œuvre de Satan ne peut durer, car elle ne se réalise pas dans l'amour. Entre l'Eglise et le Christ, il y a un lien d'amour, de choix, de prédilection, que rien ne peut supprimer, tandis qu'entre la prostituée, la femme-Babylone, œuvre propre de la Bête et celle-ci, il n'y a pas de lien d'amour. Ce n'est pas par amour que la Bête a édifié la Babylone, mais par désir de domination; c'est pourquoi, sans doute à cause de la trop grande gloire et de la trop grande splendeur de Babylone, la Bête aux dix cornes prend subitement celle-ci en haine et la détruit. Dieu, qui l'a condamnée, se sert de la Bête pour dépouiller, détruire, annihiler par le feu, « *en un seul jour* » (18, 8), l'œuvre même de la Bête : la grande cité, la grande Babylone, « *qu'on ne verra jamais plus* » (18, 21); mais auparavant, Dieu a fait sortir son peuple de ce lieu maudit.

« *Alors du ciel descendit un ange de grande autorité, et la terre fut illuminée de sa splendeur. Il s'écria de toutes ses forces : elle est tombée Babylone la Grande; elle s'est changée en repaire de démons, en refuge pour toutes sortes d'esprits impurs, en refuge pour toutes sortes d'oiseaux impurs et dégoûtants* » (18, 1-2). « *Les rois de la terre qui se sont livrés au luxe avec elle pleureront et se désespéreront à son sujet en apercevant la fumée de son brasier* » (18, 9). « *Les trafiquants de la terre se lamentent sur elle parce que personne n'achète plus de leur cargaison... Tous les pilotes et les caboteurs, les marins et les travailleurs de la mer se lamentent en jetant de la poussière sur leur tête* » (18, 11-19).

Si tous ceux qui sont de la terre s'affligent de voir la destruction de la « *grande ville* », les saints au contraire exultent de joie : « *O ciel, sois dans l'allégresse sur elle, et vous, saints, apôtres et prophètes, car Dieu a jugé votre cause en la condamnant* » (18, 20). Dans le ciel, « *un chœur immense, comme le bruit des grandes eaux et le grondement de puissants tonnerres, entonne : Alleluia! notre Dieu, le Domina-*

teur, a établi son règne. Réjouissons-nous, exultons et glorifions-le, parce qu'approchent les noces de l'Agneau; son épouse s'est faite belle : on lui a donné de se revêtir de lin d'une blancheur éclatante — le lin, ce sont les vertus des fidèles » (19, 6-8).

Si les sept anges aux sept coupes exécutent la justice de Dieu à l'égard de la terre et si la Bête elle-même détruit la Babylone, c'est comme ministres du Christ qu'ils le font — de manière du reste très différente, consciemment ou inconsciemment. Seul le Christ juge; c'est sa fonction royale. Voilà pourquoi il apparaît avant l'exécution de ces fléaux comme « *le Fils de l'homme qui récolte sa moisson quand elle est mûre* », puis il réapparaît au terme comme celui qui achève cette exécution, qui la perfectionne en la poursuivant à l'égard de ceux qui sont à l'origine de toutes les iniquités des hommes : la Bête et les rois de la terre, enfin le Dragon. Ce n'est plus alors comme le « *Fils de l'homme* » que le Christ réapparaît, mais comme le « *Roi des rois* », capable d'engager toutes les luttes à la tête des armées célestes : « *Voici paraître un cheval blanc, son cavalier s'appelle Fidèle et Véritable; c'est avec justice qu'il juge et fait la guerre. Ses yeux? une flamme ardente; sur sa tête, plusieurs diadèmes; inscrit sur lui, un nom qu'il est seul à connaître; le manteau qui l'enveloppe est trempé de sang; et son nom? Verbe de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de lin d'une blancheur parfaite. De sa bouche sort une épée acérée pour en frapper les païens : c'est lui qui les mènera avec un sceptre de fer; c'est lui qui foule dans la cuve le vin de l'ardente colère de Dieu, le Maître de tout. Un nom est inscrit sur son manteau et sur sa cuisse : Roi des rois, Seigneur des seigneurs* » (19, 11-16).

Telle est la manière symbolique dont Jean voit la royauté du Christ, à qui est remise toute la puissance du Père, à qui est remis tout jugement. Ce roi guerrier, sur « *un cheval blanc* », est enveloppé d'un « *manteau trempé de sang* ». C'est le Crucifié qui est roi, celui qui s'est livré par amour. Aussi voyons-nous que ce n'est pas lui qui attaque la Bête,

mais ce sont « *la Bête et les rois de la terre et leurs armées qui sont rassemblés pour engager le combat contre ce cavalier* » (19, 19). La Bête de la mer et son prophète, la Bête de la terre, « *furent capturés... et on les jeta tous deux, vivants, dans l'étang de feu, de soufre embrasé* » (19, 20). Tout le reste « *fut exterminé par l'épée du cavalier... et tous les oiseaux volant à travers le ciel se repurent de leurs chairs* » (19, 21).

Quant au Dragon, l'antique serpent, « *un ange l'enchaîna pour mille ans et le jeta dans l'abîme* » (20, 1-3). Durant ce temps, « *les âmes de ceux qui furent décapités pour le témoignage de Jésus et la parole de Dieu reprirent vie et régnèrent avec le Christ* » (20, 4). C'est la première résurrection. « *Heureux et saint celui qui participe à la première résurrection! La seconde mort n'a point pouvoir sur eux. Mais ils seront prêtres de Dieu et du Christ avec qui ils régneront mille années* » (20, 6).

Après ces années, « *Satan remonte de l'abîme et séduit les nations des quatre coins de la terre. Il les rassemble pour la guerre... Ils cernèrent (circuierunt) le camp des saints, la cité bien-aimée... Mais un feu descendit du ciel et les dévora. Alors le diable, leur séducteur, fut jeté dans l'étang de soufre embrasé, y rejoignant la Bête et le faux prophète, et leur supplice durera jour et nuit pour les siècles des siècles* » (20, 7-10).

On sait combien ces mille années, pendant lesquelles Satan demeure enchaîné, ont suscité d'interprétations de toutes sortes. Le fameux millénarisme n'est-il pas une matérialisation temporelle de cette vision prophétique qui se sert d'un mode symbolique ?

Si Satan est enchaîné par un ange, par un ministre du Christ, cela veut dire que son pouvoir est soumis à la régence du Christ. Il n'agit que dans la mesure où le permet la Sagesse divine. Or, cette Sagesse a voulu que le sang des martyrs, des témoins du Christ, soit fécond, qu'il ait déjà sur terre une victoire. Voilà le premier fruit de la résurrection du Christ! Mais cette victoire terrestre n'est que momentanée. Dieu permet que Satan remonte de l'abîme

et il lui laisse plus de pouvoir, il lui laisse même l'impression de régner par la violence sur toute la terre.

C'est toujours le même enseignement qui nous est donné, selon diverses modalités. Car Satan, la Bête de la mer, le prophète de la Bête et la prostituée coopèrent dans la même lutte contre l'Agneau et l'autorité souveraine de Dieu; mais leur pouvoir de séduction diffère, leur influence ne s'exerce pas de la même façon ni durant le même temps.

Le dragon préexistant à l'Eglise et à la venue du Christ, c'est lui qui est précipité en dernier lieu dans l'étang de soufre par le Christ, Roi des rois, dont le « *nom est Verbe de Dieu* »; tandis que les deux Bêtes et la Babylone impliquent la complicité des hommes, complicité à trois niveaux différents : celle de la richesse et de la jouissance charnelle, celle de la vanité et du prestige, celle de l'intelligence orgueilleuse voulant diviniser l'homme. Ces complicités sont telles qu'elles font des deux Bêtes et de la Babylone des instruments de Satan par lesquels celui-ci peut essayer de séduire plus sûrement les disciples du Christ. Car, en chacun de ses instruments, Satan exalte vraiment, à sa manière, quelque chose de l'homme; il exalte son amour passionnel, son désir d'influence et sa curiosité, son désir d'exaltation et de domination. Il réalise ces exaltations en défigurant les divers titres de noblesse de l'homme créé à l'image de Dieu, et en s'opposant aux qualités propres réalisées par le Père en son Christ et en ses disciples. C'est pourquoi on peut dire que les deux Bêtes et la Babylone se présentent comme des caricatures démoniaques de l'image de Dieu et les antithèses démoniaques du mystère du Christ et de son Eglise. Ces trois suppôts du dragon apparaissent comme ayant un pouvoir de séduction sur les hommes; pouvoir qui ne cessera de croître jusqu'au moment où Dieu, dans sa Sagesse, décidera d'y mettre lui-même un terme. Ce pouvoir de séduction s'exerce de trois manières différentes : par la concupiscence charnelle, par les prodiges et par l'exaltation de l'autonomie allant jusqu'au rejet de Dieu. Mais le Dragon n'agit pas seulement avec l'aide de ses complices, il agit aussi immédiatement. Il séduit les nations de la terre, les rassemble pour

la guerre dans un esprit de destruction et de domination.

De ces textes de l'Apocalypse, il ressort nettement que, si le Christ, en rachetant l'homme pécheur, lui donne une nouvelle force, une nouvelle espérance et de nouvelles armes, Dieu accorde en même temps au démon et à ses suppôts une permission d'agir de plus en plus grande, permission qui ne cessera d'augmenter jusqu'au jour du jugement dernier. Ce qui, de fait, s'est réalisé dans la vie terrestre du Christ, se réalise pour ses disciples. Le paroxysme de la lutte est pour la fin.

Le chrétien qui dans cette lutte demeure fidèle, même s'il semble battu, obligé de se taire, mis en échec comme le Christ crucifié, en réalité est victorieux dans son espérance, car il est le serviteur du Roi des rois.

Enfin, Jean voit le jugement des hommes. Le Juge est « *Celui qui siège sur un trône blanc* » (20, 11). « *Les morts furent jugés chacun selon ses œuvres, d'après le contenu des livres... Celui qui ne se trouva pas inscrit dans le livre de vie, on le jeta dans l'étang de feu et de soufre* » (20, 12-15), c'est-à-dire « *les lâches, les renégats, les dépravés, les assassins, les impurs, les sorcières, les idolâtres, bref tous les hommes de mensonge* » (21, 8).

« *Le ciel et la terre s'enfuirent de devant sa face sans laisser de traces* » (20, 11), tandis que « *la mort et l'enfer furent jetés dans l'étang de feu* » (20, 14).

« *Celui qui siège sur le trône blanc* », est-ce le Père, est-ce le Christ ? Sans doute le Père et son Fils, dont on veut exprimer la royauté ultime et dernière. La royauté du Christ, si elle est distincte de celle de Dieu le Père, ne fait cependant qu'un avec elle. « *Le Père et moi nous sommes un*¹⁸ », dit Jésus. On peut donc comprendre que Jean, dans cette vision du jugement universel, veut exprimer symboliquement cette unité de la majesté royale du Père et du Fils. Tout, en définitive, est remis au Père, bien que le Père ait tout remis au Fils.

18. Cf. Jn 10, 30.

Sans insister ici sur le discernement du jugement de Dieu, relevons seulement les deux motifs qui sont explicités : la prédétermination divine (symbole d'être inscrit dans le livre) et les œuvres. Il y a évidemment un ordre à l'égard de ces deux motifs.

Quant au ciel et à la terre, l'univers physique, « *ils s'enfuirent et devant la face* » de Dieu-Juge. Le ciel et la terre ont terminé leur service et n'ont plus de raison d'être; ils disparaissent et seront transformés en une nouvelle terre et de nouveaux cieux.

III

LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Une réalité vivante, qui n'apparaît que dans un état imparfait, ne peut être parfaitement connaissable. Pour la connaître parfaitement, il faut pouvoir considérer son épanouissement plénier. Or, précisément, le mystère de l'Eglise militante, de la communauté chrétienne vivant ici-bas, dans la foi et l'espérance, se trouve de fait dans un état imparfait. C'est seulement au ciel, dans l'au-delà, que le mystère de l'Eglise se trouve pleinement réalisé. C'est pourquoi, si on veut connaître avec plus de précision et de profondeur ce qui caractérise la nature propre de la communauté chrétienne, il est nécessaire de la considérer dans son ultime achèvement, celui de l'éternité. La vision céleste de l'Eglise, qui termine l'Apocalypse, n'est donc pas du luxe, de la fantaisie pour le chrétien ou le théologien, elle achève la révélation précédente du mystère de l'Eglise militante.

« *Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle... Puis je vis la cité sainte, une Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu; elle s'était faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux* » (21, 1-2). Elle est vraiment « *l'Épouse de l'Agneau* » qui « *resplendit autant qu'une pierre des plus précieuses, comme du jaspe cristallin* » (21, 9-11). Cette ville sainte « *est munie d'un rempart de grande*

hauteur pourvu de douze portes près desquelles il y a douze anges et des noms inscrits, ceux des douze tribus des enfants d'Israël » (21, 12). Et l'ange ayant mesuré la ville avec un roseau gradué, Jean nous en précise les dimensions et les qualités : « *La ville est d'or fin comme du verre bien pur; le rempart est construit en jaspe. Les douze assises du rempart sont rehaussées de pierreries de toute sorte... et les douze portes sont douze perles* » (21, 18-21). Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire c'est que « *cette ville sainte n'a pas de temple, car le Seigneur, le Dieu, maître de tout, est son temple, ainsi que l'Agneau* » (21, 22). « *Elle peut se passer de l'éclat du soleil et de celui de la lune, car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau lui tient lieu de flambeau. Les nations marcheront à sa lumière et les rois de la terre viendront lui porter leurs trésors* » (21, 23-24). Précédemment, du trône une voix avait affirmé : « *Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura sa demeure avec eux; ils seront son peuple et lui, Dieu-avec-eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux; de mort, il n'y en aura plus; de peur, de cri, de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé* » (21, 3-4). Et celui qui siège sur le trône avait déclaré : « *Telle sera la part du vainqueur, et je serai son Dieu et lui sera mon fils* » (21, 7).

Du trône de Dieu et de l'Agneau « *jaillit le fleuve de vie, limpide comme du cristal. Au milieu de la place, de part et d'autre du fleuve, il y a des arbres de vie qui fructifient douze fois, une fois chaque mois* » (22, 1-2).

« *Le trône de Dieu et de l'Agneau sera dressé dans la ville, et les serviteurs de Dieu l'adoreront; ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts* » (22, 3-4). « *De nuit, il n'y en aura plus; ils se passeront de lampe ou de soleil pour s'éclairer, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière et ils régneront pour les siècles des siècles* » (22, 5).

Le dualisme constant de la lutte, provenant de l'opposition de ceux qui n'acceptent pas la parole de Dieu, est dépassé. L'extériorité même de la terre et de l'univers physique, relativement au mystère de Dieu, a disparu. Tout est

ramené à l'unité; le nouveau ciel et la nouvelle terre, voilà la cité sainte, la Jérusalem nouvelle. Et cette cité est la demeure de Dieu avec les hommes. Tout est achevé et pleinement achevé; l'homme est « *demeure de Dieu* » et Dieu est le « *temple vivant de l'homme* », sa demeure sainte, son unique lumière, son unique amour pleinement vécu, son unique joie. Il y a vie commune au sens le plus fort entre les hommes et Dieu, autrement les hommes ne seraient pas la demeure de Dieu et Dieu le temple de l'homme. En effet, on n'est la demeure de quelqu'un que s'il vit chez nous, et il devient notre demeure si nous vivons chez lui. Ainsi, l'achèvement de tout se réalise dans cette vie commune de l'homme avec Dieu, où Dieu habite en l'homme et l'homme en Dieu.

Mais saint Jean souligne que Dieu est pour l'homme « *son Temple* », pour nous faire comprendre que cette vie se réalise dans une adoration intime; car la majesté de Dieu est immédiatement présente à chacun des élus. Cette adoration se réalise dans la lumière : « *Ils verront sa Face.* » Dans l'Ancien Testament, l'adoration se réalisait dans la crainte et l'obscurité; l'homme mortel ne pouvait regarder la Face de Dieu¹⁹. Dans la Jérusalem céleste, la majesté de Dieu illuminera directement tous les élus, en les baignant de sa lumière, grâce à l'Agneau : « *L'Agneau tient lieu de flambeau.* » Cette adoration lumineuse, en laquelle la créature, servante de Dieu, connaîtra dans la lumière divine sa dépendance totale à l'égard de son Dieu créateur et l'infinie bonté de celui qui la sauve, en la rendant digne de vivre dans l'intimité de sa Face, s'achève dans une présence intime : « *Le nom de Dieu sera sur leurs fronts.* »

Pour exprimer la plénitude du don d'amour de Dieu, par le Christ, à chacun des élus, l'Apocalypse parle des « *Noces de l'Agneau* » (19, 7). La « *Jérusalem nouvelle* » n'est-elle pas comme une « *jeune mariée parée pour son époux* » ? Voilà jusqu'où l'Agneau veut ennoblir celui qu'il a sauvé. L'esclave devient son épouse. Celle qui n'a pas d'autre droit

19. Cf. Ex 33, 20; 33, 23.

que celui de servir en adorant est élevée, par pure gratuité d'amour, à l'intimité de l'amour de prédilection et de choix.

Cette intimité de l'amour ne supprime pas l'adoration; car l'homme, même ennobli par la grâce, demeure toujours une créature. Etant plus proche de Dieu, vivant de sa lumière, il comprend mieux la transcendance de sa majesté et, par le fait même, il ne peut que s'anéantir dans l'adoration en sa présence. Mais cette adoration « *en esprit et en vérité* »²⁰, s'épanouit pleinement dans un regard de contemplation, dans un don d'amour personnel. L'homme pénètre toujours dans le mystère de Dieu par « *la porte étroite*²¹ ». C'est toujours dans l'anéantissement de l'adoration que le chrétien reçoit de Dieu sa contemplation et son Don personnel, en s'unissant à l'adoration éternelle de l' « *Agneau comme immolé* ». Cette adoration lumineuse et aimante donne à la Jérusalem nouvelle sa splendeur : elle est belle!

L'Eglise de la terre, qui lutte contre les assauts de Satan et de ses suppôts, n'a aucune splendeur. Elle peut dire qu'elle est « *noire* » : « *nigra sum*²² »; si elle peut ajouter qu'elle est « *belle* » : « *sed formosa* », c'est uniquement pour le regard de celui qui l'aime. Quand on se bat sur un champ de bataille, on ne resplendit pas, surtout quand on paraît subir un douloureux échec, quand on est comme écrasé par un ennemi qui semble invulnérable et tout-puissant. Rien autant que la tristesse, la crainte ou la douleur dans leur état violent, ne détruit l'harmonie intérieure, et donc la beauté. Celle qui semblait n'avoir plus aucune jeunesse, aucune beauté, tant la lutte était forte, tant l'échec était rude, reçoit de Dieu une nouvelle jeunesse de vie et d'amour qui s'épanouit en éclat, en splendeur, en beauté. Cette vie auprès de Dieu, avec Dieu, exclut toute tristesse, toute souffrance. Si la vie chrétienne sur la terre se réalise dans les larmes, celle du ciel se réalise dans la

20. Cf. Jn 4, 23.

21. Cf. Mt 7, 13-14.

22. Cf. Ct 1, 5.

joie. Joie profonde, qui provient de la surabondance d'amour et ne peut cesser parce que la cause propre de toute tristesse et de toute angoisse a disparu, rien ne peut plus séparer l'homme de Dieu, la mort même ne peut plus l'atteindre — ce qui entraîne nécessairement une plénitude de joie.

Notons les diverses comparaisons utilisées pour décrire l'état d'achèvement, de splendeur de la communauté chrétienne. Cette communauté est appelée « *Cité sainte* », « *Peuple de Dieu* », « *Jérusalem nouvelle* », « *Maison de Dieu* ».

La « *Maison de Dieu* », c'est le temple. Nous avons déjà vu le pourquoi et le sens de cette comparaison.

Quant à la « *Jérusalem nouvelle* » et la « *Cité sainte* », elles expriment à la fois une unité politique et une unité artistique. D'une part, il s'agit de l'unité politique parfaite, celle de la cité, celle d'un peuple ordonné, hiérarchisé. Et d'autre part, on insiste sur l'architecture magnifique, extraordinaire de cette cité. Dans la mesure où l'on insiste sur l'architecture de la Jérusalem céleste, dans cette même mesure le symbolisme ne porte plus sur l'union pacifique des citoyens entre eux, mais sur l'union artistique, architecturale. On revient alors au symbolisme du temple. Ici, semble-t-il, il faut garder la signification propre de ces deux symboles.

En notant que cette « *Ville sainte* » n'a pas de temple, bien qu'elle ait « *des remparts et des portes* », on ne veut pas pour autant rejeter le symbolisme du temple, comme si cette « *cité* » était une cité laïcisée qui n'aurait plus besoin de lieu d'adoration. Au contraire, on donne à ce symbolisme une amplitude nouvelle : « *Le Seigneur est son temple ainsi que l'Agneau* » (21, 22). On précise par là qu'il n'y a plus d'intermédiaire entre Dieu et celui qu'il a choisi, qu'il aime. C'est pourquoi on peut également, dans une perspective inverse, et pourtant réciproque, affirmer que Jérusalem en sa totalité — toute la ville — est temple de Dieu, « *Maison de Dieu* ». Comme le Seigneur, ainsi que l'Agneau, est temple du chrétien, le chrétien par l'Esprit-Saint

est temple de Dieu. Si, cependant, on préfère parler de la « Jérusalem nouvelle », de la « Cité sainte », c'est pour bien manifester l'épanouissement merveilleux de ce temple; il n'est pas seulement dressé dans la cité, mais toute la cité elle-même est sainte, toute la cité est temple de Dieu.

Il n'y a plus d'opposition possible entre le temporel et le divin, entre le politique et le religieux, entre l'ordre naturel et le surnaturel; tout est assumé du dedans, par la plénitude de la grâce. Tout est consacré à Dieu. C'est la « Cité sainte », Dieu tout en tous et en chacun. Ce ne sont plus seulement les prémices de l'humanité qui sont consacrées à Dieu, c'est toute la vie humaine qui, de nouveau, est conjointe à sa source comme elle ne l'a encore jamais été, en son épanouissement plénier. N'est-ce pas le sens du symbolisme du « fleuve de vie, limpide comme du cristal qui jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau » ? Cette vie jouit d'une pureté divine, d'une fécondité inépuisable. Ici est reprise, d'une manière assez voilée mais réelle, la comparaison du corps utilisée par saint Paul. Elle exprime cette unité de vie des élus et leur conjonction vitale avec la source de vie : le trône de Dieu. Mais Jean n'insiste pas sur ce symbolisme. Celui de la cité absorbant le temple, au contraire, est mis en pleine lumière, car il veut montrer que la vie chrétienne est avant tout une adoration aimante, un amour dans une adoration parfaite, dans l'adoration unique de l'Agneau immolé.

Enfin, cette Jérusalem céleste est présentée comme l'« Epouse », la « jeune mariée de l'Epoux ». Si la cité sainte absorbe le temple, si l'adoration religieuse informe toutes les activités de l'homme, cependant il faut comprendre que cette cité est une cité bien-aimée, une cité-épouse. L'adoration s'achève en un don d'amour, en une contemplation aimante. Le communautaire ne s'oppose plus au personnel, ni celui-ci à celui-là, car la cité est sainte. Cité lumineuse de contemplatifs, communauté d'êtres où chacun personnellement est totalement consacré à Dieu, où Dieu est tout pour chacun de ses membres et où chacun de ses

membres est tout à Dieu. Par là même, chacun est, comme Dieu, tout entier donné à chacun.

Au-delà de ses comparaisons qui expriment les divers liens du chrétien avec le Christ et Dieu, saint Jean insiste : le chrétien est un *vainqueur* — et c'est bien là le sens de l'Apocalypse. Dieu a laissé au dragon et à ses suppôts ce pouvoir si extraordinaire pour permettre au chrétien d'être, avec son chef, un vainqueur. Si Dieu aime gratuitement le chrétien, si le sang de l'Agneau le sauve par pure miséricorde, cependant Dieu veut que le chrétien aussi l'aime librement et gratuitement, dans la mesure où cela lui est possible. Or, c'est dans cette lutte qu'il peut le mieux témoigner de la qualité de son amour, de la liberté de son amour; c'est dans cette lutte incessante qu'il peut le mieux purifier son amour. « *Au vainqueur je serai son Dieu et il sera mon fils* », affirme celui qui siège sur le trône. Comme le Christ est le Fils bien-aimé du Père, le chrétien victorieux, par et dans la victoire du Christ, est vraiment, lui aussi, le fils bien-aimé du Père.

*
**

Il est facile de comprendre toute la richesse de ces descriptions de l'Apocalypse qui mettent en pleine lumière les trois grands titres du Christ à l'égard de ses disciples, mentionnés dès le début : le Christ est « *le Premier-né d'entre les morts, le Témoin fidèle, le Souverain roi de la terre* » (1, 5).

« *Premier-né d'entre les morts* », celui qui est victorieux de la mort, non seulement parce qu'il l'a assumée par amour, mais parce qu'il est victorieux de ce qui est cause de mort, le péché. Il a porté sur lui nos iniquités, il est l'« *Agneau immolé* ».

« *Témoin fidèle* », le prophète par excellence du Père, venu nous révéler l'amour miséricordieux du Père pour nous.

« *Roi des rois* », celui qui a reçu du Père tout pouvoir;

celui qui moissonne au dernier jour les fruits de son sacrifice. N'a-t-il pas été le grain enfoui dans la terre²³ ? Comme « *Fils de l'homme* » sur terre, il a été par excellence ce grain enfoui dans la terre d'où les fruits ont pu s'épanouir. Comme « *Fils de l'homme* » dans la gloire, il récolte sa moisson. Il est celui qui exécute la justice du Père à l'égard de tous ceux qui ne l'ont pas reçu et à l'égard de Satan qui a attaqué la Femme, qui a été l'adversaire impitoyable de sa Mère et de ses enfants.

Tout le texte de l'Apocalypse nous présente bien ce mystère du Christ, Agneau égorgé, Témoin fidèle, Roi souverain; et, en même temps, il nous fait comprendre que la vie de tout chrétien consiste à suivre l'Agneau partout où il va. La vie du chrétien consiste à être, comme l'Agneau, martyr d'amour pour sauver les pécheurs; par là, le chrétien est prêtre. La vie du chrétien consiste à témoigner avec force, jusqu'au martyre s'il le faut; le chrétien est témoin et prophète, c'est-à-dire qu'il doit montrer aux hommes le mystère invisible de l'amour du Père, présent dans le monde, victorieux malgré les apparences. La vie du chrétien est une vie de lutte constante contre les attaques les plus sournoises de Satan qui, à certains moments, se cache derrière ses suppôts, et à d'autres moments exerce la séduction de sa puissance; le chrétien, dans cette lutte, doit vivre de la victoire royale du Christ; il est, lui aussi, roi de ce « *royaume qui n'est pas de ce monde*²⁴ ».

Si le chrétien est tellement uni au Christ qu'il doive vivre ses mystères, devenir agneau immolé, être témoin-prophète au milieu des luttes, combattre sans jamais désespérer malgré les échecs apparents, et vivre de sa dignité royale de disciple du Christ en acceptant d'être méprisé des hommes, le chrétien est aussi intimement lié à ses frères. Comme le Christ est responsable de tous, chaque chrétien est responsable de tous. Chaque chrétien doit accepter de porter les fautes de tous les hommes, même de ses ennemis person-

23. Cf. Jn 12, 24.

24. Jn 18, 36.

nels, et de s'immoler comme un agneau pour chacun d'eux. Chaque chrétien doit accepter d'être celui qui enseigne son frère, qui lui communique ce qu'il a reçu de Dieu; la sagesse se communique sans envie; la connaissance qu'il a reçue du Christ, le chrétien n'a pas le droit de l'accaparer, elle appartient à tous ses frères; comme la sagesse et la science du Christ sont pour tous les hommes, la sagesse et la science du chrétien ne lui appartiennent pas comme un trésor dont il serait le maître. Enfin, chaque chrétien doit accepter de lutter pour ses frères, d'être perpétuellement en état de combat et d'assaut pour chacun, même s'il ne reçoit d'eux aucun soutien.

Ces trois faisceaux de relations, pour ne parler que des plus nettes — car on pourrait, en se servant des sept relations du Christ avec les sept Eglises, expliciter les sept relations des chrétiens entre eux — ces trois faisceaux de relations personnelles établissent entre les chrétiens des liens uniques de vie fraternelle. Le chrétien est, avec le Christ, sauveur de ses frères par sa prière, par son sacrifice. Le chrétien est le témoin du Christ pour ses frères, celui qui doit être leur lumière. Le chrétien est celui qui pâtit, qui lutte aux avant-gardes de la bataille pour ses frères. Et on peut dire en même temps, car les liens sont réciproques, que le chrétien qui, avec le Christ, sauve ses frères, est aussi celui qui est sauvé par ses frères. Le chrétien qui est témoin et qui éclaire, est lui-même éclairé et fortifié par ses frères. Le chrétien qui lutte dans l'obéissance, dans l'obscurité, en serviteur de Dieu, qui est établi pour ses frères comme une forteresse, trouve en ses frères une véritable forteresse. Ceci est possible à cause du mystère du Christ, source d'amour, de connaissance et d'espérance pour chacun et pour tous.

Quant aux relations du chrétien avec le monde, on voit qu'elles sont aussi très complexes. Le chrétien se fait de la terre une alliée contre le dragon. Mais le dragon, par la Bête de la mer et surtout par celle de la terre, et par la Babylone, installe son règne sur l'univers de telle manière que le

chrétien en est rejeté. S'il ne veut pas adorer la Bête et être marqué de son nom à la main et au front, il doit accepter d'être comme un serviteur pauvre, d'être comme un soldat sans armes, comme celui qui est sans efficacité et sans gloire humaine.

Par la Bête de la mer, progressivement, toutes les acquisitions de l'intelligence humaine (la Bête a sept têtes) et toutes les possibilités des pouvoirs humains (la Bête a dix cornes) sont contaminées, falsifiées, viciées à leur source.

Par la Bête de la terre, progressivement, tout le « faire » humain, tout le domaine des techniques (applications des connaissances humaines) sont également contaminés.

Par la Babylone, progressivement, toutes les relations humaines, économiques et amicales sont corrompues.

Dans cette mesure, il ne reste plus de place pour le chrétien dans l'univers, puisqu'on a rejeté Dieu et le Christ de cet univers.

Le vrai chrétien demeure alors comme un étranger, facilement considéré comme un visionnaire, un malade, un naïf qui croit encore aux fables et aux mythes des enfants!

Plus le moment du retour du Christ se fait proche, plus le chrétien, dans la perspective de l'Apocalypse, est vraiment voué, comme son Maître, à être mis en terre et à se corrompre comme le grain de blé... Mais c'est aussi à ce moment-là que la victoire triomphale du Christ, et avec la sienne celle du chrétien, est la plus proche.

C. EVANGILE DE SAINT JEAN

C'est dans l'Évangile du « disciple bien-aimé » que nous trouvons l'ultime révélation du mystère du « Corps mystique » et que se communique à nous l'ultime désir du Cœur de Jésus sur la communauté de ses disciples.

Evidemment l'Évangile de saint Jean, comme les autres Évangiles, dévoile en premier lieu le mystère du Christ, du Verbe incarné venant nous révéler le mystère du Père et nous parler de son amour : « *Nul n'a jamais vu Dieu; le*

Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (1, 18). C'est le mystère du Sauveur, de celui qui meurt pour nous délivrer du péché et faire de nous des fils de Dieu. Certes, le mystère du Christ implique celui de la communauté chrétienne; car on ne peut séparer ces deux mystères qui, d'une certaine manière, n'en font qu'un. Une compréhension plus profonde du mystère du Christ permet toujours une compréhension plus profonde du mystère de l'Eglise. L'effet ne peut être connu que par et dans sa cause propre. Le corps mystique représente bien le fruit par excellence du Christ; le chrétien demeure tout relatif au Christ. Voilà pourquoi tout l'Evangile de saint Jean, qui nous présente le mystère du Christ dans une telle lumière intérieure, nous aide vraiment à mieux saisir le mystère de la communauté chrétienne dans son aspect le plus intime. Il n'en reste pas moins vrai que saint Jean, dans son Evangile, nous révèle avant tout le mystère du Christ, ses gestes et son enseignement, son action apostolique et son sacrifice. Là se situe la différence de perspective des épîtres de saint Paul et de l'Apocalypse d'une part, de l'Evangile de saint Jean et de l'épître aux Hébreux d'autre part; il ne faut jamais l'oublier. C'est pourquoi cette étude pour rester fidèle à son objet prend une modalité plus théologique.

Ne pouvant analyser ici tout l'Evangile de saint Jean, essayons seulement de mettre en relief ce que contient de tout à fait propre et original l'enseignement johannique au sujet du mystère de l'Eglise, de la communauté chrétienne.

I

LES DIVERS TÉMOIGNAGES QUI NOUS RÉVÈLENT LE MYSTÈRE DU CHRIST

Pour préciser les grandes fonctions du Christ à l'égard de ses disciples il est nécessaire de considérer en premier lieu les diverses manières dont certains, proches du Christ, lui ont rendu témoignage. Ces témoignages nous permettent

de mieux comprendre le rôle du Christ à l'égard de la communauté chrétienne.

a) *Au désert, témoignage de Jean-Baptiste.*

La mission propre de Jean-Baptiste, l'envoyé de Dieu, consiste à rendre témoignage. Il est « *la voix qui crie dans le désert* ». D'après saint Jean, son témoignage se porte d'abord sur le mystère du Christ, mystère de lumière, pour que tous aient foi en cette lumière (1, 7). Lui n'est pas la lumière, mais il rend témoignage à la lumière. Ensuite il affirme la priorité absolue du Christ à son égard. Si, dans la succession du temps, Jésus s'inscrit après Jean-Baptiste et vient alors historiquement après lui, il demeure cependant en dehors du temps : « *Lui qui vient après moi est passé devant moi parce que avant moi il était* » (1, 15). Il est toujours celui qui est avant, il demeure celui qui marche devant. Voilà une manière très nette de nous affirmer sa transcendance dans l'immanence de l'histoire humaine; ce qu'il précise encore quand il dit : « *Au milieu de vous il est quelqu'un que vous ne connaissez pas, celui qui vient après moi, dont je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa sandale* » (1, 26-27). Il est au milieu de vous, et il est tellement au milieu que vous ne le reconnaissez pas! Et pourtant, il a une telle grandeur que Jean-Baptiste se considère « *indigne de dénouer la courroie de sa sandale* », indigne d'être son serviteur!

Quand le Christ vient à lui, Jean-Baptiste le présente à ses disciples comme « *l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* » (1, 29), Celui qui vient sauver les pécheurs en se mettant à leur place, qui porte leur condamnation pour les en libérer. Et Jean-Baptiste affirme : « *J'ai vu l'Esprit tel une colombe descendre du ciel et demeurer sur lui; oui, j'ai vu et j'atteste que c'est lui l'Elu de Dieu* » (1, 32-34).

Le second témoignage de Jean-Baptiste se situe au moment où les Pharisiens lui font part de leur crainte : Jésus actuellement n'a-t-il pas plus de succès que lui? Jean-Baptiste proclame alors les droits uniques, jaloux du Christ :

il est l'Époux. « *Qui a l'épouse est l'époux; mais l'ami de l'époux, qui se tient là, qui l'entend, est ravi de joie à la voix de l'époux. Voilà ma joie; elle est maintenant parfaite* » (3, 29). Si Jean, l'ami de l'époux, se réjouit de la joie de l'époux possédant son épouse, il connaît cependant l'exigence de cette amitié : « *Il faut que lui grandisse et que, moi, je diminue... Celui qui vient d'en-haut est au-dessus de tous; celui qui est de la terre est terrestre et parle en terrestre.* » Il faut reconnaître, par le fait même, toute la différence qui existe entre le témoignage des autres prophètes et celui de Jésus : « *Celui qui vient du ciel témoigne de ce qu'il a vu et entendu, mais son témoignage nul ne le reçoit... Celui que Dieu a envoyé prononce les paroles de Dieu qui lui donne l'Esprit sans mesure.* » Jésus est le prophète par excellence. L'Esprit de Dieu habite en lui d'une façon unique car lui, Jésus, est le Fils bien-aimé du Père, à qui le Père a tout remis. « *Le Père aime le Fils; il a tout remis en sa main* » (3, 32, 34, 35).

Si l'on rassemble les divers aspects du témoignage de Jean-Baptiste, ils se ramènent à ceci : Jésus est la lumière; il est celui qui est devant, le premier, le prophète-témoin, l'Agneau qui ôte le péché du monde; il est l'Époux, celui qui possède tous les droits sur l'épouse; mais surtout il est le Fils bien-aimé du Père, qui a reçu tout pouvoir, en qui demeure l'Esprit.

Cela signifie, par le fait même, que l'attitude du chrétien à l'égard du Christ doit être dictée par la foi en sa lumière et l'acceptation de Le laisser passer « devant »; le chrétien accepte d'être disciple et de suivre son Maître, reconnaissant que Jésus est son Sauveur qui le rachète du péché et lui donne cette vie nouvelle. Enfin, le chrétien reconnaît que Jésus est son Époux qui a tous les droits sur lui, le Père ayant tout remis en ses mains.

b) *A Béthanie, témoignage de Marie, la sœur de Lazare.*

Si Jésus accepte que Jean-Baptiste annonce sa mission, il accepte que Marie, elle, annonce sa sépulture. Comme Jean

est témoin officiel de la mission du Christ, Marie est témoin de sa mort.

Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie chez Lazare et ses deux sœurs; on lui offrit un repas où Marthe servait. « *Marie prenant une livre d'un parfum de vrai nard, très coûteux, en oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux; et la maison s'emplit de la senteur du parfum* » (12, 3). Marie réalise spontanément ce geste afin de montrer à Jésus tout son amour, son respect et sa reconnaissance. Jésus n'a-t-il pas tous les droits ? Rien n'est de trop pour lui ! Ce geste ne se justifie que si l'on aime vraiment Jésus, comme le Fils de Dieu, comme celui à qui l'on doit tout. Si Judas s'indigne et se scandalise, s'il prétend que l'on n'a pas le droit de gâcher ainsi de l'argent qui aurait pu être si utile pour les pauvres, Jésus, lui, agréa le geste de Marie et en reconnait la grandeur; il la défend contre l'accusation de Judas : « *Laisse-la; c'est pour le jour de ma sépulture qu'elle devait garder ce parfum. Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours* » (12, 7-8). Les gestes de miséricorde temporelle à l'égard des pauvres, si excellents soient-ils — et Jésus a su le montrer et l'enseigner —, ne sont pourtant pas les plus excellents. Ceux qui regardent personnellement le Christ, la Tête, le Bon Pasteur, contiennent une excellence unique. En honorant le corps du Christ, le temple de Dieu, on honore le Père, on reconnaît sa majesté souveraine.

Avant que Jésus donnât son corps en nourriture et devint la proie des bourreaux, il fallait que Marie, que « *Jésus aimait* », et qui, depuis la résurrection du corps de son frère, avait saisi si profondément dans sa foi l'excellence unique du corps de Jésus, proclamât cette excellence, la manifestât par son attitude et ses gestes. Elle le fait avec toute la tendresse et la délicatesse de son cœur, en versant sur les pieds de Jésus ce parfum de grand prix. Par là, elle proclame non seulement la royauté de Jésus : tout lui revient, tout lui appartient..., mais encore la sainteté de son corps : Jésus est le Christ, il est celui qui totalement est consacré à Dieu.

c) *L'entrée triomphale à Jérusalem.*

Ayant appris que Jésus, celui qui venait de ressusciter Lazare, se rendait à Jérusalem, la foule des gens venus pour la fête va au-devant de lui en l'acclamant : « *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël* » (12, 13).

Réalisant la prophétie de Zacharie : « *Sois sans crainte, fille de Sion, voici venir ton roi, monté sur le petit d'une ânesse* », Jésus, monté sur un ânon, entre dans Jérusalem. Jésus qui, jusqu'ici, a fui cette proclamation officielle de sa royauté, l'accepte maintenant : son heure est venue. A certains Grecs, de passage à Jérusalem pour adorer, et qui demandent à le voir, Jésus déclare nettement : « *La voici l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul; s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Qui aime sa vie la perd; et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle* » (12, 23-25).

C'est l'annonce immédiate du mystère de la croix : la reconnaissance de sa royauté par le peuple, en cette entrée triomphale à Jérusalem, en est bien comme le prélude. Car la croix, c'est le grain de blé qui, librement, accepte de tomber en terre et de mourir; il aurait pu connaître une gloire humaine, individuelle et personnelle. Mais, grâce à l'acceptation de cette mort, une merveilleuse fécondité jaillit de ce grain de blé : le mystère de l'Eglise.

La croix, source d'où naît l'Eglise, est la grande lumière qui permet de comprendre ce qui caractérise fondamentalement la vie du chrétien : s'il aime sa vie « en ce monde », à l'exclusion de tout le reste, si sa vie terrestre représente l'essentiel pour lui, il perd sa vie, il n'est plus un vivant; s'il accepte au contraire d'aimer plus que tout, celui qui lui donne une autre vie, alors il conserve sa vie éternellement. « *Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où je suis, là aussi sera mon serviteur* » (12, 26). Perdre son âme pour la sauver, cette exigence fondamentale de la vie chrétienne revient en réalité à suivre le Christ, à le servir jusqu'au bout. A ce désir de suivre le Christ pour le servir, Jésus répond par

la promesse de sa présence, et le Père, en glorifiant le disciple du Christ, reconnaît sa grandeur, sa dignité de fils.

Source de vie pour les disciples du Christ, la croix, qui « *attire tous les hommes à Jésus* » (12, 32), est aussi « *jugement de ce monde* ». « *Nunc* », maintenant, à la croix, « *le prince de ce monde est jeté bas* » (12, 31), affirme le Christ.

*
**

En résumé : le grand témoignage de Jean-Baptiste, l'envoyé de Dieu, proclame la divinité de Jésus et ses grandes fonctions : l'Agneau qui ôte le péché, l'Époux ayant un droit jaloux sur son épouse, la lumière, celui qui marche devant, comme la nuée pour la traversée du désert.

Le témoignage intime de Marie, si irritant pour Judas, proclame que le corps de Jésus, nouveau temple de Dieu, est plus précieux que tout l'univers.

Enfin, la grande foule du peuple proclame que Jésus est le roi d'Israël; la résurrection de Lazare en constitue le signe indubitable. Notre-Seigneur l'avait affirmé clairement : « *Pour moi, j'ai plus haut que le témoignage de Jean, les œuvres que le Père m'a demandé d'accomplir; ces œuvres mêmes que je fais en rendent ce témoignage, que le Père m'a envoyé...* » (5, 36)²⁵. La résurrection paraît, parmi ces œuvres, comme la plus éminente, la plus manifeste pour le peuple d'Israël.

II

LES ENSEIGNEMENTS EXPLICITES DU CHRIST SUR LE MYSTÈRE DE LA COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE

Après avoir noté les divers témoignages qui nous manifestent les grands aspects par lesquels le Christ se donne à nous, relevons, dans l'Évangile de saint Jean, les enseignements les plus explicites qui nous sont donnés sur le mys-

²⁵. Cf. 10, 25 : « *Je vous l'ai dit, mais vous ne croyez pas, les œuvres que je fais au nom de mon Père me rendent témoignage.* »

tère de la communauté des disciples de Jésus, la communauté de ceux qui ont foi en lui.

Dans le « Prologue », saint Jean affirme la réalité de la transformation qu'opèrent la grâce et la foi : « *A tous ceux qui l'ont reçu — le Verbe venant dans le monde — il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (1, 12). Le caractère divin de cette naissance est précisé : « *A ceux qui croient en son nom, qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu sont nés* » (1, 13)²⁶. Il s'agit d'une nouvelle naissance, mystérieuse, toute différente des autres naissances humaines, une naissance qui vient directement de Dieu et qui confère un pouvoir nouveau, le pouvoir de devenir enfants de Dieu.

Cette nouvelle naissance se réalise gratuitement, selon le bon plaisir de Dieu, par et dans le Christ : « *Oui, de sa plénitude nous avons tous reçu grâce pour grâce. Car la loi fut donnée par l'intermédiaire de Moïse. La grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ* » (1, 16-17). La loi, donnée par Moïse, éduquait le peuple d'Israël et l'organisait en vue de l'accomplissement de son premier devoir à l'égard de Dieu : l'adoration. Le peuple d'Israël est un peuple consacré à Dieu, un peuple essentiellement religieux, le peuple des serviteurs de Dieu. La grâce, donnée par Jésus-Christ, communique à ses disciples une vie nouvelle, une nouvelle exigence intérieure de vérité et d'amour. L'Eglise est l'assemblée des fils de Dieu, de ceux qui doivent mener une vie de fils de Dieu.

A Nicodème, le Christ enseigne magistralement le mystère de cette nouvelle naissance, de la naissance en cette vie nouvelle. Nicodème, Docteur en Israël, connaît l'Écriture et y croit. Il aspire au royaume de Dieu, mais comme à un royaume terrestre, persuadé qu'en raison de sa naissance, étant descendant d'Abraham, il fait partie de ce royaume, qu'il y a droit. Jésus précise immédiatement que l'homme ne possède aucun droit naturel à la possession de ce royaume; il est capable de « *voir* » ce royaume, non pas en raison de la

26. Si l'on suit le texte de la Vulgate.

naissance selon la chair et le sang, mais d'une grâce de Dieu : il faut « *naître d'en-haut* » (3, 3). Le don de la grâce est tel qu'il est à l'origine d'une vie nouvelle. La grâce est une semence de vie divine. C'est pourquoi le don de la grâce constitue vraiment une naissance nouvelle, une naissance d'en-haut, puisque l'homme ne peut la mériter.

Bien que Docteur en Israël, Nicodème ne saisit les paroles de Jésus que d'une manière humaine : aussi lui apparaissent-elles impossibles : un homme vieux ne peut naître de nouveau ! Jésus insiste et précise : cette naissance d'en-haut est « *une naissance d'eau et d'esprit* » et non une naissance selon la chair, car le royaume de Dieu n'est pas un royaume terrestre, mais le royaume de l'Esprit. Il faut donc naître de l'Esprit pour en faire partie. Mais cette naissance de l'Esprit échappe à notre contrôle, à notre façon humaine de connaître. Aussi celui qui naît de l'Esprit ne peut-il être comparé qu'au vent qui souffle où il veut, dont on entend la voix, mais dont on ne sait ni d'où il vient, ni où il va...

Nicodème avoue alors son ignorance et prie Jésus de lui dire comment cela peut se faire. Jésus lui révèle le mystère de la croix d'une manière voilée. « *Nul n'est monté au ciel, hormis celui qui est descendu du ciel. Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tout homme qui croit ait, par lui, la vie éternelle* » (3, 13-14). Seul celui qui est descendu du ciel peut y remonter, en y introduisant ceux qu'il a adoptés comme ses frères. Voilà le sens divin du mystère du Fils de l'homme. Ceux qu'il adopte étant des lépreux, des pécheurs errant dans le désert, il faut que le Fils de l'homme les guérisse en prenant sur lui leur misère ; qu'il soit pour eux comme le serpent de Moïse, le sacrement de leur salut. Et ceci peut se réaliser grâce à l'amour infini de Dieu pour les hommes : « *Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui* » (3, 16-17).

Le mystère du royaume de Dieu apparaît à Nicodème dans

une nouvelle lumière, celle du Christ. Dans ce royaume de l'Esprit, les hommes pénètrent, non pas en raison d'un droit racial ou d'un lien juridique, mais par pure gratuité d'amour, par et dans le mystère de la croix, qui nous révèle tout l'amour infini de Dieu pour les hommes pécheurs.

Dieu ne condamne pas le monde, c'est le monde lui-même qui se condamne en refusant de croire, préférant demeurer dans les ténèbres plutôt que de recevoir la lumière. La raison de cette préférence, de ce choix, s'explique d'ailleurs facilement : « *Quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dévoilées; mais celui qui agit dans la vérité vient à la lumière pour qu'il apparaisse au grand jour que ses œuvres sont faites en Dieu* » (3, 20-21).

Ce royaume de l'Esprit, qui est l'œuvre de l'amour surabondant du Père dans le don de son Fils pour le salut des hommes, est aussi un royaume de lumière et de vérité : la famille des fils de Dieu. C'est une famille, puisqu'on y entre par une naissance nouvelle, et un royaume puisque, dans cette famille, nous pouvons épanouir pleinement toutes les virtualités de notre vie chrétienne.

Si, en dialoguant la nuit avec Nicodème, Jésus enseigne à un Docteur le mystère de la naissance nouvelle, en dialoguant à la « sixième heure » (midi) auprès du puits de Jacob avec une Samaritaine venue pour puiser de l'eau, Jésus enseigne à une femme pécheresse le mystère du don de Dieu, de sa gratuité, et de notre réponse par l'adoration « *en esprit et en vérité* ». Totalement différent en apparence, quant au lieu et aux circonstances, quant à la personne enseignée et aux arguments utilisés, ce dialogue demeure cependant une œuvre de miséricorde, merveilleusement adaptée et d'une efficacité parfaite. Jésus met au service de la révélation du mystère de Dieu, du don de Dieu, sa connaissance de prophète, afin d'atteindre le cœur de cette femme d'une manière plus sensible.

Jésus, prenant l'initiative, prie cette femme pécheresse de

lui donner à boire : « *Donne-moi à boire* » (4, 7). Cette demande si simple attire son attention; il y a là quelque chose d'insolite : ce Juif consent à parler à une Samaritaine! Rien n'éveille autant l'attention qu'un acte d'humilité. C'est si extraordinaire! Jésus, sans s'attarder sur cet étonnement extérieur, veut immédiatement en susciter un autre, et lui fait comprendre que, en réalité, il n'a pas besoin de cette eau extraite du puits de Jacob, mais qu'elle, au contraire, sans en avoir conscience, a besoin du don de Dieu, de ce don mystérieux de « *l'eau vive* ».

Comme Nicodème, la Samaritaine ne saisit pas la véritable signification des paroles de Jésus; aussi les juge-t-elle déraisonnables! « *Serais-tu plus grand que notre père Jacob?...* » Sans répondre aux objections, Jésus continue d'affirmer l'excellence unique de cette « *eau vive* » : « *Qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif : l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle* » (4, 14). Jésus se sert de ce symbole de l'eau pour faire comprendre le mystère de la grâce et de l'amour de Dieu à cette femme qui connaît la valeur de l'eau, qui sait combien il est épuisant de revenir chaque jour pour la puiser. Celui qui est aimé de Dieu n'est plus dans la sécheresse ni l'aridité du désert, mais il est vraiment une source d'eau jaillissante. Voilà ce que Jésus est venu apporter aux hommes; à cause de leurs fautes, leur cœur est devenu aride comme un désert et ne peut plus porter de fruits. Jésus, venu pour porter leurs fautes, veut leur communiquer en surabondance l'amour de Dieu, le don de Dieu qu'ils ont méprisé.

D'une façon plus forte encore, Jésus affirme : « *Celui qui croit en moi, selon le mot de l'Écriture, de son sein couleront les fleuves d'eau vive* » (7, 38). Et saint Jean explique : « *Il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en lui* » (7, 39). Ce don de Dieu doit permettre aux hommes de connaître Dieu et de l'adorer d'une manière toute nouvelle. Au lieu de l'adorer selon un mode tout extérieur, d'être contraints de l'adorer dans tel ou tel lieu, « *les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car ce sont là*

les adorateurs tels que les veut le Père », précise Jésus (4, 23). Une telle adoration correspond au mystère de Dieu : « *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent l'adorer* » (4, 24).

Le premier jaillissement de cette source d'eau vive donnée aux hommes par le Christ, comme l'activité essentielle et propre de celui qui vit de la nouvelle naissance, l'amène à connaître le Père dans l'amour et à « *l'adorer en esprit et en vérité* ».

Si le chrétien, celui qui a reçu le don de Dieu, doit adorer « en esprit et en vérité » celui qui est esprit, cela ne signifie pas que cette adoration intérieure doive être exclusivement intérieure. Notre-Seigneur nous enseigne que son corps est le véritable temple, le lieu propre de cette nouvelle adoration; c'est pourquoi celle-ci exige une très grande pureté de cœur — la pureté légale ne suffit plus; cette adoration ne peut se laisser contaminer par un attachement, une sollicitude trop marquée à l'égard des biens matériels, des richesses.

Avec ces deux enseignements du Christ, qui nous montrent la structure première, fondamentale de la vie chrétienne et les liens très particuliers du chrétien avec Dieu, n'oublions pas cette affirmation si étonnante du Christ, lorsqu'il chasse les vendeurs du temple²⁷ : « *Détruisez ce sanctuaire; en trois jours je le relèverai.* » Les Juifs, jugeant matériellement cette affirmation, répliquent : « *Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce sanctuaire et toi tu le relèveras en trois jours!* » (2, 19-20). Saint Jean précise : « *Mais lui parlait du sanctuaire de son corps.* » Le corps du Christ est le temple nouveau, le seul véritable.

Le jour du Sabbat, à la piscine de Bézatha, après la guérison miraculeuse de l'infirmes qui a suscité un tel émoi parmi les Juifs, Jésus leur révèle publiquement la manière dont il agit; il n'agit pas à la manière des autres hommes,

27. Nous parlerons plus loin de ce geste de colère du Christ. Nous retenons seulement ici la réponse du Christ — son enseignement — aux Juifs qui n'acceptent pas son geste d'autorité et lui demandent des explications.

mais en Fils de Dieu. Jésus veut, par miséricorde, les éclairer, comme il l'a fait pour Nicodème et la Samaritaine, afin qu'ils ne se scandalisent plus. Mais ici cet enseignement se donne en public, à des Juifs très divisés sur l'interprétation des gestes de ce Jésus de Nazareth. « *En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, rien qu'il ne voie faire au Père : ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait...* » (5, 19).

Si l'on ne considère pas les actions du Christ sous cette lumière, on ne peut rien y comprendre; elles ne peuvent que scandaliser. Ses actions sont celles du Fils qui a reçu tout pouvoir du Père pour instaurer une alliance nouvelle, celle de l'amour, pour achever ce que la Loi ne faisait que préparer, disposer. Si l'on juge l'achèvement par ce qui dispose, on ne peut plus rien comprendre, on matérialise tout. Juger le Christ par la Loi, c'est se bander les yeux! Il faut regarder le Père pour saisir la signification profonde des gestes du Christ.

« *Comme le Père ressuscite les morts et les rend à la vie, ainsi le Fils donne vie à qui il veut... Le Père ne juge personne : tout le jugement il l'a remis au Fils...* » (5, 21-22). « *Le Père l'a constitué souverain juge, parce qu'il est Fils de l'homme* » (5, 27). Voilà pourquoi Jésus peut dire avec force : « *Celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle* » (5, 24). Ici est affirmée l'autorité souveraine, royale, qu'il a reçue du Père. Comme le Père, créateur de tout ce qui existe, est le Seigneur de tout, le Fils est le juge suprême à l'égard de toute vie; il vient de le manifester à l'égard de cet infirme. S'il possède cette autorité souveraine de juge, c'est parce qu'il est Fils du Père, l'unique, et Fils de l'homme, l'homme parfait.

Dans le temple, Jésus enseigne qu'il est la lumière du monde. Son autorité est lumière, source de lumière. « *Je suis la lumière du monde... Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie* » (8, 12). Cette affirmation rejoint celle du Prologue, où il est dit que Jean-

Baptiste rend témoignage à la lumière, mais n'est pas la lumière. Jésus est la lumière du monde parce qu'il est la vérité, le seul qui possède la plénitude de la vérité sans une ombre d'erreur²⁸.

La parabole du Bon Pasteur veut nous montrer les liens propres existant entre le Christ et ses disciples, et le désir intime du cœur de Jésus à leur égard : « *Celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis* » (10, 2). Celui qui entre par la porte est celui qui a tous les droits, qui possède tous les droits d'entrer; les brebis lui appartiennent. Tandis que le voleur, lui, pénètre dans la bergerie par une autre voie; les brebis ne lui appartiennent pas, mais il veut se les approprier, les prenant par la force.

Il y a une certaine connaturalité entre le pasteur et les brebis. Le pasteur les appelle chacune par leur nom et les fait sortir; il marche devant elles et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent et écoutent sa voix.

Jésus précise la signification profonde de cette parabole en affirmant successivement : « *Je suis la porte des brebis* » (10, 7). « *Je suis le bon pasteur* » (10, 11). Considérées matériellement, ces affirmations ne peuvent coexister, et semblent même s'opposer. Le pasteur, c'est « *celui qui entre par la porte* » et non pas « *la porte* » ! « *Beaucoup d'entre les Juifs disaient : il est possédé d'un démon, il délire. A quoi bon l'écouter ?* » (10, 20). Si on saisit profondément la signification de ces deux affirmations, les oppositions disparaissent. Ces deux affirmations doivent nous éclairer sur les fonctions propres du Christ auprès des hommes. Il est le pasteur, parce qu'il connaît ses brebis et que ses brebis le connaissent, parce qu'il leur donne la liberté : il les fait sortir... et parce qu'il les dirige : il marche devant... Mais il est plus qu'un pasteur ordinaire : il est le Bon Pasteur. Celui-ci fait plus que « *connaître* », « *faire sortir* », « *marcher devant* » ses brebis, il « *donne sa vie pour ses brebis* », il aime ses brebis d'un amour tel qu'il est capable de donner sa propre vie pour les sauver. Comme bon pasteur des hommes, Jésus

28. Cf. 12, 44-46.

préfère offrir sa propre vie terrestre pour sauver la vie sur-naturelle des hommes, plutôt que de garder sa propre vie terrestre en laissant périr les hommes dans leurs péchés.

En tant que bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, il devient, par le fait même, la « porte », véritable voie d'accès au Père par le don de sa vie. Il sauve la brebis perdue, lui donnant une vie nouvelle — la vie éternelle — en surabondance. Il lui donne la vie de liberté des enfants de Dieu. « *Qui entrera par moi sera sauvé, il entrera et sortira et trouvera sa pâture* » (10, 9). Jésus est vraiment venu pour que « *les brebis aient la vie et l'aient en abondance* » (10, 10).

Le bon pasteur agit par amour pour ses brebis, avec le souci de leur bien, c'est pourquoi il est *bon* comme pasteur; tandis que le mercenaire, le berger à gage, n'est pas un vrai pasteur, il n'aime pas les brebis, et dès qu'un danger menace les brebis ou le menace, il préfère se sauver et livrer les brebis au « *loup* » qui « *les emporte et les disperse* ».

Pour nous faire saisir l'intensité de ce lien de connaissance mutuelle unissant le Christ à ses disciples, Jésus le compare à celui qui l'unit au Père : « *Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père* » (10, 14-15). Le Père connaît le Fils en lui donnant toute sa vie, tout son amour; le Christ connaît ses brebis en leur donnant sa vie, son amour. Le Fils connaît le Père en recevant son amour, répondant à cet amour en l'aimant; les brebis connaissent leur bon pasteur en recevant le don de sa vie et de son amour, y répondant en l'aimant. Mais tous ne sont pas encore ses brebis. Il le sait, mais n'en exclut aucun du désir de son cœur : « *J'ai d'autres brebis encore qui ne sont pas de cet enclos* » (10, 16). Celles-là écouteront progressivement la voix du bon pasteur, et le suivront, pour « *qu'il n'y ait bientôt qu'un seul troupeau et un seul pasteur* ». Ceci est possible, parce que le bon pasteur donne sa vie pour tous, pas seulement pour quelques-uns.

Jésus précise que ce don de sa vie, qui sauve les hommes, est un don libre, de pur amour : « *Je la donne de moi-même, on ne me l'ôte pas* » (10, 18). A cause de sa dignité de Fils

de Dieu, Jésus possède ce pouvoir royal sur sa propre vie : « *J'ai pouvoir de la donner et pouvoir de la reprendre.* » Ce don de sa vie, qui manifeste combien il aime les hommes, est non seulement agréé par le Père, mais demandé par lui : « *Tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père.* » Il est aimé de son Père précisément parce qu'il réalise parfaitement cet ordre : « *Si le Père m'aime, c'est que je donne ma vie* » (10, 17). « *C'est le Père qui lui a donné ses brebis* » (10, 29).

Cette parabole du bon pasteur nous permet de mieux saisir l'ordre qui existe entre les deux fonctions du Christ : pasteur et porte. Sous le symbole du pasteur la fonction royale du Christ est révélée : celui qui connaît, qui marche devant, le chef qui dirige et qui choisit. Sous le symbole de la porte c'est la fonction sacerdotale du Christ : celui qui fait entrer dans le royaume du Père, grâce à la vertu de son sang, grâce à son immolation; porte, parce qu'il est l'Agneau qui ôte le péché du monde.

Parce que « *bon pasteur* », parce que roi infiniment bon, le Christ accepte librement, par amour, de s'offrir en victime pour sauver ses brebis. C'est la bonté qui réalise dans le Christ cette identité entre le pasteur et l'agneau, entre le roi et le prêtre-victime. On pourrait dire que, pour réaliser parfaitement sa mission de bon pasteur, il doit devenir « *porte* » de la bergerie. Sa fonction royale est ordonnée à sa fonction de prêtre-victime; tant que le troupeau n'est pas au complet, le bon pasteur se fait « *porte* » pour le sauver. On pourrait dire aussi qu'étant la « *porte* », il est pasteur par excellence. Sa fonction de prêtre-victime lui permet d'exercer plus excellemment sa fonction de roi, car il devient roi de ceux qu'il a sauvés, engendrés à la vie divine. Nul ne peut donc les arracher de « *sa main* ». Plus profondément encore, Jésus, en les sauvant, les donne au Père et les reçoit du Père. Son pouvoir royal est celui du Père; aussi, arracher les brebis de la main du Christ, est-ce les arracher « *de la main du Père* » (10, 29).

Au terme de sa vie apostolique, dans le discours après la Cène, Jésus affirme à Thomas qui vient de déclarer qu'il ne sait où il va : « *Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne va*

au Père que par moi » (14, 6). Pour chacun de ses disciples, il est la vie, la lumière, la voie d'accès au Père.

Ensuite, dans la grande allégorie de la vigne, Jésus se présente comme étant « *le vrai cep* » communiquant la sève à tous les sarments. Cette vigne appartient au Père, qui en est le vigneron, la taillant pour qu'elle porte des fruits. « *Je suis le vrai cep et mon Père est le vigneron. Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il le coupe, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde* » (15, 1-2).

Les disciples du Christ sont précisément ces sarments émondés par le Père, qui portent du fruit. « *Emondés, vous l'êtes déjà grâce à la parole que je vous ai annoncée* » (15, 3).

A travers cette allégorie, Jésus exprime le mystère de l'unité de vie qu'il veut réaliser avec ses disciples d'une manière si intense, dans un amour réciproque. « *Demeurez en moi, comme moi en vous* » (15, 4). Grâce à cette union mutuelle, les disciples pourront réaliser l'œuvre du Christ, porter du fruit, les fruits du Christ, ceux du « *cep* » ; « *de même que le sarment ne peut pas de lui-même porter du fruit sans demeurer conjoint au cep, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi* » (15, 4). « *Car hors de moi vous ne pouvez rien faire* » (15, 5). Séparé du Christ, l'homme gît comme un sarment coupé de son tronc ; privé de sève, il se dessèche — comme une terre aride et stérile —, il n'est plus bon à rien, on le jette au feu.

Celui qui demeure uni au Christ, gardant dans sa foi les paroles du Christ, celui-là vit de la vie du Christ, il vit de son amour ; il est pleinement vivant et possède une merveilleuse fécondité. « *C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruits, et vous serez alors mes disciples* » (15, 8). Et parce que la vigne appartient au Père qui la cultive, ses fruits glorifient le Père en manifestant son amour. Car l'amour du Père se donnant à Jésus et l'amour de Jésus se donnant à ses disciples, on peut dire que l'amour du Père est source première de la fécondité de vie du chrétien : « *Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour* » (15, 9).

Cette allégorie de la vigne est donc extrêmement significative²⁹. Elle nous enseigne en premier lieu la force des liens existant entre le Christ et ses disciples lorsque ceux-ci sont de vrais disciples, portant des fruits. Liens analogues à ceux qui existent entre les sarments et leur cep (entre les membres et leur tête); il s'agit d'une unité organique substantielle. Si la comparaison des membres insistait davantage sur la diversité des fonctions des membres, celle des sarments insiste sur l'aspect de fécondité. Les sarments ne peuvent porter du fruit par eux-mêmes; ils n'en portent que s'ils restent unis au cep et dans la mesure où ils lui sont unis.

En s'identifiant à la vigne — « *Je suis la vigne* » — et en considérant ses disciples comme des sarments, Jésus veut donc affirmer avant tout la nécessité absolue pour ses disciples de lui rester unis. Du reste, il le leur dit ouvertement en leur ordonnant : « *Demeurez en moi et moi en vous.* » Il ne s'agit pas d'une vague relation de connaissance ou d'affection, mais de la vie commune la plus intense qui soit, puisque les disciples doivent demeurer en Jésus et Jésus en eux. Demeurer « chez quelqu'un », c'est vivre sous le même toit que lui. Demeurer « en quelqu'un », c'est encore plus, c'est vraiment prendre possession de son cœur et de son intelligence de telle manière que cette personne est comme habitée par quelqu'un d'autre. Quand Notre-Seigneur donne cet ordre à ses disciples, il leur demande donc de prendre possession, par la foi et la charité, de son mystère personnel — tout spécialement de son cœur et de son intelligence —, afin que ses disciples demeurent vraiment en lui. Et Jésus leur assure que lui-même doit demeurer en eux, prenant totalement possession d'eux, de leur intelligence et de leur cœur³⁰.

Si nous réfléchissons à ces différents enseignements du Christ, il nous est facile de préciser que le Christ apparaît

29. Cf. Is 5, 1-7; Ez 15, 2, 6; Eccl 24, 25.

30. N'oublions pas du reste, quand on parle de foi et de charité, qu'il faut les comprendre comme incluant la grâce, les disciples ayant reçu du Christ sa grâce qui fructifie en foi, en espérance et en charité.

d'abord comme le « *don de l'amour* » du Père pour nous sauver : « *Je ne suis pas venu pour condamner le monde, mais pour le sauver* » (12, 47). Il affirme que son corps est le « *temple* » du Père, il se dit la « *lumière du monde* », la « *porte* » de la bergerie, le « *bon pasteur* », et enfin le « *cep* ». Ceci fonde comme les grandes relations du Christ avec ses disciples. Ceux-ci sont gratifiés de ce don d'amour; ils usent de ce temple nouveau pour adorer le Père; ils sont les brebis du bercail, connues et dirigées par le Christ; et ils sont les rameaux émondés de la vigne.

Ajoutons ce qu'on peut considérer comme un des derniers enseignements du Christ, celui qui nous est donné, en face de Pilate, lorsque Jésus répond aux diverses interrogations de ce gouverneur romain. Pilate lui pose nettement la question qui, du point de vue politique, semble pour lui la plus importante : « *Es-tu le Roi des Juifs ?* » (18, 33). Jésus ne répond pas, mais interroge à son tour pour amener Pilate à avouer les motifs cachés de son interrogation : « *Dis-tu cela de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ?* » Pilate avoue qu'il ne s'agit que de l'opinion des autres, lui ne sait pas. Aussi la véritable interrogation qu'il doit adresser à Jésus est bien celle-ci : « *Qu'as-tu fait ?* » Jésus répond alors à la question posée : « *Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs* » (18, 36). L'argument dont Jésus se sert paraît très fort pour Pilate qui sait ce que représente un royaume terrestre! Un royaume se défend, et on doit le défendre contre un agresseur. Un royaume qui n'est pas de ce monde n'a pas à se défendre contre les Juifs, ceux-ci ne pouvant le prendre. Intéressé et excité dans sa curiosité, Pilate pose de nouvelles questions : « *Donc tu es roi ?* » — « *Tu le dis, je suis roi, répond Jésus, et je suis né, je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix* » (18, 37). Jésus affirme catégoriquement : « *Je suis roi* », tout en précisant que son royaume n'est pas de ce monde et qu'il n'est pas venu dans ce monde pour le conquérir, mais pour rendre témoignage à la vérité.

Sa royauté se revêt donc d'un caractère tout à fait spécial. Son but propre est de proclamer la vérité, ne vivre que pour elle et, s'il le faut, mourir pour elle et, par là, lui rendre vraiment témoignage. Sa royauté se met au service de quelque chose de plus grand : rendre témoignage à la vérité. Pilate ne comprend plus : comment un roi peut-il avoir comme mission spéciale de proclamer, d'attester la vérité ? « *Qu'est-ce que la vérité ?* » Ce dont Pilate est sûr, c'est qu'en Jésus il n'y a aucun motif réel de condamnation. Il voudrait même le libérer et propose aux Juifs de le relâcher, lui, le « *roi des Juifs* », à l'occasion de la fête de Pâque. Les Juifs affirment leur résolution en criant : « *Non, pas lui, mais Barabbas !* » Ils préfèrent gracier le criminel de droit commun, plutôt que de libérer Jésus. Voilà comment ils estiment la royauté de Jésus ! Ils la méprisent totalement. Pour eux, Barabbas est plus digne d'être gracié.

Par faiblesse et pour satisfaire le peuple juif, Pilate « *ordonna de prendre Jésus et de le flageller* » (19, 1). Les soldats en profitèrent pour tourner en dérision ces prétentions à la royauté.

En affirmant pour la seconde fois qu'il ne trouve en Jésus aucun motif de condamnation, Pilate le leur présente : « *Voici l'homme* » (19, 5). Les grands prêtres et les gardes crièrent : « *Crucifie-le !* » Une troisième fois Pilate atteste de son innocence, et veut remettre Jésus entre leurs mains. Forts de la loi, s'appuyant sur son autorité, les Juifs demandent la mort de Jésus : « *Nous avons une loi, et d'après cette loi il doit mourir : il s'est fait Fils de Dieu* » (19, 7). Très inquiet, Pilate interroge de nouveau le Christ : « *D'où es-tu ?* » Jésus se tait. Ce silence irrite Pilate dans son amour-propre ; il rappelle à Jésus son pouvoir : il peut le relâcher ou le crucifier. Pour rappeler le pouvoir souverain du Père, Jésus sort de son mutisme : « *Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en-haut ; aussi celui qui m'a livré à toi porte un plus grand péché* » (19, 11). Impressionné par ces paroles, Pilate aurait aimé le libérer, mais les Juifs lui rappellent avec force et habileté : « *Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César : qui se fait roi s'oppose à*

César » (19, 12). La sympathie de Pilate à l'égard de Jésus et de la vérité reste trop à la surface pour lui faire envisager le risque de perdre sa charge. Aussi essaie-t-il de jouer à l'ironie en leur présentant Jésus : « *Voici votre roi.* » Devant leur volonté tenace de le crucifier, il riposte : « *Crucifierai-je votre roi ?* » Les grands prêtres répondirent : « *Nous n'avons d'autre roi que César* » (19, 15). Pilate, lui aussi, ne peut avoir d'autre roi que César; aussi s'en remet-il au jugement des Juifs, à leur volonté, et « *il le leur livra pour être crucifié* ».

Les textes sont clairs : la royauté de Jésus a été l'ultime motif officiel de sa crucifixion, motif qui a permis aux Juifs d'ébranler la conscience de Pilate, en opposant la royauté de Jésus à celle de César. Qui est pour la royauté de Jésus se dresse contre celle de César. Voilà la façon dont les grands prêtres ont présenté la royauté du Christ. Jésus, lui, n'a pas cessé d'affirmer que sa royauté n'était pas de ce monde, pas du même monde que celle de César qui dépendait, du reste, comme la sienne, du pouvoir de son Père. Dans la mesure où toutes deux dépendent de cet unique pouvoir, celui du Père, elles ne peuvent s'opposer. L'opposition surgit dès qu'on matérialise et qu'on temporalise la royauté du Christ, ou encore dès qu'on considère la royauté de César comme la seule royauté, comme une royauté totale qui doit tout régenter.

Ce dernier enseignement du Christ où l'accusé, le condamné continue d'enseigner celui qui le juge, précise d'une manière étonnante la fonction du Christ : il est roi, mais sa royauté n'est pas de ce monde. Il vient pour rendre témoignage à la vérité; il est celui que son peuple a rejeté, l'homme de douleurs, l'« *Ecce homo* »; il est le Fils de Dieu, celui qui rappelle les droits souverains de Dieu.

III

LES GESTES DU CHRIST

Puisque les œuvres du Christ lui rendent témoignage, il importe de les considérer, si l'on veut saisir les diverses

relations du Christ à l'égard des hommes. Il s'agit de voir la manière dont, de fait, le Christ exerce ses grandes fonctions. Nous ne pouvons relever ici tous ces gestes, il faudrait analyser tout l'Évangile! Mais nous pouvons retenir les plus caractéristiques.

Choix des disciples.

Le Christ se présente comme celui qui choisit librement ses disciples; ceux-ci ne lui sont pas imposés. S'adressant à eux après la trahison de Judas, il leur rappelle : « *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis* » (15, 16). Même Judas, c'est lui qui l'a choisi! Et il pense à Judas en rappelant, en ce moment, la gratuité de son choix d'amour. Jésus prend l'initiative de ce choix et il choisit chacun d'une manière unique, particulière. Ce choix personnel attend une réponse personnelle. Ce choix est tel qu'il est capable de s'emparer totalement de la vie d'un homme, en la transformant complètement. Le changement de nom imposé à Pierre en est le signe. Le choix du Christ est un choix divin, efficace, qui réalise ce qu'il signifie en la personne choisie.

Miracle de Cana.

En transformant l'eau en vin, Jésus manifeste son pouvoir d'agir sur les éléments physiques. Mais il ne réalise pas ce miracle pour manifester sa puissance; c'est pour répondre à la demande de sa Mère, par bonté miséricordieuse envers ceux qui l'avaient invité avec sa Mère et ses disciples. Pourtant ce miracle contient un enseignement. Tous les gestes de miséricorde temporelle du Christ ont une valeur de signe. Ce miracle montre que la venue du Christ apporte à Israël et aux hommes une surabondance d'amour; ce second vin ne semblait pas absolument nécessaire, et il était encore moins nécessaire qu'il fût meilleur que le premier!

Au Temple.

Le geste de colère du Christ, chassant les vendeurs du

temple, « *les marchands de bœufs, de brebis, de pigeons, les changeurs d'argent* » (2, 14), est très expressif. Il nous dévoile le zèle dévorant du cœur de Jésus pour la maison de son Père. Il ne peut tolérer que cette Maison soit livrée au commerce, qu'on se serve des exigences du culte et des sacrifices pour s'enrichir. La Maison du Père est consacrée, réservée au Père. On ne peut y demeurer que pour prier et adorer.

Par ce geste de colère, le Christ veut corriger l'humanité qui oublie si facilement les droits souverains de la majesté et de la grandeur de Dieu, à cause du désir d'amasser des richesses temporelles. Ce désir dégrade l'homme à tel point qu'il étouffe tout autre désir et lui enlève tout respect, tout sens religieux. Ce désir pousse l'homme à se servir même des choses consacrées à Dieu pour s'enrichir et, par le fait même, il les dégrade et les laïcise. Rien n'irrite autant le cœur de Jésus que ce qui contribue à ôter du cœur de l'homme ce respect religieux à l'égard de Dieu; car, s'il n'y a plus de respect religieux dans le cœur humain, celui-ci n'est plus bon à rien. Le premier précepte que Dieu ait donné à son peuple fut de l'adorer. Par là, Dieu l'éduquait et en faisait son peuple. Détruire, ou du moins empêcher cette adoration, la dégrader, c'est aller directement contre l'enseignement primordial de Dieu. Il est normal que le Christ, achevant cette grande pédagogie de Dieu, rappelle avec force le respect dû à la Maison de Dieu, le lieu réservé à son adoration. Pour recevoir le don de Dieu que le Christ vient apporter aux hommes, il faut que leur cœur éprouve un très grand respect de la Majesté de Dieu, que leur adoration soit très pure.

Ce respect dû à la Maison de Dieu se fait d'autant plus exigeant que la véritable maison, le véritable temple où Dieu est adoré, n'est pas le temple de Jérusalem, mais le corps du Christ, dont le temple de Jérusalem n'était en réalité qu'une préfiguration. Comme tel, ce temple de Jérusalem doit être exclusivement réservé à la prière, à l'adoration. Car, dans le corps du Christ, tout est sain, consacré totalement au Père.

Jésus sait cependant que, pour un peu d'argent, Judas livrera son corps à ses ennemis. Il sait que celui qui sert Mammon ne peut plus être serviteur de Dieu, ni l'adorer.

Les guérisons.

Si Jésus est capable de changer l'eau en vin, il peut aussi guérir les malades et les infirmes. Il est venu pour cela. Il guérit, à distance, le fils du fonctionnaire sur la seule demande du père (4, 50). En passant près de la piscine des Brebis, il guérit l'infirmes en lui demandant s'il désire être guéri (5, 6). Il guérit l'aveugle-né en lui mettant sur les yeux de la boue faite avec sa salive (9, 6-7). Il ressuscite Lazare (11, 4)...

Chacun de ces miracles est un signe qui nous manifeste l'action miséricordieuse du Christ à l'égard des hommes, action qui se réalise chaque fois avec une modalité propre exigeant du bénéficiaire, ou du moins de ceux qui en sont proches, une certaine coopération, une demande, un acquiescement, un geste d'obéissance... L'humanité est comme un enfant malade dont les responsables — les pères — doivent intercéder auprès de Jésus pour sa guérison. L'humanité est un infirme, incapable de profiter par elle-même de certains bienfaits de Dieu lui venant par ses envoyés — ses anges; il faut que le Christ lui donne une nouvelle vie. L'humanité est un aveugle-né; chacun de ses membres, né dans le péché, ne peut que recevoir gratuitement la miséricorde du Christ. Celui-ci la recrée « à partir de la boue » et lui donne une lumière nouvelle. Les hommes sont tous voués à la mort physique, conséquence du premier péché d'Adam. Pour chacun d'eux, Jésus est « *la résurrection et la vie* », lui seul est capable de les faire sortir du sépulcre et de les ramener à la vie.

Deux de ces miracles sont réalisés par Jésus le jour du sabbat pour nous montrer l'urgence de la miséricorde. Celle-ci édifie le royaume de Dieu, elle ne peut attendre. Le repos du sabbat ne peut s'opposer à la miséricorde en exigeant

qu'elle attende; car la miséricorde, étant un amour surabondant, achève la loi.

Le pardon des péchés.

Les gestes de miséricorde temporelle du Christ s'achèvent dans des gestes de miséricorde spirituelle. En présence de la femme prise en flagrant délit d'adultère, Jésus exerce une miséricorde de pardon (8, 1-11). Au lieu d'appliquer rigoureusement la loi qui demandait la lapidation, Jésus demande aux scribes et aux Pharisiens de jeter la première pierre s'ils sont sans péché. Quant à lui, il se tait et inscrit sur le sable les péchés des accusateurs. Demeuré seul, il peut agir librement, selon les exigences intimes de son cœur : il pardonne à la femme en lui donnant l'ordre de ne plus pécher.

En présence de l'humanité adultère qui a rejeté son Dieu, Jésus pardonne, car il est venu non pour condamner, mais pour sauver.

Le pain de vie.

Guérir, ressusciter, pardonner, ce n'est pas suffisant. Il faut aller plus loin dans la surabondance de l'amour et donner à ceux qu'on aime ce qu'on possède de plus intime. Le miracle de la multiplication des pains et des poissons, saisi dans sa signification profonde, nous enseigne que le Christ lui-même veut devenir, pour ses disciples, « *le pain de vie* » (6, 35). « *Je suis le pain de vie* », affirme-t-il avec force, « *qui mangera de ce pain vivra à jamais, et le pain que je donne c'est ma chair pour la vie du monde...* » (5, 51). « *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous...* » (5, 53). Jésus veut se donner à ses disciples de telle manière qu'il devienne leur pain; un pain capable de leur communiquer une vie nouvelle, pour qu'ils vivent par le Christ; un pain qui leur permette de rester en lui et lui en eux.

Voilà la force de l'amour du Christ : il veut réaliser l'unité de vie avec ceux qu'il aime. Jésus met sa toute-puissance

royale au service de son amour, non seulement pour donner gratuitement, libéralement, du pain à ceux qu'il aime, comme dans la multiplication des pains — ceci n'est que le signe —, mais pour se donner lui-même gratuitement, libéralement en nourriture à ceux qu'il aime.

On voit, dans ce don extraordinaire, combien la royauté du Christ lui permet d'être le serviteur par excellence, le serviteur de ceux qu'il aime, le serviteur de leur amour. Saint Jean l'a si bien compris en nous rapportant le geste du Christ lavant les pieds à chacun de ses disciples, Judas y compris! Car, en se donnant comme pain, Jésus se livre à tous les hommes; il leur livre son corps en don intime, même à ceux qui doivent le trahir. Son amour, qui s'est donné le premier, ne se retire jamais le premier. C'est l'homme lui-même qui ferme son cœur et refuse le don de son Sauveur, par amour de l'argent, par jalousie, par orgueil; ce que nous voyons si clairement dans l'attitude de Jésus vis-à-vis de Judas.

Le don de sa Mère.

Si Jésus donne à tous ses disciples son corps en nourriture, s'il accepte de mourir sur la croix pour sauver tous les hommes, si donc pour tous les hommes il sacrifie sa vie, toutefois c'est au disciple bien-aimé qu'il fait le don de sa Mère bien-aimée, de celle qui vit le même sacrifice que lui, de celle qui compatit si profondément à sa propre passion.

Son amour ne se contente pas de donner son corps en nourriture, de faire le sacrifice de sa vie terrestre; il veut encore livrer à son ami, capable de le recevoir, le secret le plus intime de son cœur.

Regardons ce qui se passe au pied de la croix entre Jésus, Marie et Jean. Le secret intime de la vie cachée du cœur de Jésus, c'est sa prédilection d'amour pour Marie, celle que le Père lui a donné pour Mère, celle qu'il rachète d'une manière si totale, si radicale — elle est toute pure, immaculée —, la Femme, qui souffre comme aucune autre créature n'a souffert, étant l'aide du nouvel Adam crucifié dans

son œuvre propre de sauveur des hommes. Jésus communique ce secret intime à Jean, son disciple bien-aimé, en lui donnant Marie comme Mère : « *Voilà ta Mère!* » Jésus veut que Marie soit pour Jean tout ce qu'elle était pour lui. On ne peut témoigner d'une plus grande confiance envers son ami qu'en lui donnant le trésor de sa vie, en le lui communiquant de la manière même dont on en a vécu. Etant sa Mère bien-aimée, Marie est le trésor du cœur de Jésus; il la donne à Jean pour qu'elle soit sa Mère bien-aimée.

Mais on peut aussi affirmer que le secret intime de la vie apostolique de Jésus se trouve dans sa prédilection d'amour pour Jean, le benjamin, celui qu'il a introduit dans son intimité, celui qui, seul parmi les disciples, a été fidèle jusqu'au bout et connaît maintenant une telle douleur et une telle solitude à cause, précisément, de sa fidélité aimante pour Jésus. Jésus confie ce secret à sa Mère. Il veut que son fils de prédilection soit aussi son fils de prédilection. « *Femme, voilà ton fils!* » Il veut que tout l'amour qu'il éprouve pour Jean, Marie l'éprouve aussi.

Voilà l'alliance intime que Jésus crucifié réalise entre Marie et Jean! L'un et l'autre lui étaient déjà intimement liés, objets de sa prédilection d'amour. Jésus était leur unique lien et il veut — c'est sa dernière volonté, son testament à l'égard de l'un et de l'autre — qu'ils s'aiment l'un l'autre, comme lui les aime l'un et l'autre. N'est-ce pas là une première réalisation exemplaire, dont tout le reste dépendra, de sa prière sacerdotale adressée au Père : « *qu'ils soient un comme nous* » ? Grâce à la volonté efficace du Christ crucifié, Marie et Jean sont intimement liés l'un à l'autre : Marie est tout à Jean comme sa Mère bien-aimée, comme elle était tout à Jésus; Jean est tout à Marie comme son fils bien-aimé, comme il était tout à Jésus, étant son fils bien-aimé.

Dans les premiers chapitres de la Genèse, nous voyons comment, dans sa sagesse, Dieu a voulu que l'homme créé à son image, à sa ressemblance, dominât sur l'univers et pût nommer tous les animaux. Pour qu'il pût converser avec un autre être semblable à lui et l'aimer d'un amour

parfait, Dieu pour l'homme créa la femme, « *l'os de ses os* », Eve, la mère de tous les hommes. Cet ordre premier fut troublé par le péché de l'homme qui, par orgueil, a désobéi à l'unique précepte de Dieu. Dans sa miséricorde, Dieu a voulu tout reprendre dans un ordre nouveau : d'abord celui du mont Sinaï — Dieu donne la loi à son peuple pour le rééduquer, lui apprendre à l'adorer —; puis celui du Christ crucifié qui achève tout, consomme tout. Il faut toujours mettre en parallèle ces premiers chapitres de la Genèse et les dernières paroles du Christ crucifié, si nous voulons découvrir le sens profond, infiniment mystérieux, de cette nouvelle législation d'amour qui achève celle du mont Sinaï.

A la Croix ce n'est pas au sens précis une nouvelle création qui se réalise — l'homme et la femme ont déjà été créés — c'est une reprise radicale de l'état en lequel se trouvaient l'homme et la femme à cause du péché; en ce sens on peut parler de « *recréation* », ou plus exactement de nouvelle naissance. De l'état de pécheurs, les hommes naissent à la vie nouvelle de « *filis de Dieu* », dans cet état particulier de « *disciple du Christ* ». Dans cet ordre nouveau, dont le Christ est le roi, le législateur et la source d'où jaillit cette vie nouvelle, Marie apparaît comme la Femme nouvelle, recrée dans le sang du Christ, et donnée au disciple bien-aimé pour être sa Mère. Jean apparaît comme l'homme nouveau, recréé par le Christ, racheté par son sang, et qui reçoit Marie comme sa Mère, devenant son fils.

Tout ce que Marie a vécu et vit comme Mère de Jésus est donné à Jean, au disciple, pour qu'il puisse, par elle et avec elle, en vivre. Elle lui est donnée comme Mère précisément parce que son lien le plus fort, le plus essentiel avec Jésus, est celui de sa maternité.

Il ne faut donc pas confondre l'ordre naturel créé par Dieu et cet ordre chrétien réalisé par le Christ à la Croix. Selon les exigences propres de l'ordre naturel, la femme est donnée à l'homme pour être son épouse, pour qu'ils « *deviennent une seule chair* »; selon les exigences nouvelles de la grâce du Christ, Marie, la nouvelle Femme, est donnée au

disciple pour être sa Mère, pour que le disciple la prenne « *chez lui* » et devienne de plus en plus son fils bien-aimé, communiant à sa vie. Grâce à cette vie commune, le disciple vivra dans une nouvelle intimité avec le Christ, car Marie est donnée au disciple pour lui permettre d'être plus parfaitement, plus pleinement disciple bien-aimé du Christ, pour l'être comme elle. Si Marie est donnée au disciple comme Mère, c'est pour lui communiquer sa vie, lui permettre de vivre avec elle tous les mystères de la vie du Christ : sa vie cachée, sa vie apostolique, son mystère de la Croix...

Ce don exprime la surabondance d'amour du mystère de la Croix. Aussi nous aide-t-il grandement à pénétrer dans ce qui caractérise la vie chrétienne. Celle-ci ne se réalise pas dans un ordre de justice, mais dans un ordre de surabondance d'amour miséricordieux.

Dans cette perspective, on comprend comment la parole du Christ crucifié à sa Mère et à Jean réalise le désir le plus intense de son cœur, désir exprimé dans la prière adressée au Père : « *Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, pour qu'ils soient un comme nous.* » Le Père saint garde en son nom Marie et Jean; Marie tout en étant donnée comme Mère au disciple, demeure toute consacrée au Père; Jean également tout en prenant Marie chez lui comme Mère, demeure totalement consacré au Père. Le Père les garde en son nom, en sa sainteté. Grâce à cette appartenance totale au Père, ils peuvent vivre ce mystère d'unité.

D'une certaine manière, ce don que le Christ fait de sa Mère à Jean ne constitue pas un nouveau principe d'organisation du Corps mystique. C'est pourquoi saint Paul n'en parle pas, ni l'auteur de l'Épître aux Hébreux. L'Apocalypse en parle d'une façon voilée et symbolique. Seul saint Jean en parle au terme, en dernier lieu. On pourrait donc prétendre que le mystère de Marie-Mère n'a aucune parenté avec le mystère du Corps mystique. En réalité, si on comprend la signification profonde de ce don, on s'aperçoit qu'il dépasse de beaucoup un principe d'organisation et apparaît comme une lumière nouvelle. Le désir du Christ crucifié qui glorifie le Père, ayant tout reçu de lui, est d'être

glorifié dans ses disciples en leur donnant la plénitude de sa grâce, de sa vie; c'est ce qu'il réalise d'abord en Marie, la Femme nouvelle, la Mère, et ensuite en ses disciples par elle. Le Christ veut réaliser l'unité de vie du Corps mystique par et dans sa Mère; grâce à elle, cette unité possède une note maternelle, de miséricorde maternelle. Par elle, le corps sera uni à la Tête d'une manière unique. Son mystère de maternité, qui l'unit si fortement à Jésus, son Fils, rassemble tous ses enfants, disciples du Christ, comme des frères bien-aimés du Christ, vivant de son Esprit, adorant le même Père.

Le don de son Esprit.

Si, en donnant Marie à Jean comme Mère, Jésus crucifié lui confie vraiment le secret intime de son cœur, Jésus veut donner à son Eglise naissante son Esprit, celui qui est le fruit personnel de son amour de Fils unique pour le Père et de ce même amour du Père pour son Fils. Jésus avait promis de l'envoyer : « *Le Paraclet, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit* » (14, 26). « *Quand viendra le Paraclet, que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui provient du Père, il me rendra témoignage* » (15, 26).

Le don de l'Esprit à Marie et à Jean, à tous les apôtres et disciples ensuite, se réalise en premier lieu après la mort du Christ, à travers la blessure de son côté et de son cœur. Ce coup de lance non prémédité ni imposé, donné gratuitement, achève l'état d'immolation du Christ crucifié. Il marque d'une blessure mortelle le corps cadavérique de l'Agneau de Dieu. Cette blessure exprime d'une manière ultime, dans le silence de la mort, l'amour de Jésus pour son Père qu'il glorifie et pour les hommes qu'il sauve, comme si tout ce qui précédait n'était pas encore suffisant et qu'il fallait cette blessure transperçant le cœur de Jésus, ce cœur qui avait cessé de battre, le montrant à tous comme un cœur immolé, sanglant et pleurant, criant dans le silence de la mort sa soif

d'amour : « *Sitio* ». — « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi! Selon le mot de l'Écriture : de son sein couleront des fleuves d'eau vive* » (7, 37-38). « *Il parlait de l'Esprit...* »

De cette blessure « *sortit du sang et de l'eau* ». Les dernières gouttes de sang réfugiées dans le cœur doivent être versées pour que l'holocauste soit le plus total possible. Et, avec le sang, cette eau qui exprime la surabondance, l'excès de l'holocauste sanglant. Tout le sang n'a pas suffi, il a fallu cette eau...

On sait comment saint Augustin a vu dans cette eau et ce sang les symboles des sacrements qui tirent leur efficacité de la Croix, du cœur blessé du Christ; comment il a vu ce coup de lance comme le travail de Dieu, semblable à celui dont il est parlé dans la Genèse : « *Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme. Il prit une de ses côtes et referma la chair... Puis de la côte, Dieu façonna une femme* » (2, 21-22). La réalité, c'est le sommeil du Christ sur la croix, sommeil qui est une mort. Jésus étant mort, on peut transpercer son côté et blesser mortellement son cœur. Et l'Église prit naissance de cette blessure, et Marie fut totalement purifiée grâce à cette blessure.

C'est à ce moment que l'Esprit du Christ descend sur son Église, sur ses disciples, les faisant vivre vraiment en esprit d'amour, d'unité, comme le demandait Jésus. « *Quand viendra l'Esprit de vérité* », avait-il promis, « *lui, il vous conduira vers la vérité tout entière* » (16, 19).

IV

LA PRIÈRE DU CHRIST

Il ne s'agit plus de l'enseignement du Christ, ni de ses gestes miséricordieux, mais de quelque chose de plus intime, de plus profond : il s'agit ici de sa prière au Père, qui exprime le désir le plus essentiel de son cœur. Pour saisir d'une manière ultime le mystère du Corps mystique, le saisir comme le Christ souhaite qu'il se réalise, il faut toujours revenir à cette prière du Christ, après l'institution de

l'Eucharistie, avant l'agonie. Cette prière nous met en présence de ce mystère, tel que le Christ le vit en face du Père. Toutes les comparaisons, les analogies nécessaires à l'enseignement sont dépassées, elles sont devenues inutiles; nous sommes devant le désir du cœur de Jésus à l'égard de la réalisation la plus parfaite de son œuvre propre.

« Père, l'heure est venue : glorifie ton Fils pour que ton Fils te glorifie et que, par le pouvoir sur toute chair que tu lui as conféré, il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés » (17, 1-2). Voici la première demande : le Fils veut glorifier son Père; tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il fera est ordonné à cette glorification. S'il demande lui-même d'être glorifié, c'est pour que le Père le soit en lui. Or, la gloire du Père, c'est la communication de sa vie, de son amour, en son Fils et en tous ceux que sauve son Fils. On comprend comment tout le mystère du Corps mystique n'a pas d'autre fin ultime que de glorifier le Père et qu'il ne puisse y en avoir d'autre.

Ce qui caractérise cette vie éternelle donnée par Jésus à tous ses disciples, c'est d'être une connaissance, une contemplation du mystère du Dieu véritable et du mystère de celui qui est son envoyé, son Fils : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et ton envoyé, Jésus-Christ » (17, 3).

Le Christ peut demander au Père de le glorifier de la gloire dont il jouissait auprès de lui avant que le monde fût, car il a achevé l'œuvre que le Père lui avait confiée : « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu as tirés du monde pour me les donner. Ils étaient à toi et tu me les as donnés et ils ont gardé ta parole. Maintenant ils savent que tout ce que tu m'as donné vient de toi; car les paroles que tu m'as données, je les leur ai données et ils ont vraiment admis que je suis sorti de toi et ils ont cru que tu m'as envoyé » (17, 6-8). Cependant, si tout est ordonné à la gloire du Père, Dieu veut, dans sa sagesse, que les hommes « tirés du monde » par le Père appartiennent à Jésus-Christ, comme ils appartenaient au Père. Voilà ce qui constitue en propre ce mystère du Corps mystique : les hommes « tirés du

monde » qui appartenait au Père appartiennent désormais au Christ. Appartenant totalement au Christ, ils appartiennent au Père d'une façon plus intime, plus immédiate que si chacun était relié isolément au Père. Cette appartenance au Christ se fait, ici-bas, dans la foi en la parole du Père, parole transmise, communiquée par le Fils. Cette foi, dans ce qu'elle a de tout à fait propre, consiste à recevoir le Christ comme l'envoyé du Père, comme son Fils, qui a tout reçu du Père et qui ne transmet à ses disciples que ce qu'il a reçu du Père. La foi chrétienne, qui constitue ici-bas les disciples du Christ, reçoit la parole du Christ comme la parole même du Père. La parole de l'envoyé — surtout quand cet envoyé est le Fils — doit être reçue comme la parole de celui qui l'envoie —, le Père.

Si, du point de vue de la réalisation immédiate de la mission temporelle demandée par le Père, l'œuvre du Christ est terminée, sa prière cependant continue : « *Je prie pour eux; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, car ils sont à toi... et tout ce qui est à moi est à toi et tout ce qui est à toi est à moi, et je suis glorifié en eux* » (17, 9-10). Comme le Christ donne sa vie pour le salut de tous ceux que le Père lui a donnés, de même il prie pour tous ceux-là. Il ne peut prier que pour ceux-là, sa volonté étant entièrement conforme à celle du Père. De ce fait, il ne peut prier pour le monde, qui est précisément en dehors de cette volonté. Comme le Christ est la gloire du Père, les chrétiens sont la gloire du Christ, vraiment glorifié en eux.

La prière pour ceux que le Père lui a donnés consiste à demander au Père de les garder, pour qu'ils ne se séparent pas : « *Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés... pour qu'ils soient un comme nous* » (17, 11). Le Christ demande à la sainteté du Père de réaliser dans ceux qu'il aime une unité telle qu'elle reflète celle qui existe entre le Père et son Fils. L'unité entre les disciples du Christ ne peut se comprendre qu'à la lumière du mystère de la Très Sainte Trinité. Comme le Père a tout donné au Fils, et qu'il reçoit du Fils un amour plénier, et qu'il existe entre eux une unité substantielle de vie, ainsi, entre les membres du Christ,

il doit y avoir une même unité, chaque frère aimant son frère et lui donnant tout ce qu'il possède, à la manière du bon pasteur.

Jésus souhaite que ses disciples aient la joie en plénitude. Ils l'auront dans la mesure où ils comprendront que le Père les garde en son nom, veillant sur eux de telle sorte qu'aucun ne puisse se perdre.

Cette joie est d'autant plus utile que le chrétien est rejeté du monde — le monde a pris les chrétiens en haine (14) — précisément « *parce qu'ils ne sont plus du monde* », comme le Christ lui-même. Nécessairement, le chrétien aura à lutter contre cette haine du monde.

Jésus ne demande pas au Père de les retirer de cette lutte — ici-bas les chrétiens sont essentiellement des êtres qui luttent —, mais de les garder « *du Mauvais* » (15), de les empêcher d'être séduits par les tentations du serpent.

« *Consacre-les dans la vérité : ta parole est vérité* » (17, 17). Comme Jésus est consacré à la vérité — n'est-il pas entièrement livré à la vérité ? — subsistant dans le Verbe, Vérité substantielle, de même les chrétiens doivent, par lui et en lui, être consacrés à la vérité. Leur premier souci doit être de découvrir la vérité et de demeurer en elle. Ne sont-ils pas des fils de lumière ? Pour découvrir la vérité et y demeurer, le moyen le plus excellent est la foi en la parole de Dieu, parce que cette parole est vérité, et conduit à l'unique vérité substantielle.

Dans la mesure où le chrétien est fils de lumière, dans la mesure où il a découvert la vérité et y demeure, il peut devenir l'envoyé du Christ pour éclairer ses frères et les délivrer des ténèbres : « *Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. Et pour eux je me consacre moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés dans la vérité* » (17, 18-19).

Puisque les chrétiens sont les envoyés du Christ, comme lui est l'envoyé du Père, il est normal que le Christ ne se désintéresse pas de leur mission, de leur travail apostolique, qui demeurent sa mission et son travail. Aussi affirme-t-il :

« Je ne prie pas pour eux seulement, mais pour ceux-là aussi qui, grâce à leur parole, croiront en moi. »

Pour le Christ, comme pour le Père, il n'existe aucune différence entre les disciples immédiats du Christ et les disciples des disciples. Car l'envoyé agit toujours par et pour celui qui l'envoie. Ainsi, le désir du Christ reste le même à l'égard de ses disciples et à l'égard des disciples de ses disciples. *« Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé »* (17, 21).

Cette unité entre les disciples est une unité de vie semblable à celle qui existe entre le Père et le Christ, unité de don d'amour dans la lumière. C'est pourquoi le Père demeure auprès du Fils et le Fils auprès du Père. Grâce à leur amour pour Jésus et pour le Père, les chrétiens doivent donc connaître entre eux une unité de don d'amour dans la lumière, semblable à la Leur. Etant le fruit le plus excellent, le plus divin de la mission du Christ, cette unité doit rendre témoignage dans le monde que le Christ est vraiment l'envoyé du Père.

Jésus insiste une troisième fois sur ce mystère d'unité dont doivent vivre ses disciples : *« Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient parfaitement un, et que le monde sache que tu m'as envoyé et que je les ai aimés comme tu m'as aimé »* (17, 22-23). Parce que Jésus donne sa gloire à ses disciples, la gloire même qu'il a reçue du Père, ses disciples doivent vivre de la même unité dont il vit avec le Père. Or, la gloire que Jésus a reçue du Père, c'est celle du Fils bien-aimé, qu'il donne à ses disciples, leur conférant ainsi cette dignité de fils.

Cette unité se réalise grâce à Jésus. C'est lui qui récapitule tout pour le Père, qui habite en chacun de ses disciples, demeurant en chacun d'eux. Et, par lui, c'est le Père qui se donne à chacun.

Non seulement cette unité doit rendre témoignage de la divinité du Christ comme envoyé du Père, mais aussi de la qualité de son amour pour chacun de ses disciples. Le Christ

les a aimés comme le Père l'a aimé, avec ce même amour paternel qui ne se réserve rien, ne garde rien pour lui, mais qui communique à son Fils tout ce qu'il possède. Si tout ce qui est au Père est au Fils, si le Père a mis en son Fils toutes ses complaisances, on doit affirmer que tout ce qui est au Christ est à ses disciples, que le Christ met en eux toutes ses complaisances. Voilà comment ils doivent être parfaitement Un! Voilà comment ils doivent vivre dans la présence aimante de Christ pour contempler sa gloire! « *Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi, pour qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde* » (17, 24).

Si cette unité des disciples du Christ entre eux s'impose d'une façon tellement capitale, elle ne peut cependant se réaliser que dans un amour mutuel dont elle est, du reste, le fruit le plus immédiat. Ainsi, ce que Jésus demande à son Père pour ses disciples, au-delà de l'unité, c'est l'amour, un amour qui vienne directement de la source, du Père, et qui s'empare de chacun de ses disciples : « *Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Je leur ai révélé ton nom et le leur révélerai pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux* » (17, 25-26). Si l'unité des disciples s'établit grâce au Christ — c'est lui qui demeure en chacun d'eux et, de ce fait, le Père qui demeure en lui demeure en chacun —, cependant c'est l'amour du Père pour son Fils, communiqué aux hommes, qui réalise en premier lieu et d'une manière ultime cette unité. Et pour que cet amour puisse prendre possession du cœur des hommes, il faut que le nom du Père leur soit révélé. Jésus est venu sur terre dans ce but.

Les exigences propres des disciples, le commandement nouveau.

Dans la perspective de l'Évangile de saint Jean, l'exigence première de la vie chrétienne est d'être une réponse à l'appel de Jésus.

Comme le Christ est Lumière du monde, venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité, le disciple est celui qui reçoit cette lumière de vérité pour devenir « *fil de lumière* ». Comme le Christ est Bon Pasteur, le disciple est celui qui suit le Bon Pasteur, connaissant sa voix. Comme le Christ est Roi, le disciple est celui qui accepte que son royaume ne soit pas de ce monde. Comme le Christ est le Cep de la vigne, le disciple est celui qui reconnaît qu'il représente un rameau ne pouvant porter du fruit qu'uni au tronc. Comme le Christ est venu pour faire miséricorde, le disciple reconnaît sa pauvreté, sa misère pour être sauvé par la miséricorde du Christ. Comme le Christ se donne comme « pain de vie », le disciple se nourrit de ce pain de vie. Comme le Christ donne sa Mère, le disciple la reçoit chez lui. Comme le Christ envoie l'Esprit-Saint, le Paraclet, le disciple est celui qui le reçoit. Enfin, comme le Christ est le Fils bien-aimé du Père, qui n'a qu'un seul désir : que ses disciples vivent de ce mystère de filiation, le disciple du Christ fait sien ce désir du cœur de Jésus.

A chacune des fonctions du Christ, à chacun de ses gestes correspond une attitude spéciale, caractéristique du disciple. Ces diverses attitudes sont ordonnées à l'union personnelle au Christ qui les finalise et les unifie; certaines affirmations de Jésus l'expriment avec beaucoup de force : « *Vous serez vraiment mes disciples si vous demeurez dans ma parole, vous connaîtrez alors la vérité, et la vérité vous fera libres* » (8, 31-32). Fruit de la vérité, cette liberté s'oppose à l'esclavage du péché. « *Tout homme qui commet le péché est esclave* » (8, 34). Esclave de ses passions, de sa mauvaise volonté, de Satan. Le péché enferme l'homme en lui-même, le reliant à celui qui veut le tyranniser : le démon. L'esclave ne peut demeurer dans la maison paternelle; le péché exclut de la maison de Dieu. Le fils, au contraire, y demeure. « *Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres* » (8, 35). La liberté, fruit de la vérité, est l'apanage des fils de Dieu. « *Si vous gardez mes commandements, vous demeurez en mon amour, comme j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure en son amour* » (15, 10). Loin de

s'opposer à l'obéissance, cette liberté, fruit de la vérité, permet de garder les commandements du Christ et de demeurer en son amour.

« *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. De même qu'envoyé par le Père qui est vivant je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi* » (6, 56-57). Recevoir la parole de Jésus purifie et libère, manger sa chair réalise l'unité de vie avec lui, à tel point que cette unité devient semblable à celle qui existe entre le Père et le Fils.

Recevoir la parole de Jésus, garder ses commandements, manger sa chair, voilà les trois grandes manières de demeurer dans sa lumière, dans son amour, en lui-même, d'être pleinement et totalement à lui, comme lui-même est totalement au Père! Par là se réalise une unité de vie avec le Christ, unité qui permet au chrétien de vivre les mystères de Jésus, d'y participer, d'agir avec lui et comme lui. On comprend alors toute la force de la parole du Christ à ses disciples : « *Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître; je vous appelle amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître* » (15, 15). Les amis ne le sont parfaitement que lorsqu'ils coopèrent à la même œuvre, quand les actions de l'un s'achèvent dans celles de l'autre. « *Celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres que je fais, il en fera même de plus grandes, parce que je vais au Père* » (14, 12), « *Qui demeure en moi comme moi en lui, porte beaucoup de fruits; car hors de moi, vous ne pouvez rien faire* » (15, 5). Demeurer dans le Christ en gardant sa parole, en se nourrissant de sa chair, permet de porter beaucoup de fruits. Le Christ veut que ses disciples portent des fruits et que leurs fruits demeurent (15, 16).

Cependant, si le chrétien porte les mêmes fruits que le Christ, il subira, de la part du monde, les mêmes attaques, les mêmes oppositions que le Christ : « *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien, mais parce que vous n'êtes pas du monde, puisque mon choix vous a tirés du monde, le*

monde vous hait » (15, 18-19). « *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont la vôtre* » (15, 20). « *On vous exclura des synagogues, l'heure vient même où qui vous tuera estimera rendre un culte à Dieu* » (16, 2). « *Dans le monde vous aurez à souffrir... mais gardez courage, j'ai vaincu le monde* » (16, 33).

Plus le chrétien s'unit au Christ, plus il vit de sa vie, de sa lumière, de son amour, plus on agit à son égard comme on a agi à l'égard du Christ lui-même. Or, Jésus est un signe en butte à la contradiction; il le dit nettement : « *C'est pour que voient ceux qui ne voient pas et pour que ceux qui voient deviennent aveugles* » (9, 31). Cause de salut pour ceux qui le reçoivent, occasion de chute pour les autres. « *Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché* » (15, 22, 24).

Subissant le même sort que son Maître, le chrétien est donc souvent, relativement au monde, comme « un rejeté »; ce qui explique la tentation de la tristesse, si le Christ lui-même n'est pas là, intimement présent. Le Christ relève bien ces effets divers causés par son départ; ses disciples seront dans la tristesse, tandis que le monde sera dans la joie. Ce qui est vrai de la passion du Christ est également vrai de la croix de tout chrétien. Tout échec engendre la tristesse. Si le chrétien est voué aux échecs, il est donc voué à la tristesse. Le Christ le sait, mais il ne veut pas que ses amis soient dans la tristesse; aussi précise-t-il : « *Votre tristesse se changera en joie. La femme sur le point d'enfanter s'attriste parce que son heure est venue, mais quand elle a enfanté elle oublie les douleurs... Vous aussi maintenant vous êtes tristes, mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira et votre joie, nul ne pourra vous la ravir* » (16, 20-22). Le chrétien attend le retour du Christ; il ne peut connaître sur la terre la joie plénière, car il ne peut jouir pleinement de la présence de celui qui est tout pour lui. Il se trouve dans l'état de la femme qui attend la naissance de son enfant. Nous retrouvons la même image que dans l'Apo-

calypse, mais elle exprime un aspect différent de la vie chrétienne. Cet état d'attente, un peu violent, engendre une certaine tristesse. Seule, la prière constante, efficace, faite au nom du Christ, peut maintenir au plus intime de l'âme chrétienne une plénitude de joie : « *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, et votre joie sera parfaite* » (15, 24).

Ce lien si personnel et si fort avec le Christ, loin de séparer le chrétien du mystère de Dieu, loin de le dispenser de l'adoration et de la prière, devient au contraire comme une exigence nouvelle, car il doit adorer et prier comme le Christ a adoré et prié le Père, avec la même intensité et la même continuité. Le chrétien doit adorer le Père « *en esprit et en vérité* », unissant son adoration à celle du Christ crucifié, se servant du corps du Christ comme du temple nouveau, où Dieu habite avec les hommes. Le cœur blessé du Christ n'est-il pas le véritable « *Saint des saints* » ? où est inscrite dans le feu de l'Esprit-Saint l'alliance nouvelle d'amour de prédilection de Dieu avec les hommes. Les disciples du Christ doivent croire en l'efficacité de leur prière, car elle se fonde sur l'amour. — Un ami ne peut rien refuser à son ami : « *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* » (15, 16; 14, 13; 16, 23). — La prière sacerdotale du Christ doit être la prière la plus intime de leur cœur, comme l'adoration de la croix doit être l'adoration la plus intime de leur vie.

La prière d'adoration et la prière de demande adressées au Père leur feront comprendre que le Père les aime (14, 23; 16, 27). Ce sera la grande source de leur « joie » et de leur « paix », que personne ne pourra leur enlever et que Jésus veut qu'ils aient en eux (14, 27; 15, 11).

Mais le mystère ne s'arrête pas là; le Christ veut encore que les relations personnelles si profondes qui l'unissent à chacun de ses disciples, à chacun de ses amis, se réalisent aussi entre les disciples. L'amour de prédilection qui unit Jésus à chacun de ceux qu'il a choisis doit surabonder, être à l'origine d'un amour de prédilection entre eux. Ce que

Jésus a réalisé à la croix entre Marie et Jean doit être comme le modèle de tous les liens devant unir les disciples entre eux. Tel est bien le sens profond du commandement nouveau : « *Aimez-vous les uns les autres.* » « *Où, comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres.* » « *A ceci tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à cet amour que vous aurez les uns pour les autres* » (13, 34-35; 15, 12, 17). Ceci exprime avec force et netteté le lien particulier qui doit unir les disciples du Christ entre eux. Comme il les a aimés, ils doivent s'aimer les uns les autres. Or, le Christ les a aimés d'un amour de prédilection, de miséricorde, d'un amour totalement désintéressé, donnant son propre corps en nourriture, offrant sa vie terrestre pour leur salut, communiquant le secret de son cœur, la vie de sa vie, le souffle de son souffle, son Esprit... Il leur a donné tout ce qu'il pouvait leur donner. C'est pourquoi ils doivent se choisir librement, se supporter avec miséricorde, se pardonner mutuellement, se servir les uns les autres, coopérer à la même œuvre, au rayonnement de l'amour de Dieu. Comme le Christ les connaît, ils doivent se connaître. Comme le Christ préféra leur salut à sa propre vie terrestre, ils doivent préférer le salut de leurs frères à leur propre vie terrestre.

Ces liens doivent être réciproques, mutuels, dans le Christ et à partir du Christ. Car chacun doit aimer son frère comme le Christ l'aime. Ainsi, à partir du Christ et dans l'amour du Christ, tous les disciples du Christ doivent s'aimer mutuellement, se connaître, se choisir, se sauver.

Il ne peut exister de liens plus forts, puisque le Christ s'unit à chacun de ses disciples selon un amour de qualité unique. Pour comprendre et pour vivre de tels liens, il faut toujours revenir à la Personne du Christ, au don de son Esprit, il faut toujours essayer de mieux pénétrer la manière dont le Christ nous a révélé son amour : ses gestes, son enseignement, le grand geste et le grand enseignement de la Croix surtout.

Cet amour surnaturel, étant très réaliste, s'exprime et se traduit dans toute une vie commune, dont la structure ne s'établit plus sur la justice, mais sur la miséricorde. La

communauté des chrétiens est une communauté qui ne supprime pas les autres sociétés humaines, mais qui les anime toutes d'un esprit nouveau, de l'Esprit du Christ, de miséricorde et de charité fraternelle. Par là, la communauté chrétienne témoigne de son attachement fidèle au Christ et rend présent au monde le mystère du Christ, le mystère de son amour miséricordieux.

Cette communauté des disciples du Christ, fondée sur la miséricorde, doit évidemment s'épanouir dans une adoration et une prière communes, puisque chaque chrétien doit aimer son frère comme Jésus l'aime. Jésus nous aime à tel point qu'il nous communique son adoration en esprit et en vérité et sa prière, sa grande prière sacerdotale. Par le fait même, chaque chrétien doit communiquer à ses frères son adoration en esprit et en vérité, et sa prière unie à celle du Christ. L'exercice de la charité fraternelle et de la miséricorde est inséparable de celui de l'adoration et de la prière. Car cette communauté d'amour, de miséricorde, demeure essentiellement une communauté religieuse. Cet amour mutuel, cette adoration, les disciples du Christ doivent les vivre dans la lutte. Le monde ne les aime pas, car, bien qu'il soit vaincu à la Croix, le prince du monde demeure actif et influent aussi longtemps que Dieu le permettra.

Si le monde hait les chrétiens et la communauté chrétienne, si le monde les rejette comme il a rejeté le Christ, quelle attitude le chrétien doit-il prendre à l'égard du monde ? Doit-il le considérer comme l'ennemi à haïr parce qu'il les hait : œil pour œil, dent pour dent ? Doit-il fuir le monde pour mener au désert sa vie de fils de Dieu, sa vie d'adoration et d'amour ?

Puisque le chrétien n'a pas d'autres mœurs que celles du Christ, puisque l'œuvre du Christ devient sienne, il faut, pour répondre à ces questions, regarder l'attitude du Christ à l'égard du monde. Or, cette attitude paraît complexe. Car le monde est une réalité complexe qui implique de grandes diversités. Le monde peut être celui des ténèbres qui ont refusé la lumière, de ceux qui, par orgueil, ne veulent pas suivre le Christ; le monde peut être la communauté poli-

tique terrestre organisée pour l'acquisition des biens temporels; il peut être celui des pécheurs qui ont péché par faiblesse ou ignorance... A l'égard de la femme adultère, Jésus se montre miséricordieux et il pardonne. A l'égard de César, le Christ affirme qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. A l'égard de Pilate qui, par lâcheté, livre l'innocent, craignant de perdre ses fonctions, Jésus a pitié et tâche de l'éclairer, de l'aider, mais en vain. A l'égard des pharisiens, des scribes pleins d'orgueil, Jésus dit ouvertement et nettement leurs fautes : « *Comment pourriez-vous croire, vous tirez les uns des autres votre gloire, et de la gloire qui vient du seul Dieu vous n'avez nul souci* » (5, 44). Ne chercher que la gloire humaine, ne se soucier que de l'opinion des hommes, c'est fermer son cœur et son intelligence à Dieu!

En présence des murmures des Juifs qui n'acceptent pas son affirmation : « *Je suis le pain de vie* », Jésus ordonne : « *Ne murmurez pas entre vous* » (6, 43). Ce n'est ni en raisonnant, ni en discutant, qu'on peut croire aux paroles de Jésus, mais en regardant plus haut : « *Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire...* » (6, 44). « *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit...* » (6, 63).

En face du scandale suscité par la guérison de l'infirmes le jour du sabbat, Jésus commande : « *Cessez de juger sur l'apparence, jugez avec équité* » (7, 24).

Devant les objections des pharisiens, Jésus leur dit à nouveau le mal dont ils souffrent et qui les rend aveugles : « *Vous, vous jugez selon la chair; moi, je ne juge personne; ou s'il m'arrive de juger mon jugement est valable, parce que je ne suis pas seul...* » (7, 15-16).

Devant leur incrédulité persistante, Jésus avertit : « *Vous mourrez dans votre péché; où je vais, vous ne pouvez venir...* » (8, 21). C'est bien l'inverse du fidèle qui suit l'Agneau partout où il va... L'orgueil de l'intelligence empêche de suivre le Christ et replie l'homme sur lui-même... Jésus précise : « *Vous, vous êtes d'en-bas; moi, je suis d'en-haut. Vous, vous êtes de ce monde; moi, je ne suis pas de ce monde* » (8, 23).

Par leur incrédulité, ils veulent vraiment « tuer » le Christ en leur cœur. Notre-Seigneur le dit clairement en s'adressant à eux : « *Vous, vous voulez me tuer, parce que ma parole n'entre pas en vous* » (8, 37).

Par cette incrédulité encore, par cette volonté de ne pas recevoir la parole du Christ, ils font en réalité partie du lignage du serpent : « *Vous avez pour père le diable et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Dès l'origine, ce fut un homicide... il n'y a pas de vérité en lui : quand il dit ses mensonges, il les tire de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge* » (8, 44). Ici, Jésus dévoile la trace du démon dans le cœur de ces Juifs qui opposent l'autorité de Moïse à celle de Jésus, leur appartenance à Abraham à celle de Jésus. L'origine de cette fausse opposition, de cette fausse dialectique est démoniaque, c'est le mensonge. Tout mensonge relève de l'orgueil de l'esprit qui refuse la lumière et empêche de la recevoir. C'est pourquoi, aux pharisiens qui continuent de s'opposer à son enseignement, interprétant tous ses gestes comme ceux d'un possédé des démons, et qui lui demandent ironiquement, orgueilleusement : « *Sommes-nous des aveugles nous aussi ?* » Jésus affirme : « *Si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché ; mais vous dites : nous voyons ! Votre péché demeure* » (9, 40). Cette fausse certitude orgueilleuse de celui qui prétend *voir* en s'opposant aux paroles du Christ, représente l'obstacle majeur à la foi et maintient dans le monde l'influence actuelle du démon. C'est à l'égard de ce monde-là que Jésus dit : « *Je ne prie pas pour le monde* » (17, 9). Cependant, étant venu dans le monde non pour condamner, mais pour sauver, il ne les accusera pas auprès du Père (5, 45). La volonté de Celui qui l'a envoyé est précisément qu'il ne perde aucun de ceux qui lui ont été donnés, mais de les ressusciter au dernier jour (6, 31).

L'orgueilleux se juge lui-même. Il se juge en refusant la lumière, en préférant les ténèbres, en préférant son propre jugement, en préférant ce qu'il voit, ce qu'il croit voir, à la lumière de Dieu. Le seul obstacle à la miséricorde, c'est l'orgueil de l'intelligence et du cœur, l'orgueil de celui qui

n'avoue pas sa pauvreté et s'enferme dans ses fausses richesses.

Si l'attitude du Christ à l'égard du monde est à la fois si miséricordieuse et si vraie, sans aucune dureté à l'égard des pécheurs, sans aucune complicité à l'égard du mensonge, celle du chrétien doit l'imiter. L'Esprit seul (étant envoyé dans le monde pour cela) et la prière du Christ qui l'accompagne peuvent lui apprendre ce discernement.

*
**

Il est facile de comprendre l'extraordinaire richesse de l'Évangile de saint Jean, — d'où provient la difficulté d'en exprimer la structure intime —, sur ce mystère des rapports personnels du Christ avec ses disciples et sur les rapports personnels des disciples entre eux. La vision dominante, qui ne cesse de réapparaître, montre d'une part que le Christ est avant tout envoyé par le Père — par le fait même, il est celui qui relie ses disciples au Père —, et d'autre part que, le Christ étant l'envoyé du Père, le chrétien est lui-même l'envoyé du Christ auprès de ses frères.

Saint Jean, en effet, ne cesse de nous montrer que Jésus se révèle comme l'Envoyé du Père : « *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé* » (7, 16; 14, 10). « *Les œuvres mêmes que je fais me rendent témoignage que le Père m'a envoyé* » (5, 36; 17, 25). « *Qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé* » (5, 23). « *Ce n'est pas ma volonté que je cherche, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* » (5, 30). « *Sa parole n'habite pas en vous, puisque vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé* » (5, 38). « *Car je suis descendu du ciel pour faire non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* » (6, 38). « *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre* » (4, 34). « *Oui, c'est la volonté de mon Père, que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle et que je le ressuscite au dernier jour* » (6, 40). « *Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire* » (6, 44). « *Je ne suis pas venu de moi-même, mais il m'envoie* »

vraiment, celui qui m'a envoyé; vous ne le connaissez pas. Moi je le connais parce que je viens d'après de lui qui m'a envoyé » (7, 28-29). « Je ne suis avec vous que pour peu de temps, puis je m'en vais vers celui qui m'a envoyé » (7, 33). « S'il m'arrive de juger, mon jugement est vrai, parce que je ne suis pas seul, il y a moi et celui qui m'a envoyé » (8, 16). « Pour moi témoigne aussi le Père qui m'a envoyé » (8, 18). « Celui qui m'a envoyé est vrai et ce que j'ai entendu de lui, je le dis au monde » (8, 26). « Celui qui m'a envoyé est avec moi, il ne m'a pas laissé seul » (8, 20). « C'est de Dieu que je suis issu et que je viens. Je ne suis pas venu de moi-même. C'est lui qui m'a envoyé » (8, 42). « Tant qu'il fait jour, il me faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé » (9, 4). « Or, à celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde... » (10, 36). « Père, je te rends grâce de m'avoir exaucé. Je savais que tu m'exauces toujours, mais c'est pour tous ces hommes qui m'entourent que je parle, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé » (11, 42). « Qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en celui qui m'a envoyé... et qui me voit, voit celui qui m'a envoyé » (12, 44-45). « Car je n'ai pas parlé de moi-même, mais le Père qui m'a envoyé m'a lui-même prescrit ce que je devrais dire et faire entendre » (12, 49). « Ma parole n'est pas mienne; c'est la parole de celui qui m'a envoyé » (14, 24; 17, 8; 17, 21, 23, 25).

En affirmant qu'il est l'envoyé du Père, Jésus veut nous faire comprendre combien il aime le Père, combien il agit comme le Père lui a ordonné d'agir (14, 30). Plus profondément, il veut nous révéler qu'il vient du Père, sorti du Père, que le Père vit en lui et lui-même dans le Père. Car il est envoyé comme le Fils bien-aimé, en qui le Père a mis toutes ses complaisances. On comprend par là combien toutes les fonctions du Christ à l'égard des hommes : « lumière du monde », « pain de vie », « Agneau de Dieu », « bon Pasteur », « porte de la bergerie », « voie, vérité, vie », « roi », « maître », considérées en elles-mêmes, et non à travers et dans le mystère de l'envoyé du Père, perdraient toute leur véritable signification. La foi ne peut s'arrêter

à ces fonctions, Jésus le dit assez nettement : « *Qui croit en moi, ce n'est pas en moi qu'il croit, mais en celui qui m'a envoyé.* »

De même, ce qui caractérise d'une manière ultime le chrétien, c'est d'être l'envoyé du Christ : « *Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde* » (17, 18). « *De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra lui aussi par moi...* » (6, 57). « *Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour* » (15, 9-10).

En affirmant que ses disciples sont ses envoyés, le Christ veut nous faire comprendre combien il les aime, combien est grande sa confiance en eux, combien ils doivent tout recevoir de lui, comme lui reçoit tout du Père; comme lui est le Fils bien-aimé, les disciples sont ses fils bien-aimés en qui il a mis ses complaisances.

Tout le mystère de la communauté chrétienne est alors contemplé dans la lumière même de la Très Sainte Trinité. Ceci est très net dans la prière sacerdotale du Christ, ainsi que nous l'avons déjà noté : « *Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous... Pour qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient parfaitement un, et que le monde sache que tu m'as envoyé et que je les ai aimés comme tu m'as aimé* » (17, 21-23). Il ne s'agit plus de considérer les diverses relations des disciples avec le Christ roi, prophète, prêtre, il s'agit de considérer, au-delà de ces fonctions, cette présence intime, cette cohabitation du Christ en chacun de ses disciples, et de chacun dans le Christ et le Père. Le mystère de la communauté chrétienne ne peut alors se contempler que dans le rayonnement de la Très Sainte Trinité : mystère de relations personnelles, mystère d'unité. Ce qui, dans le mystère de la Très Sainte Trinité, se réalise dans la profondeur de l'être, — il y a unité d'être, de nature en Dieu et la distinction des

personnes se prend de l'origine, — se réalise, dans le mystère de la communauté chrétienne, au niveau de la vie surnaturelle : il y a unité de vie entre les disciples du Christ et le Christ, il y a distinction de personnes, de réalités existentielles.

Cette ultime révélation sur le mystère du Christ et du Corps mystique ne supprime rien de l'enseignement de saint Paul, des Synoptiques, de l'Épître aux Hébreux et de l'Apocalypse, mais confère à tout cet enseignement une valeur nouvelle, un approfondissement merveilleux. Comme envoyé du Père, le Christ apparaît tout relatif au Père, lumière de lumière, amour d'amour; de même la communauté chrétienne, comme l'œuvre propre de l'envoyé, apparaît comme toute relative à l'Envoyé et au Père, toute illuminée de sa lumière, toute enveloppée de son amour, toute consacrée en vérité.

Tout l'enseignement de l'Apôtre sur la communauté chrétienne apparaît bien marqué par l'influence de sa grâce initiale de conversion, sous la lumière de celui qui, le terrassant, lui demande avec une bonté infinie : « *Pourquoi me persécutes-tu ?* » Tout l'enseignement du disciple bien-aimé sur le mystère du Christ et de l'Église manifeste en la précisant l'empreinte du premier regard de Jésus, l'Agneau de Dieu que Jean-Baptiste lui présente; son enseignement garde le témoignage de cette invitation et de cet accueil si merveilleux de Jésus : « *Venez et voyez; et il demeura auprès de lui ce jour-là...* » N'est-il pas également sous l'influence du dernier regard de Jésus, l'Agneau crucifié qui, sans l'interroger, lui donne l'ordre de prendre Marie « chez lui » comme Mère : « *Voilà ta Mère* » ? Enfin, ne reste-t-il pas sous l'influence de la vision de Patmos : l'« *Agneau comme immolé* » apparaissant dans la gloire auprès du Père ? Ces trois regards contemplatifs sur le mystère de l'Agneau de Dieu pénètrent tout l'enseignement de saint Jean et lui ont fait comprendre la lumière, l'amour, l'autorité royale de l'Envoyé du Père, l'Agneau qui illumine les ténèbres, l'Agneau qui purifie les iniquités du monde, l'Agneau qui pacifie et unifie.

CHAPITRE IV

LE CHRÉTIEN DU XX^e SIÈCLE FACE AUX FAUSSES MYSTIQUES COMMUNAUTAIRES

Après avoir essayé de préciser les grandes lignes de la Révélation sur cette réalité si mystérieuse de la communauté chrétienne telle que saint Paul, l'auteur de l'Épître aux Hébreux et saint Jean nous la présentent, il faudrait regarder la manière dont les Actes des Apôtres nous décrivent la première réalisation de cette communauté chrétienne :

« Les premiers baptisés au nom du Christ Jésus se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières... La crainte s'emparait de tous les esprits... Tous les croyants ensemble mettaient tout en commun; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et en partageaient le prix entre tous selon les besoins de chacun... Jour après jour, d'un seul cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple et rompaient le pain dans leurs maisons, prenant leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. Ils louaient Dieu et avaient la faveur de tout le peuple... Chaque jour, le Seigneur adjoignait à la communauté ceux qui seraient sauvés... » (2, 42-46).

« La multitude des croyants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait sien ce qui lui appartenait, mais entre eux tout était commun... » (4, 32). « Aussi, parmi eux, nul n'était dans le besoin, car tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de la vente et le déposaient aux pieds des apôtres. On distribuait à chacun suivant son besoin » (4, 34-35).

C'est toujours merveilleux de voir l'efficacité prodigieuse de ce levain évangélique qui, pénétrant progressivement dans une communauté religieuse déjà existante, suscite de nouvelles exigences incomparables, réalisant avec elle une certaine rupture et organisant presque spontanément une nouvelle communauté : celle des chrétiens.

En s'émerveillant de cette aurore admirable de la communauté chrétienne, on peut souvent être tenté de chercher à la recréer, la faire revivre, oubliant qu'elle était l'œuvre de l'Esprit du Christ et non celle des hommes. On oublie que l'Esprit-Saint ne refait jamais deux fois la même œuvre. Si les hommes cherchent toujours à copier et à imiter, consciemment ou inconsciemment¹, c'est que chacun d'eux ne vit que partiellement la vie humaine. Mais l'Esprit-Saint, vivant la plénitude de l'amour, n'imité, ne copie jamais ce qui a déjà été réalisé. Cela n'empêche pas que souvent dans l'Eglise certains saints se soient comme inspirés de la ferveur évangélique de cette première communauté pour susciter un nouvel élan de communauté chrétienne. On peut, en effet, relever dans les Actes quatre notes de cette première communauté, notes vraiment caractéristiques de la ferveur de toute communauté chrétienne :

- a) être assidu à l'enseignement des apôtres,
- b) être fidèle à la communion fraternelle,
- c) à la fraction du pain,
- d) aux prières,

ce qui, de fait, exige une véritable et totale pauvreté, gardienne de cette communion fraternelle. Les richesses et les possessions risquent toujours de diviser et de maintenir des barrières.

De fait, ces quatre notes peuvent se trouver réalisées de manière très différente; elles ne font, du reste, que traduire

1. Il semble même que, dans la mesure où ils refusent de copier et d'imiter, ils le font d'une manière d'autant plus matérielle et grossière qu'elle est inconsciente; c'est particulièrement visible dans l'activité artistique et philosophique; les autodidactes, ceux qui refusent tout Maître, ne sont-ils pas comme des bâtards? Ils n'arrivent jamais à s'élever très haut, ne se libérant jamais d'eux-mêmes.

les exigences de la foi, de l'espérance et de la charité chrétiennes dans leurs aspects essentiels. La foi demande un enseignement, elle a besoin, pour croître, de la prédication; la charité demande à s'épanouir, d'une part dans l'amour de Dieu par la prière et l'adoration du Christ — l'Eucharistie —, d'autre part dans l'amour du prochain qui, pour se réaliser pleinement, commande la vie commune; l'espérance, pour ne pas se matérialiser, réclame la pauvreté qui lui permet de s'épanouir dans une très grande pureté.

Les Actes des Apôtres nous décrivent donc la pureté initiale de la vie commune chrétienne, nous en indiquant, avec leur fondement, les quatre éléments essentiels. Mais il faut éviter d'imiter matériellement la façon dont elle s'est réalisée; ce ne serait plus faire œuvre chrétienne, mais une espèce de folklore chrétien peut-être très émouvant, très touchant. Nous devons prendre conscience que l'Esprit exige autre chose des chrétiens d'aujourd'hui. L'époque où nous vivons réclame que les chrétiens le soient plus que jamais. Dans les circonstances actuelles du monde, il y a un appel unique que, en tant que chrétiens, envoyés du Christ, nous devons ressentir profondément pour y répondre avec le plus de lucidité et de générosité possibles, dans une foi, une espérance et une charité très vivantes.

C'est alors que la question posée au début de cette étude reprend toute son urgence : pour répondre à cet appel pressant du monde actuel, faut-il « baptiser » ces mystiques communautaires et s'en servir ? Se faire marxiste pour sauver les marxistes, adopter pleinement la théorie de l'évolutionnisme et de la phénoménologie pour réaliser un nouveau type d'évolutionnisme et de phénoménologie, l'évolutionnisme chrétien, la phénoménologie chrétienne ?

Tout devant coopérer au royaume de Dieu, même les agissements les plus souterrains de la Bête et du Dragon, il paraît bien évident qu'il faut s'en servir; mais comment ? Comme d'un instrument, neutre en soi et indifférent, ou comme d'un allié ?

Pour éviter toute confusion, notons bien que nous envisagerons d'abord les théories et l'esprit qui animent ces mys-

tiques communautaires; ensuite nous parlerons des hommes eux-mêmes qui, y adhérant de toute la conviction de leur intelligence et de leur cœur, s'y engagent. Une telle distinction n'apparaît pas fallacieuse, étant, de fait, nécessaire et correspondant à une réalité vécue. Car, si concrète et si efficace qu'elle se veuille, la *praxis* marxiste ne peut cependant empêcher que l'homme marxiste continue d'être un homme qui naît, mange, sent, souffre, aime et meurt. Si, pour le marxiste, une telle distinction ne peut être admise, la *praxis* devant progressivement modifier tout l'homme, elle s'impose pour le chrétien².

A la première question : faut-il se servir de ces théories marxistes, évolutionnistes-positivistes et phénoménologistes comme d'alliées, la réponse semble assez simple pour le chrétien. Si, du moins, on les considère dans leur esprit propre et leur absolu, cela est absolument impossible parce que, comme nous l'avons vu, ces théories impliquent un rejet explicite du mystère de Dieu, du Créateur. Certes, elles peuvent accepter le Christ comme un homme parfait, un prophète, un libérateur des hommes, une victime des tyrans, — des hommes en place assis dans la chaire de Moïse —, mais non comme l'Envoyé du Père, l'Envoyé de Dieu. Elles ne peuvent accepter qu'il soit lui-même Dieu. Autrement dit elles peuvent, à leur manière, saisir les diverses fonctions du Christ, mais non son mystère de Fils de Dieu. Voilà pourquoi le chrétien ne peut considérer ces théories communautaires comme des alliées au sens fort, puisqu'elles ne coopèrent pas à l'activité essentielle du chrétien qui est d'adorer Dieu en esprit et en vérité!

Doivent-elles être considérées comme des ennemis, des « antithèses » du Corps mystique du Christ, comme l'œuvre propre du Dragon, faisant partie du mystère de la Bête ?

Dans la mesure où ces théories philosophiques communautaires ne sont pas de simples techniques, mais impli-

2. Notons que reconnaître cette modification progressive de tout l'homme par la *praxis*, c'est déjà admettre une certaine distinction entre la *praxis* et l'homme!

quent une véritable conception de l'homme et de la communauté humaine, le chrétien ne peut les considérer que comme des antithèses démoniaques du Corps mystique du Christ. Car la conception de l'homme impliquée dans ces théories est une conception de l'homme ordonné exclusivement vers l'homme et vers l'univers. Prétendre qu'il y a dans l'homme une capacité radicale qui l'oriente vers Dieu est dans ces perspectives une conception illusoire et mythique, qui n'a de sens que pour l'état d'enfance de l'humanité. Si l'on veut progresser cet état doit être dépassé. Par le fait même, la vie de foi, d'espérance et de charité chrétiennes est illusoire, elle aussi, et ne peut appartenir qu'aux rêves de l'enfant!

Alors que la mission propre du Christ est de nous révéler l'amour de Dieu-Père pour nous, notre lien d'appartenance filiale à Dieu si, librement, nous l'acceptons, ces théories philosophiques ne prétendent-elles pas nous prouver l'autonomie foncière de l'homme — n'est-il pas son propre maître, totalement libre et responsable de sa vie ? —, autonomie qui, du reste, ne pourra s'acquérir qu'avec le concours des autres hommes! L'homme est fait pour l'homme. Alors que le Christ demande aux hommes d'adorer Dieu en esprit et en vérité, ces théories philosophiques, elles, demandent aux hommes de ne plus se vouer, se consacrer qu'à l'homme, d'aimer l'homme pour l'homme, de se sauver les uns par les autres.

Ces théories prétendent qu'elles doivent permettre à l'homme de connaître avec ses semblables une union toute nouvelle. L'humanité, décuplant ses forces vitales les plus authentiques, les plus profondes, pourra enfin découvrir sa véritable unité, cachée jusqu'ici à cause de cette fausse dépendance à l'égard d'un créateur hypothétique qui la maintenait sous tutelle. La théorie marxiste prétend réaliser entre les hommes cette parfaite unité dans la *praxis* elle-même : le travail seul peut établir l'unité parmi les hommes; tout ce qui n'est pas le travail, ou directement relié à lui, est un facteur de division entre les hommes. Pour le positiviste-évolutionniste, l'unité des hommes se conçoit tout différemment : c'est le facteur biologique qui

fait l'unité. L'unité de race est le seul facteur efficace, et on aboutit à l'unité parmi les hommes dans la mesure où l'on respecte ce facteur. Pour le phénoménologue, l'unité des hommes se réalise dans la conscience radicale de l'intersubjectivité; tous les facteurs de division et d'opposition se situent au niveau de la conscience psychologique, si dépendante de nos passions. Il est curieux de noter que les trois types d'union dont saint Paul s'était servi pour parler de la communauté chrétienne — l'union biologique du corps vivant, l'union affective des époux, l'union artistique du temple — se retrouvent ici; cependant, au lieu de servir d'analogies pour expliciter le mystère de l'union des chrétiens avec le Christ et des chrétiens entre eux, ils sont considérés pour eux-mêmes comme des absolus, nous permettant de comprendre l'unité idéale entre les hommes. Ceci est normal puisque, de fait, ce sont les trois types irréductibles d'union que nous pouvons expérimenter. Il est donc très compréhensible de s'en servir pour tenter d'expliquer la nature propre de la communauté humaine qui est quelque chose de complexe. Mais ce qui paraît spécial, au sujet de ces théories philosophiques, c'est qu'elles se servent de ces types d'union d'une manière exclusive : la communauté humaine est conçue uniquement sur le type de l'unité biologique, ou sur celui de l'œuvre d'art, ou sur celui de l'union affective, considérés chacun comme l'unique absolu. Dieu rejeté, l'absolu ne peut plus exister que dans la communauté humaine; en ce sens on peut dire : ces théories philosophiques impliquent une mystique communautaire.

Nous comprenons facilement maintenant comment, pour le chrétien, ces théories philosophiques de la communauté humaine prise comme l'unique absolu, apparaissent vraiment comme des laïcisations, des caricatures des trois grandes comparaisons employées par saint Paul pour manifester le mystère de la communauté chrétienne.

Considérer le travail comme une grande force de salut de l'humanité qui se sauve par elle-même revient à attribuer au travail de l'homme une vertu, une efficacité qui n'appartient en réalité qu'au travail de l'homme uni au grand

travail du Christ crucifié. L'homme, en effet, uni au Christ se sauve par le Christ. Et comme le Christ et par lui, le chrétien est un sauveur. Laïciser cette vérité si foncière de l'Évangile, c'est prétendre que l'homme peut se sauver par son propre travail, celui-ci ayant par lui-même une efficacité salvatrice et libératrice à l'égard des hommes. On n'affirme plus que le rameau ne porte des fruits qu'uni au cep, mais au contraire on proclame qu'il porte par lui-même du fruit. On rejette l'affirmation du Christ « *sans moi vous ne pouvez rien faire* » pour affirmer que l'homme peut tout par lui-même. Aucune limite dans le progrès de ses acquisitions, dans l'efficacité de son travail ! L'humanité des travailleurs s'est substituée de fait au Christ crucifié : elle devient la source unique de salut.

Considérer le devenir biologique et la science positiviste comme l'explication ultime et dernière de l'homme, c'est bien attribuer à la connaissance de l'homme ce qui n'est vrai que de la communion du chrétien et du Christ. Connaître le Christ, c'est connaître Dieu et « l'univers dans ce qu'il a de plus excellent ». « *En lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science.* » La connaissance du chrétien implique celle du Christ — on ne peut connaître les membres sans connaître la tête —, c'est pourquoi la connaissance du chrétien implique celle de Dieu et celle de l'univers. Laïciser cette vérité consiste à prétendre que connaître l'homme équivaut à connaître l'ultime fruit de l'évolution biologique et donc, par là, tout connaître. On dépiste immédiatement toutes les confusions cachées dans cette affirmation : connaître l'homme, c'est l'ultime connaissance. Ceci ne peut être vrai que du Christ et du chrétien uni à lui et vivant de sa vie. (Ce n'est déjà plus vrai de la connaissance philosophique de l'homme ; celle-ci conduit à la connaissance métaphysique de Dieu qui peut seul être l'ultime connaissance philosophique.) Et cela s'avère totalement faux quand il s'agit d'une connaissance scientifique expérimentale de l'homme ; car, dans celle-ci, on n'atteint plus dans l'homme que l'animal supérieur, terme de l'évolution biologique.

En considérant l'inter-subjectivité comme noyau fondamental de la réflexion philosophique, on attribue à la réflexion de l'homme ce qui n'est parfaitement vrai que dans le mystère de Dieu, de la Très Sainte Trinité et qui, d'une certaine manière, demeure dans le mystère du Corps mystique. Le mystère de la compénétration (circumcession) des trois Personnes divines est une « inter-subjectivité » parfaite, lumineuse. La distinction des Personnes demeure dans la relativité personnelle totale de l'une relativement à l'autre; aucune des trois ne peut se séparer de l'autre. La contemplation et l'amour de l'une implique la contemplation et l'amour des deux autres... Et comme le mystère de l'unité des trois Personnes divines est le modèle de l'unité de vie qui se réalise dans le Corps mystique, entre les disciples du Christ, on comprend comment, au cœur même de la vie du chrétien, on retrouve un mystère semblable. Comme membre du Christ, le chrétien ne peut se séparer des autres membres; il est intimement lié et tout relatif à la vie des autres membres. Sa vie de foi implique la tradition et celle-ci ne peut se séparer de la vie de la communauté chrétienne. Son amour du Christ ne peut se séparer de l'amour mutuel qui l'unit à ses frères, à tous les hommes. On peut dire qu'il existe, au cœur même de la communauté chrétienne, un certain mystère d'inter-subjectivité, tout en comprenant bien que ce mystère ne supprime pas la relation personnelle de chaque chrétien au Christ, comme étant personnellement choisi par lui. On saisit comment ce qui est impliqué dans l'exercice de la foi et de la charité est attribué de fait, dans cette position philosophique, à la connaissance humaine, à la réflexion philosophique elle-même. Là encore on laïcise d'une certaine façon un aspect du mystère chrétien-trinitaire.

Le chrétien doit considérer ces théories philosophiques non seulement comme des caricatures du mystère du Corps mystique, mais aussi comme des œuvres sataniques, celles du dragon. Ces théories philosophiques ne font-elles pas partie des « têtes » de la Bête puisque, de fait, ces pseudo-mystiques communautaires jugent comme illusoire toute

relation personnelle de l'homme avec son Dieu créateur! Par le fait même, le chrétien ne peut prétendre les assumer et s'en servir directement. Il ne peut prétendre faire un « marxisme-chrétien », un « évolutionnisme-positiviste-chrétien »... si, du moins, il garde à ces mots leur sens propre. Mais il peut pourtant s'en servir indirectement, de diverses façons. Toute caricature, même démoniaque, doit nous servir à mieux saisir la transcendance du mystère. Ces mystiques communautaires mettent fortement en relief tel ou tel aspect de la communauté humaine dont on ne se souciait plus et qu'on avait laissé dans l'ombre. N'oublions pas que la philosophie idéaliste a conduit nécessairement à une certaine exaltation de l'individu et de la personne, au mépris du communautaire. On ne peut nier que la philosophie idéaliste ait eu une influence sur la pensée théologique et sur une certaine orientation et organisation de la vie chrétienne. Les théories philosophiques de la communauté, en réaction contre l'idéalisme, veulent revenir à un certain réalisme en montrant l'importance de la communauté humaine. L'homme dépend de son milieu de travail, du milieu biologique dans lequel il vit, de son milieu de pensée, de réflexion. On redécouvre par là l'importance du travail humain, du devenir biologique, de l'influence de l'ami dans la connaissance affective, amicale. Tout à la joie de cette découverte, on ne voit plus que cela. Le travail devient l'unique valeur; le devenir biologique doit tout expliquer; l'inter-subjectivité subsiste au fond de toutes nos connaissances!

Il faut admettre que la réaction contre l'idéalisme s'avérait saine et nécessaire, mais on peut dire que cette réaction n'a pas été assez vraie, car elle est demeurée dans une certaine opposition de contrariété à l'égard de l'idéalisme, en ce sens qu'elle a admis ses principes fondamentaux sans les critiquer. On sait que les contraires demeurent dans le même genre! Au lieu de redécouvrir la réalité de la communauté humaine selon toute sa complexité on a voulu l'établir en opposition à l'absolu de la personne humaine, de la conscience de soi; on en a fait alors un autre absolu. Il

serait intéressant de préciser ce qui reste d'idéalisme dans le marxisme, dans l'évolutionnisme-positivisme, dans la phénoménologie! Malgré cela, ces réactions ont mis en pleine lumière, certes en les déformant, à force de vouloir les mettre en lumière, trois grands aspects incontestables de la communauté humaine.

On ne peut nier que ces réactions philosophiques ont déjà quelque influence sur la théologie et la vie chrétienne. Influence saine dans la mesure où l'idéalisme avait contaminé la réflexion de certains théologiens et la façon de vivre de certains chrétiens. Il faut éviter cependant que cette influence soit excessive, car ces théories philosophiques demeurent trop limitées, trop liées encore à l'idéalisme pour être immédiatement utilisables. Le théologien qui tenterait de les assumer, de s'en servir directement aboutirait à des impasses. La foi est une connaissance trop réaliste pour pouvoir se servir, sans se dégrader, d'une philosophie idéaliste. Mais surtout ces théories philosophiques sont toutes des formes d'humanisme, ordonnées exclusivement à l'homme, et incapables d'être ordonnées à Dieu. Or, la foi fait adhérer au mystère de Dieu et considère tout dans la lumière de Dieu. Il y a donc une incompatibilité radicale entre ces théories philosophiques et les exigences propres d'une pensée théologique.

Des remarques analogues s'imposeraient à propos de l'influence de ces théories philosophiques sur le mode de vie des chrétiens d'aujourd'hui. Ne rejetons pas une certaine forme d'humanisme, celle qui fleurissait au siècle dernier, pour tomber, plus lourdement encore, dans une autre forme d'humanisme!

Servons-nous plutôt de ces théories philosophiques communautaires contre l'idéalisme comme d'une occasion providentielle, pour nous réveiller de certaine torpeur et reprendre conscience, à l'intérieur de la foi, du réalisme étonnant, merveilleux du Corps mystique³!

3. Nous ne voulons pas chercher ici les raisons historiques qui peu-

En face de l'exaltation du travail qui prétend édifier l'humanité de demain, lui permettant d'acquérir toute sa taille humaine, le chrétien doit chercher à comprendre mieux la manière dont l'Esprit-Saint édifie le temple de Dieu en nous et autour de nous en réclamant notre coopération. Pour chaque chrétien, cette parole du Christ demeure vraie : « *Mon Père travaille toujours, et moi aussi je travaille* » (Jn 5, 17). Le travail du chrétien n'a de sens que dans cette coopération au « travail » du Christ et du Père. Loin de diminuer sa valeur, de lui ôter de son importance et de son efficacité propre, cette coopération, au contraire, nous dévoile son rôle essentiel. Au lieu de nous montrer exclusivement son efficacité matérielle, temporelle, dans la perspective de la coopération des travailleurs humains, elle montre au chrétien d'autres dimensions. Pour lui, le travail n'est pas extrinsèque à la vie chrétienne, il n'est ni profane ni indifférent — si du moins par son travail il coopère au « travail » du Père. Son travail, par là, possède une dimension religieuse; il peut être une activité liturgique qui glorifie le Créateur. Pour lui, c'est une manière de se conformer à la volonté du Père et de rester en contact avec lui. Pour le chrétien, il existe une véritable mystique du travail : prendre conscience que, en exécutant son labeur quotidien, il coopère à l'édification du temple de Dieu; non pas, certes, en premier lieu en modifiant l'univers ni en construisant un temple matériel, mais en se conformant intérieurement à la volonté profonde du Père sur lui, réclamant de lui ce travail de serviteur, et en acceptant avec amour cette volonté qui, à certaines heures, peut être si lourde à porter! Si le travail use l'homme, le fatigue et parfois le tue, accompli

vent expliquer humainement l'éclosion si rapide du marxisme, mais nous mettant dans une perspective de sagesse chrétienne, essayons de comprendre pourquoi Dieu a permis le développement si puissant de ces théories athées. C'est en cherchant à se conformer aux volontés de la Sagesse de Dieu que le chrétien demeure fidèle à ce que le Christ attend de lui. Se soumettre à un soi-disant « sens historique » des événements ne peut être une attitude chrétienne. Car le chrétien sait que les hommes et la communauté humaine sont gouvernés par Dieu : « Pas un cheveu de votre tête ne tombe... »

dans la volonté de Dieu il devient un merveilleux moyen de purification intérieure!

Les chrétiens doivent se rappeler que cette fausse mystique marxiste du travail est peut-être née du fait qu'ils avaient trop facilement oublié ou même méprisé la valeur réelle du travail manuel, le considérant comme un fardeau dont on se décharge le plus vite possible... Cette fausse mystique marxiste du travail doit leur rappeler l'urgence de la véritable mystique chrétienne du travail. Le travailleur chrétien porte la responsabilité de tous ses frères travailleurs et assume, dans son travail, leur travail; il doit rendre aux autres travailleurs le vrai sens humain et chrétien du travail, non en prêchant mais en travaillant, en travaillant chrétiennement pour vivre, pour gagner le pain de la famille, pour aider la communauté humaine à progresser, et par là accomplir la volonté du Père. Le chrétien travaille pour vivre et il ne vit pas pour travailler! Il ne peut pas mettre sa fin dans le travail ni dans son efficacité! — De ce point de vue-là, il n'existe certes pas de mystique du travail, car le travail n'est qu'un moyen. Mais par la foi, en tant que le travail nous permet de coopérer à la volonté du Père, il y a une mystique chrétienne qui assume le travail. (Le marxisme n'est-il pas permis par Dieu pour nous le rappeler?)

La fausse mystique communautaire marxiste s'est peut-être aussi développée parce que trop de chrétiens, enfermés dans leur individualisme, avaient perdu le sens de la vraie communauté chrétienne et ne cherchaient plus à faire de leur milieu de travail un milieu humain d'entraide, un prolongement de leur communauté chrétienne. Si le marxiste se sent chez lui à l'usine, dans son milieu de travail, le chrétien, à plus forte raison, doit l'être davantage puisque son travail fait partie de sa vie chrétienne. Dieu n'a-t-il pas permis la communauté marxiste pour réveiller le chrétien et lui rappeler ce devoir : transformer son milieu de travail en un milieu de charité fraternelle, de miséricorde, un milieu où le Christ soit présent ?

En face de l'exaltation de l'évolution et du milieu biologique qui prétend tout expliquer, le chrétien doit chercher à mieux comprendre le milieu propre de sa vie chrétienne, la source propre et les aliments de cette vie pour en vivre plus pleinement et devenir un grand vivant à la taille de Celui qui est la Vie. Toutes ces recherches philosophiques sur le développement de la vie ne devraient-elles pas susciter chez tout chrétien un besoin nouveau de saisir pleinement l'enseignement du Christ à Nicodème ? Il faut « *naître d'en-haut* ». En voulant tout expliquer « par le bas », par la descendance raciale, sous l'aspect génétique biologique, on oublie l'essentiel. En présence de cette théorie évolutionniste positiviste, le chrétien doit tendre à pénétrer dans le mystère de la dépendance des membres à l'égard du Christ et des membres entre eux. Car, si le développement biologique se manifeste d'une manière « périphérique », le développement de la vie chrétienne au contraire se réalise dans une intériorité de plus en plus profonde et intense. Si le développement biologique tend vers une indépendance et une autonomie par séparation, le développement de la vie chrétienne tend vers une appartenance de plus en plus étroite au Christ et à ses membres. Le développement biologique, en effet, dépend de la quantité, aussi ne peut-il se réaliser que dans l'extériorité et la séparation, tandis que le développement de la vie chrétienne ne dépend plus de l'extériorité, de la quantité, c'est le développement d'une vie spirituelle. Le chrétien doit être très attentif à toujours bien saisir ces divers points de vue, afin de ne pas confondre ces domaines et de ne pas contaminer sa foi.

Cette remise en évidence de l'importance du devenir biologique, des divers âges du vivant, exige du chrétien une réflexion théologique plus profonde sur le « devenir » propre du royaume de Dieu, sur les modalités propres de la croissance de la charité, de l'espérance et de la foi dans chaque chrétien et dans l'Eglise. Que signifie, du point de vue psychologique, être adulte ? Que veut dire, du point de vue du chrétien, être adulte dans sa foi, dans son espérance et son amour ? Bien qu'il y ait évidemment des analo-

gies, il ne faut pas confondre ces deux façons d'être adulte⁴. Etre adulte dans sa foi consiste à reconnaître le Christ comme sauveur et, avec amour, le choisir librement comme notre tête, celui qui voit pour nous. Etre adulte du point de vue de notre intelligence humaine consiste à ne plus être totalement dépendant des opinions des autres, des propagandes, des slogans politiques, c'est au contraire juger avec lucidité ce que nous acceptons et ce que nous rejetons en raison de telle ou telle autorité ou d'une réflexion personnelle sur nos expériences. Etre adulte dans sa charité, c'est aimer d'un amour de prédilection le Christ et son prochain, l'aimer en connaissant ce que requiert cet amour, sachant, dans la certitude de la foi, que le Christ nous a aimés le premier et qu'il nous a aimés en donnant sa vie pour nous... Etre adulte dans l'amour humain, c'est discerner avec une certaine lucidité ce qui relève de nos émotions instinctives, sensibles, passionnelles, romantiques... et ce qui relève d'un engagement volontaire, d'un choix de prédilection.

Comme la charité surnaturelle s'exerce dans la foi, on ne peut jamais posséder la certitude absolue d'être adulte dans l'amour du Christ — on ne peut en avoir qu'une connaissance conjecturale suffisante pour la pratique de la vie quotidienne — tandis qu'on peut acquérir une certaine lucidité sur l'état adulte de notre foi.

Avec tous ces problèmes, et en connexion avec eux, ce sont tous les problèmes de la pédagogie chrétienne et de l'enseignement catéchistique qui reprennent une très grande importance⁵. Fait normal, d'ailleurs, puisque c'est le sens du « devenir » qui remet en valeur l'importance de la pédagogie; un être qui devient, qui est en voie d'épanouissement,

4. Qui dit analogie, dit certaines similitudes de rapport dans la diversité des principes propres.

5. Toute pédagogie, tout enseignement est un art au service d'*un être vivant*. Les principes propres de cet art ne peuvent se comprendre qu'en fonction de la nature même du vivant qu'on éduque. C'est pourquoi une pédagogie chrétienne est spécifiquement différente de la pédagogie psychologique, puisque la vie chrétienne est spécifiquement différente de la vie de l'homme.

reste toujours fragile, et son développement peut toujours être contrarié et même annihilé.

Le problème du devenir humain redevenant essentiel, ceux du temps, de la durée, de l'histoire, reprennent aussi toute leur importance. On sait à quel point ces problèmes se sont répercutés, quelquefois même très violemment, en théologie! Ici encore il faut éviter une confusion qui aboutirait à des impasses et entraînerait de graves conséquences. Malheureusement la réalité si ténue du temps et le statut scientifique, si particulier et si délicat, de l'histoire, facilitent toutes sortes de confusions. Sans vouloir traiter ici ces questions si épineuses et si complexes, relevons seulement leur importance pour le chrétien et indiquons quelques écueils à éviter.

Le chrétien est essentiellement un être qui attend le retour du Christ; son espérance chrétienne lui demande de miser totalement sur ce retour. La date historique de ce retour est chose secondaire — il ne peut la connaître. Le point capital est que ce retour aura lieu. Il doit vivre dans cette perspective car pour lui ce retour est toujours présent. Dans la certitude de ce retour, d'une part toute perte de temps lui devient intolérable puisque tout doit contribuer à hâter le retour du Christ, et d'autre part il acquiert une divine patience : le Christ viendra quand le Père le voudra. A cause du mystère de son espérance et du mystère du retour du Christ, le temps et l'histoire prennent, pour le chrétien, un sens très particulier, on peut même dire une valeur toute nouvelle : ils lui sont donnés pour préparer l'avènement du royaume du Christ. Tout doit être utilisé pour l'avènement du règne du Christ. De ce point de vue, ils acquièrent une valeur unique : le temps de la grâce du Christ, la « plénitude » des temps.

Dans la vie d'un homme, le temps est essentiellement un moyen dont la valeur augmente en fonction de son ordre à la fin. Il y a des vies d'hommes bien remplies, et il y en a qui sont comme vides... Dans la vie du chrétien, le temps et l'histoire doivent être utilisés immédiatement pour l'avènement du règne du Christ, règne qui est éternel; le temps

et l'histoire sont donc mis immédiatement en relation avec l'éternité et, par là, possèdent un sens plénier. Mais en même temps ils sont comme dépossédés de leur signification propre, de leur réalité propre. Si vraiment le chrétien attend le retour du Christ, il l'attend à chaque instant, il se tient toujours prêt à entrer pleinement dans son éternité puisque sa vie chrétienne est la vie éternelle. Il ne s'installe pas sur terre mais use de tout comme ne possédant rien; il doit donc être pauvre à l'égard du temps et de l'histoire.

Ce qui est vrai du chrétien est vrai de l'Eglise et permet de saisir ce qu'il y a de tout à fait spécial à ce qu'on nomme « l'histoire de l'Eglise », le mystère de sa tradition durant son exil terrestre, sa lutte au désert.

Quant à ce qu'on appelle aujourd'hui le « sens de l'histoire »... « être à la fine pointe du sens de l'histoire »... « être en retard sur son temps »..., que veulent dire de telles expressions pour le chrétien?... Il semble bien que, du point de vue philosophique, l'histoire n'ait de sens qu'en fonction de l'homme, des activités humaines; si, parfois, on prétend lui donner un sens par elle-même, sens qui dirigerait et orienterait l'homme, c'est qu'on laïcise alors une vue théologique de l'histoire. Ce que nous appelons en théologien, en croyant, « l'histoire sainte », c'est l'histoire du peuple de Dieu, peuple dirigé et conduit par Dieu; grâce à cette conduite de Dieu, cette histoire a un sens, une orientation. De même pour l'Eglise : « l'histoire de l'Eglise », c'est l'histoire de l'assemblée des disciples du Christ vivant de son Esprit et dirigés par lui. Par la conduite de l'Esprit-Saint, on peut dire que l'histoire de l'Eglise est orientée et dirigée et que cette histoire a un sens pour le croyant. Mais en réalité, l'histoire n'a pas de « sens » par elle-même, c'est le peuple de Dieu, dirigé par Dieu, qui est orienté, et cette orientation, fruit de la sagesse de Dieu, possède un sens. C'est pourquoi, pour le croyant, le « sens de l'histoire » fait appel à la sagesse de Dieu qui gouverne son Eglise et les hommes...

Des remarques analogues peuvent être faites à propos de la phénoménologie qui oblige le théologien à être plus

attentif au mystère de la tradition, de cette interdépendance foncière de la foi du chrétien à l'égard de celle de ses frères. Les chrétiens sont mutuellement, les uns pour les autres, témoins du Christ; ils s'enseignent réciproquement comme ils s'aiment mutuellement et se connaissent dans cet amour et cette foi. Mais cette interdépendance, loin d'exclure le lien personnel immédiat de chaque chrétien avec le Christ, le réclame. Le chrétien est d'abord, en premier lieu, un croyant que le Christ lui-même enseigne, qu'il emmène dans la solitude pour lui parler au cœur. Chaque chrétien est aimé d'un amour jaloux par le Christ qui lui communique sa parole comme un secret personnel. Il ne faut donc pas confondre ce lien d'interdépendance des chrétiens entre eux et cette théorie philosophique de l'inter-subjectivité qui relativise si profondément l'autonomie personnelle. Mais il faut s'en servir pour mieux saisir ce mystère, si foncier, d'interdépendance des croyants entre eux, de leur responsabilité réciproque, de leur prédilection réciproque; ils se « choisissent » mutuellement et, en se choisissant, ils se donnent l'un à l'autre cette qualité de frères.

Voilà, semble-t-il, comment de telles théories philosophiques de la communauté doivent être considérées en premier lieu par le théologien. Elles l'obligent à être plus éveillé dans sa foi et à comprendre plus profondément le caractère surnaturel du mystère du Corps mystique, irréductible aux théories philosophiques. De même que dans l'Ancien Testament Dieu se servait des nations étrangères pour rappeler à son peuple sa mission propre, ainsi se sert-il de ces formes philosophiques sur la communauté humaine pour rappeler à son Eglise le sens profond de sa vocation, la réalité de son mystère de membre du Christ, d'épouse de Jésus, de temple de Dieu.

Mais le théologien ne doit pas arrêter là ses considérations, il doit aller plus loin. Nous remarquons plus haut qu'il fallait bien distinguer ces théories philosophiques des hommes qui en sont les adeptes ou les victimes; car si ces théories représentent pour le chrétien l'œuvre du démon

et doivent, de ce fait, être rejetées par lui comme de fausses prophéties, d'autant plus dangereuses qu'elles comportent un certain pouvoir de séduction, le chrétien doit toujours, à l'égard des hommes qu'elles séduisent, manifester une attitude de miséricorde, un désir de garder contact; plus ces hommes sont aveuglés par ces fausses doctrines, plus le chrétien, par son cœur, doit être proche d'eux. Même si ces hommes refusent le dialogue et, quand ils sont au pouvoir, rejettent ou tyrannisent l'Eglise, la méprisent et la tournent en dérision, il faut que, dans sa prière, le chrétien continue de les garder comme malgré eux.

N'oublions jamais que l'homme qui fait profession de ces doctrines, y adhérant avec sincérité, reste toujours plus grand, plus spirituel que ces doctrines; il demeure toujours un être créé à l'image de Dieu, même quand il a rejeté Dieu et professe l'athéisme. C'est pourquoi ces doctrines peuvent *indirectement* être à l'origine de certains types d'hommes qui, de fait, sont assez proches de certaines exigences du christianisme. On ne peut nier que la doctrine marxiste donne à ses adeptes un sens profond de certaines valeurs humaines. Elle éveille et éduque en l'homme certaines qualités qui pourront un jour servir de dispositions à la grâce chrétienne. Cela ne veut pas dire que le marxisme soit une disposition à la grâce chrétienne, mais cela veut dire que, par le marxisme, l'homme éduque en lui certaines qualités susceptibles de devenir comme des pierres d'attente à la grâce chrétienne.

Il serait utile et intéressant de relever ces pierres d'attente, ces qualités susceptibles d'être un jour assumées par la grâce. Signalons seulement ici ce qui nous semble le plus manifeste. La première de ces qualités que le marxisme fait apparaître dans ses adeptes est sans doute un sens généreux de l'entraide entre travailleurs, un sens très développé de la camaraderie dans le travail; le marxiste est proche de celui qui travaille, si celui-ci a besoin d'un coup de main, d'une aide, il est là... Cette entraide efficace est pour lui la chose la plus naturelle qui soit. En face de l'individualisme et de l'égoïsme de certains petits fonctionnaires

bourgeois, ce sens de l'entraide, de la camaraderie, vécu et réalisé dans le travail, est vraiment une qualité, une pierre d'attente de la charité fraternelle. Ce n'est pas (consciemment du moins) la charité fraternelle chrétienne, celle-ci se pratique au nom du Christ, mais cette qualité de générosité du cœur peut devenir une disposition à l'égard de la charité fraternelle chrétienne.

La seconde de ces qualités est le sens de la responsabilité à l'égard de tous les camarades travailleurs. Par le travail, on peut les aider, les prendre en charge. Le travail représente le grand moyen de les soutenir d'une manière efficace et réelle. Ceci peut aussi servir de pierre d'attente, car la charité chrétienne réclame ce sens de la responsabilité. Le chrétien est catholique, il est responsable de ses frères, de tous les hommes; par son travail, il édifie le règne de Dieu. Ici encore, ne confondons pas le sens de la responsabilité éveillé et éduqué en l'homme par le marxisme avec celui du chrétien; l'un demeure d'ordre naturel et limité, il n'existe chez le marxiste qu'à l'égard des travailleurs, des camarades travailleurs, tandis que l'autre est surnaturel et vraiment universel. Le chrétien porte la responsabilité de tous ses frères en s'appuyant sur le Christ; il sait que, par lui-même, il ne peut rien! Mais si son travail s'appuie sur celui du Christ, alors il acquiert cette efficacité universelle. Malgré cette différence si profonde, le sens marxiste, très réaliste, de la responsabilité des camarades peut devenir comme une amorce à cette exigence de la charité chrétienne.

Lorsqu'il s'agit de la doctrine de l'évolutionnisme positiviste, on voit moins clairement ce qu'elle peut éduquer dans l'homme comme disposition à la grâce chrétienne. Rien d'étonnant à cela, étant donné le caractère plus scientifique d'une telle doctrine! On peut cependant constater qu'elle éveille normalement dans l'intelligence humaine un sens très grand de l'aspect génétique des choses de la dépendance, du développement du vivant à l'égard de son milieu vital, du respect à l'égard des faits, si extraordinaires et inintelligibles qu'ils soient. Si on compare ces diverses atti-

tudes de l'intelligence à celles que développe le pur idéalisme de la conscience de soi, on s'aperçoit qu'elles peuvent demeurer plus proches de l'adhésion de foi que ces dernières. En effet, pour comprendre ce qu'est la foi, cette connaissance embryonnaire, germinale de la vision béatifique, le sens génétique du vivant peut être important, alors que l'intuition idéaliste s'en éloigne. Pour comprendre la nécessité du mystère de l'Eglise, ce sens du rôle du milieu vital dans le développement d'un vivant à l'état germinal peut également être très utile, alors que l'idéalisme, n'insistant que sur la spontanéité du vivant, saisit difficilement l'importance d'un milieu vital. Pour comprendre le réalisme de la foi qui porte sur des faits concrets, des faits mystérieux, des faits-principes, le respect à l'égard des faits, même encore inexplicables, peut servir de pierre d'attente; l'idéalisme, lui, ne peut accepter que ce qui est conforme à ses idées, à ses pensées, par le fait même le respect du fait inexplicable ou inexplicable ne peut exister. Là encore, il ne s'agit pas d'identifier l'attitude du philosophe évolutionniste positiviste avec celle du croyant, mais de comprendre comment cette doctrine peut développer, dans l'intelligence de ces philosophes, certaines qualités qui, loin de s'opposer à l'attitude intellectuelle du croyant, peuvent s'harmoniser avec elle.

Enfin, lorsqu'il s'agit de la phénoménologie, à première vue on demeure perplexe!... Cette attitude de réflexion critique semble si éloignée de l'adhésion de foi et du don de la charité! Il faut reconnaître, cependant, qu'une telle méthode philosophique implique, comme toute réflexion critique, une très grande lucidité qui permet à l'intelligence d'acquérir un certain sens des divers niveaux de connaissance sensible, imaginaire, intelligible, et de leur influence réciproque. Cette réflexion critique permet aussi d'acquérir un sens de l'influence de l'affectif sur nos divers types de connaissance. Pour mieux saisir la complexité de l'adhésion de foi, le rôle respectif de ses éléments affectifs et intellectuels, pour mieux distinguer l'adhésion de foi et le don de la charité de toutes leurs caricatures et de toutes leurs malformations imaginaires, ce sens plus précis des divers niveaux de la

connaissance humaine, de leur influence réciproque et de l'apport des éléments affectifs dans notre vie intellectuelle, n'est pas négligeable; alors que l'idéalisme ne peut, dans sa pureté, saisir cette diversité des éléments de connaissance et des éléments affectifs dans leur irréductibilité propre et leur alliance spéciale. Précisons une fois de plus qu'il ne s'agit pas pour autant d'identifier l'attitude du philosophe phénoménologue à celle du chrétien qui croit dans le Christ et aime ses frères, mais seulement de noter que, malgré ses limites et ses erreurs, la phénoménologie détermine en l'esprit humain certaines attitudes qui pourraient servir de pierres d'attente pour une foi et un amour chrétiens, si Dieu veut s'en servir.

Il serait insuffisant d'arrêter là notre analyse; car si, dans son engagement pratique et sa réflexion de chrétien, le croyant se trouve en présence de ces trois types de pseudo-mystiques communautaires qui peuvent lui poser ces divers problèmes, il se trouve constamment aussi en face d'un problème de plus en plus envahissant, tentaculaire et gagnant de plus en plus toutes les activités humaines : le problème de la technique. Quelle attitude le chrétien doit-il adopter ? Faut-il, comme certains l'affirment, entrer pleinement dans ce progrès qui doit progressivement permettre à l'homme d'être plus lui-même, de dominer davantage sur l'univers, — une telle domination étant une bonne chose et faisant partie de la noblesse de l'homme ? Ou faut-il considérer, comme d'autres, le progrès incessant de la technique comme démoniaque, comme une des manifestations de la Bête de l'Apocalypse ?

Les progrès de plus en plus grands des techniques, leur efficacité de plus en plus extraordinaire, donnent de fait aux doctrines philosophiques communautaires dont nous avons parlé, une force de séduction étonnante, car elles semblent s'adapter parfaitement à ces progrès, et ceux-ci paraissent être le fruit propre de ces doctrines. Autrement dit, il semble qu'il y ait comme une harmonie préétablie très profonde entre l'âge propre de ces techniques et

celui de ces doctrines philosophiques. C'est justement cette harmonie préétablie qui exerce une telle séduction! — tandis que la doctrine chrétienne, vieille de deux mille ans, semble peu adaptée à ces progrès des techniques, si toutefois elle ne leur est pas essentiellement opposée. Que le marxisme soit parfaitement adapté à ce progrès des techniques, c'est bien évident. Grâce à ces techniques, la *praxis* acquiert une efficacité, une ampleur, une orchestration uniques que Marx lui-même n'avait pas prévues. Que l'homme, grâce à la technique, domine de plus en plus l'univers et puisse s'en servir de plus en plus efficacement, ceci loin de s'opposer à l'idéal marxiste, lui donne au contraire une plus grande virulence. C'est un fait facile à constater!

Que l'évolutionnisme positiviste soit de même parfaitement adapté à la technique, c'est aussi bien évident! Car, dans cette doctrine, ce qui caractérise l'homme c'est son activité artistique par quoi il se distingue de l'animal; le progrès de la technique est donc dans le sens de l'évolution, il est même comme l'ultime moment de réalisation de celle-ci. L'homme est fait pour ce progrès et l'homme s'accomplit pleinement dans le progrès.

Il est également manifeste que la phénoménologie s'harmonise parfaitement avec ces progrès techniques! Car, dans la phénoménologie, l'homme se crée personnellement et réalise son univers. Le progrès des techniques vient confirmer cette maîtrise de l'homme sur l'univers qui, avec le monde, n'est qu'un faisceau d'inter-relations de plus en plus complexe, de plus en plus efficace.

On comprend comment, en face de ce progrès indubitable des techniques dont on ne peut suspendre l'accélération qui, du reste, se déroule à un rythme étonnant, ces philosophies qui, chacune à leur façon, exaltent le *dominium* de l'homme sur l'univers, sur la vie, trouvent en ce progrès un allié merveilleux. Peut-être même sont-elles les seules philosophies possibles de ce progrès érigé en absolu! Ce qui paraît certain, c'est que la rencontre des deux, philosophie et technique (« tête » et « corne », si on pense au symbolisme de l'Apo-calyptse), confère à l'une et à l'autre une séduction nouvelle;

il apparaît alors qu'elles vont édifier ensemble un nouveau type d'homme, un surhomme technicien, d'une efficacité prodigieuse, capable de dominer vraiment l'univers...

La doctrine chrétienne, au contraire, ne semble pas en harmonie préétablie avec ce progrès des techniques parce que, pour elle, le pouvoir efficace de domination de l'homme sur l'univers ne constitue pas le but dernier, la fin propre de l'homme. Elle ne nie certes pas l'existence de ce pouvoir de domination, elle l'affirme même; ce pouvoir de domination lui apparaît, d'après l'Écriture, comme une des dimensions essentielles de l'image de Dieu. Dans la Genèse, en effet, il est dit que Dieu créa l'homme à sa ressemblance, et lui ordonna de dominer sur l'univers⁶. Mais cet homme est aussi créé pour converser avec Dieu et avec celle que Dieu lui donna comme aide afin qu'il ne soit pas seul. On peut donc préciser que ce pouvoir de domination sur l'univers est bien *une* des dimensions propres d'image de Dieu, mais non pas l'unique. Ce pouvoir de domination doit être ordonné au dialogue (à la « conversation ») avec Dieu et avec celle qui est semblable à l'homme et qui lui est donnée par Dieu. Il y a, entre ces diverses dimensions de l'homme créé à l'image de Dieu, un ordre à respecter, voulu par Dieu. Car, l'homme ne peut avoir sa *fin dernière* qu'en Dieu et sa *fin prochaine* et médiate que dans un amour d'amitié pour son semblable; il ne doit se servir de son pouvoir de domination sur l'univers que pour atteindre plus parfaitement sa fin prochaine et sa fin dernière. Si nous réfléchissons sur ces premiers chapitres de la Genèse, nous saisissons facilement que le démon essaie, par la tentation, de détourner l'homme de ses vraies fins et de l'amener progressivement à mettre sa fin, le but de sa vie, dans ce qui n'est qu'un moyen. De ce point de vue, la grande séduction de la tour de Babel se montre extrêmement significative⁷.

Dans le monde actuel, le monde de cette seconde partie du XX^e siècle, le chrétien se trouve en face d'une séduction sem-

6. Gn 1, 27-28.

7. Gn 11, 1-9.

blable à celle de la tour de Babel. Lorsqu'il constate cette sorte d'harmonie préétablie entre les doctrines philosophiques communautaires et ce progrès grandiose des techniques, n'est-il pas alors tenté de considérer que ce qu'il y a de plus grand, de plus noble en l'homme c'est bien ce pouvoir de domination, ce pouvoir efficace d'édifier un monde nouveau, un monde fait par l'homme, un monde qui glorifie l'homme, un monde qui s'explique par l'homme, où Dieu est absent ?

Ce progrès des techniques cependant, considéré en lui-même, n'est pas mauvais; s'il permet à l'homme de dominer l'univers d'une manière plus efficace, il ne peut être condamnable. Mais pour le chrétien, il doit demeurer un moyen de réaliser plus parfaitement une vie commune amicale avec son prochain et une « vie commune » avec Dieu, par et dans le Christ. Car si le péché tend à ordonner à ce pouvoir efficace de domination toutes les activités de l'homme, la grâce du Christ exige que le chrétien aime Dieu plus que tout et ses frères comme Dieu les aime. Cette grâce exige donc que le chrétien use de ce pouvoir de domination uniquement comme d'un moyen, sans y mettre son cœur. Il doit en user comme ne le possédant pas. Le chrétien ne peut donc pas s'engager totalement au service de ce progrès des techniques, mais au contraire s'en servir pour aimer plus... C'est bien là que réside l'extrême difficulté, car plus les techniques sont complexes, plus elles progressent et s'amplifient, plus elles tendent à capter toutes les énergies de l'homme, risquant de devenir pour lui la réalité qui l'accapare exclusivement, risquant par le fait même de finaliser matériellement et pratiquement ses activités, même quand il ne veut pas les considérer comme le but de sa vie.

Doit-il alors fuir au désert, quitter ce monde devenu tellement accaparant qu'il risque d'étouffer, d'annihiler dans le chrétien toute aspiration spirituelle vers Dieu? Doit-il, malgré tout, rester à son poste, accepter de faire partie du rouage de cette gigantesque machine pour demeurer témoin du Christ au milieu de ses frères ?

On ne peut trancher ce dilemme que d'une manière con-

crète, suivant les cas individuels et personnels, car il ne s'agit plus ici de principes mais d'attitude pratique. Du point de vue chrétien, ces deux solutions peuvent s'expliquer et exigent sûrement l'une et l'autre un héroïsme total. Le monde d'aujourd'hui, tel que l'emprise de plus en plus grande de la technique l'a organisé, ce monde si puissant, et en apparence si neutre, si indifférent à toutes les positions religieuses, si terriblement laïcisé — ce qui est fatal car, dans la mesure où la technique, indifférente, essentiellement neutre, « ni chaude, ni froide », le transforme, elle le revêt de sa propre livrée, de sa propre couleur —, ce monde exige du chrétien une option héroïque s'il veut rester vraiment chrétien.

Quitter ce monde de la technique, de l'efficienc pure, pour échapper à l'asphyxie, se retirer au désert pour vivre uniquement et exclusivement du mystère de Dieu en attendant avec amour le retour du Christ, en essayant de vivre le plus possible tout ordonné intérieurement vers Dieu pour tous ceux qui ne prient plus et n'adorent plus Dieu, qui ont totalement oublié ce premier devoir à l'égard du Créateur (ce premier devoir ayant pour eux perdu tout son sens) et qui n'attendent plus le retour du Christ puisqu'ils n'attendent que l'avènement humain du royaume de la terre, c'est bien là une vocation essentiellement chrétienne : vivre de la prière solitaire et nocturne de la vie apostolique du Christ, de la prière de son agonie... Le chrétien est responsable du monde en face du Christ; le chrétien du XX^e siècle est responsable de ce monde en lequel il vit, ce monde de la technique, organisé sans Dieu, en dehors de Dieu, où Dieu est absent. Son premier devoir n'est-il pas alors d'assumer le plus totalement possible ce que ses frères oublient : ce devoir premier de l'adoration et de l'amour... Etre en face de Dieu, du Créateur et du Sauveur, pour tous ceux qui le rejettent... Il y a là une exigence tout à fait fondamentale de la vie du chrétien que certains, aujourd'hui, ressentent avec une extrême acuité. Du reste, ce « désert » où ils se réfugient pour adorer et aimer Dieu au nom de leurs frères peut se réaliser concrètement sous des formes très variées, depuis

le vrai désert de la nature jusqu'au désert, non moins réel, de celui qui accepte de vivre au cœur d'une grande ville, essayant d'y mener une vie chrétienne silencieuse et laborieuse, gagnant son pain quotidien et mobilisant toutes ses énergies à converser avec Dieu. Dans ce « désert » préparé par Dieu, il y a beaucoup de demeures.

N'objectons pas qu'il s'agit là d'une attitude de peur — la peur de s'engager —, d'un repliement égoïste!

On peut évidemment s'isoler par peur et par égoïsme, mais cela n'est plus une position chrétienne! Celui qui ne veut pas s'engager dans l'engrenage de la vie technique pour mener une vie solitaire, le fait par amour de Dieu et de ses frères, pour tenir leur place auprès de Dieu. Loin de provenir de l'égoïsme, une telle attitude est le fruit d'une véritable charité fraternelle, et même d'une charité fraternelle dans ce qu'elle a de plus parfait, puisqu'elle désire réveiller dans le cœur des hommes ce qu'il y a de plus essentiel et de meilleur : l'adoration aimante. Loin de provenir de la faiblesse, cela équivaut, au contraire, à l'acceptation d'une situation périlleuse : être seul et ne pas reculer devant le combat singulier, comme le reconnaît saint Benoît. Evidemment de l'extérieur, on peut toujours prétendre que cette intention, très noble et très pure, n'est qu'une façade et que le vrai mobile réside dans la peur et l'amour de soi. Mais qui a le droit de juger des intentions profondes d'une personne humaine, si ce n'est Dieu? « *Dieu seul sonde les reins et les cœurs.* » Il est sûr qu'une telle position ne doit pas se prendre à la légère, car elle exige de l'héroïsme. Mais il est sûr aussi que non seulement une telle position est possible, mais encore que l'évolution du monde actuel lui redonne un sens très urgent et très impératif.

Si grande et héroïque que soit cette attitude, elle ne doit pas, cependant, nous faire oublier ou mépriser l'autre attitude qui, dans la situation actuelle du monde, exige également un certain héroïsme. Un chrétien qui voit et comprend combien le monde actuel, dépendant de plus en plus de la technique, risque de progresser sous l'influence des diverses philosophies athées dont nous avons parlé et, par elles, de

coopérer au rayonnement et à la force de leur séduction, peut essayer alors de maintenir sa place de responsable de l'humanité du XX^e siècle dans le monde, espérant garder, par sa simple présence, un témoignage vivant du Christ au milieu de ses frères, jusqu'au bout — même s'il faut en mourir —, pour que partout où il y a des hommes, des chrétiens soient proches d'eux. Même si, de fait, ces chrétiens sont réduits à se taire, même s'ils ne peuvent rien communiquer explicitement du mystère du Sauveur, même s'ils sont réduits à n'être plus qu'un rouage d'une machine que d'autres manœuvrent, leur seule présence est une œuvre de miséricorde, de charité. Une telle attitude est authentiquement chrétienne, puisque la charité fraternelle et la miséricorde demandent cette proximité, cette coopération au même labeur, dans les mêmes difficultés, puisqu'elles réclament du chrétien une attention spéciale sur ceux qui souffrent le plus, sur les plus déshérités, sur ceux qui connaissent la plus grande détresse morale et spirituelle.

Si le chrétien veut maintenir à tout prix sa place dans ce monde, de plus en plus artificiel, de plus en plus soumis à la technique, ce n'est pas pour coopérer avec tant d'autres à l'édification de la « Tour de Babel », de la « Babylone », de la « Grande Cité » qui domine avec efficacité sur l'univers. Son but ne peut pas consister à chercher avant tout le pouvoir et la domination, mais, par amour pour Dieu et ses frères, à donner un sens chrétien, en le finalisant, à cet immense effort des techniques — qui, en soi, est neutre, indifférent —, et à se servir de ce progrès pour vivre davantage du mystère de Dieu et de la charité fraternelle. Pour cela, il faut que le chrétien demeure extrêmement lucide à l'égard de toutes les séductions, si puissantes qui essaient, d'une manière ou d'une autre, de le faire dévier de sa véritable fin de chrétien. C'est d'autant plus difficile qu'il doit demeurer très proche de ceux-là mêmes qui, souvent inconsciemment, veulent le séduire, et qu'il doit travailler avec eux, chercher avec intelligence avec eux, progresser de plus en plus dans l'efficacité des diverses techniques. Si le chrétien reste dans le monde, il ne peut y demeurer pour saboter

le travail des autres, ni pour y devenir un parasite que les autres doivent assumer, porter, entretenir. S'il reste dans le monde, le chrétien doit aimer son travail, mettre son intelligence au service du perfectionnement des diverses techniques dont il s'occupe, dont il a pris la responsabilité. Mais il ne doit pas rechercher ce progrès pour lui-même comme la propre fin de sa vie humaine, ni aimer son travail comme le but ultime de sa vie; il doit garder une limpidité de cœur suffisante pour ordonner la recherche de ce progrès, et son travail, au bien-être des hommes, ses frères, et à la gloire de Dieu. Ce travail est pour lui un moyen de prouver efficacement à ses frères qu'il les aime, en travaillant pour eux, en réalisant un progrès dans l'efficacité de leur travail, et un moyen pour lui de glorifier Dieu en lui offrant les prémices de ses recherches et des résultats de son labeur. On voit l'intense vitalité chrétienne que réclament de telles positions. Car plus on utilise des moyens puissants par eux-mêmes, plus on est tenté de s'arrêter à l'usage merveilleux de ces moyens. Pour dépasser cette tentation, il faut aimer d'un amour extrêmement fort et actuel la fin qu'on poursuit.

Ceci est d'autant plus vrai que le milieu dans lequel on travaille se trouve axé presque totalement — sinon toujours, du moins très souvent — sur l'efficacité du travail, sur la recherche du pouvoir de puissance et du succès.

Il faut alors dominer non seulement le premier obstacle : ne pas se laisser griser par la séduction de l'usage même de ces moyens — si merveilleux et si admirables à tant de points de vue —, mais encore le second obstacle : ne pas se laisser entamer par toutes les propagandes qui ont pourtant une telle complicité avec toute une partie de nous-mêmes.

C'est pourquoi on peut dire que la situation du chrétien du XX^e siècle engagé dans le monde, et surtout dans ce monde soumis aux progrès incessants de la technique, exige de lui un sens très profond et très actuel du primat absolu de l'amour de Dieu et du prochain, du mystère du Christ, et de l'influence du Christ sur lui et sur la pâte humaine. Il faut qu'il comprenne combien toute la vie du Christ et, à sa suite, celle du chrétien, est la vie de l'Agneau de Dieu, qui

offre tout son sang, toutes ses énergies vitales, pour la gloire du Père et le salut du monde. Il y a diverses manières d'offrir tout son sang et toutes ses énergies pour glorifier le Père et sauver ses frères; il en est une qui est propre au XX^e siècle, à ceux qui sont soumis malgré eux à un régime tyrannique et à ceux qui sont soumis librement au régime d'une autre sorte de tyrannie, celle des techniques. Mais pour que ce soit un vrai martyr, il faut que ce travail soit assumé par un amour surabondant qui rend témoignage à l'amour unique, en s'unissant à l'Agneau immolé. Il faut que le chrétien d'aujourd'hui, engagé dans le monde, adhère pleinement au Christ, l'unique lumière du monde, et qu'il soit convaincu que, à la suite du Christ, il devient également « lumière du monde » pour ses frères, spécialement pour ceux qui sont plongés dans des ténèbres d'autant plus épaisses qu'elles apparaissent comme l'ultime pointe du progrès, comme le dernier moment de l'évolution qui relativise tout ce qui était auparavant.

Le chrétien doit adhérer pleinement au mystère de la royauté du Christ, de celui dont « *le royaume n'est pas de ce monde* », qui met sa toute-puissance royale au service de tous pour faire surabonder la miséricorde. Le chrétien, lui aussi, doit accepter de ne pas régner sur la terre — le disciple n'est pas plus grand que le maître; il doit, lui aussi, se faire le serviteur de tous, se servir de son intelligence et de tout son pouvoir pour faire surabonder la miséricorde.

Enfin, le chrétien d'aujourd'hui, engagé dans le monde, doit croire à ce mystère de la lutte telle que l'Apocalypse nous la montre. Dans la foi, il doit comprendre que plus la lutte est rude, plus la grâce du Christ surabonde; plus l'échec semble apparemment inévitable et total, plus la victoire du Christ est proche. Par et dans la victoire du Christ, le chrétien sait qu'il est victorieux des assauts les plus violents et les plus subtils de Satan. Il doit être sûr qu' « *Il vient* ».

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

TROIS EXALTATIONS DE LA COMMUNAUTÉ HUMAINE	7
--------------------------------------------------	---

CHAPITRE II

RÉVÉLATION DU CORPS MYSTIQUE DU CHRIST A SAUL DE TARSE	19
-----------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE III

RÉVÉLATION DU MYSTÈRE DE LA COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE DANS L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX, L'APOCALYPSE ET L'ÉVAN- GILE DE SAINT JEAN	56
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE IV

LE CHRÉTIEN DU XX ^e SIÈCLE FACE AUX FAUSSES MYSTIQUES COMMUNAUTAIRES	150
------------------------------------------------------------------------------------------	-----

A C H E V É
D'IMPRIMER



S U R L E S
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 15 AVRIL
1960

D. L., 2-1960. — Éditeur, n° 682. — Imprimeur, n° 2,239.
Imprimé en France.



Dans tous les domaines nous voyons aujourd'hui un désir intense de vie communautaire, de travail en équipe, briser l'individualisme sous toutes ses formes... De fait, trois doctrines semblent surtout promouvoir ces aspirations : le Marxisme, l'Evolutionisme biologique, la Phénoménologie (intersubjectivité)... Le chrétien peut-il faire alliance avec ces doctrines ? Peut-il s'en servir pour rajeunir sa tradition ? Pour répondre efficacement à ces questions d'actualité, qui constamment le sollicitent, il est nécessaire que le chrétien prenne conscience plus nettement du *Mystère du Corps Mystique*. C'est en comprenant mieux la réalité de ce *grand Mystère* qu'il sera capable de discerner ce qu'il peut y avoir de légitime mais aussi de trompeur dans ces tendances qui se font jour.

Ce livre, du Père Philippe, professeur au " Saulchoir ", auteur du *Mystère de Marie* (2 vol.) et de *l'Initiation à la philosophie d'Aristote*, nous met en présence de la Révélation de ce Mystère fait à saint Paul, l'Apôtre du Corps Mystique, et nous montre comment saint Jean, en son Apocalypse, et en son Evangile, nous en manifeste les ultimes exigences. Grâce à cet exposé nous pourrons mieux comprendre la tactique de l'ange des ténèbres, qui cherche toujours à séduire en falsifiant ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans la Révélation de Dieu. Si Dieu lui laisse cette liberté, c'est pour que nous nous fortifions dans la lutte et que nous soyons plus attentifs à Sa lumière.

Du même auteur aux mêmes Éditions :

MYSTÈRE DE MARIE - I	5.75 nf
MYSTÈRE DE MARIE - II	7.50 nf
INITIATION A LA PHILOSOPHIE D'ARISTOTE	9.80 nf

Sur la couverture : Détail du tympan de la
Cathédrale d'Autun (Photo Bulloz)

8 NF